BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI
II.a SALA

SCAFFALE 12
PLUTEO IV
N.° CATENA 2

f. S. 12. IV. 2.

Ac. 55.

NOUVEAU THÉATRE DE LA FOIRE, OU RECUEIL

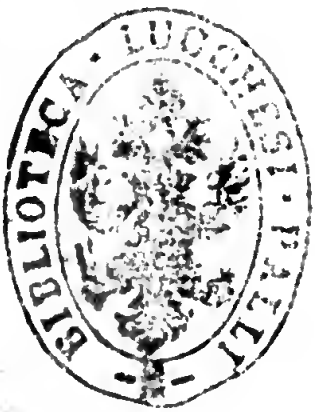
De Pieces, Parodies & Opera-Comiques;

Repréſentés ſur le Théâtre de l'Opera Comique, depuis ſon rétabliſſement juſqu'à ſa réunion à la Comédie Italienne;

Avec les Airs, Rondes & Vaudevilles notés.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME SECOND.



A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, rue S. Jacques, au-deſſous de la Fontaine Saint-Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXV.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

TABLE
DES PIECES
Contenües dans ce Volume.

LES AVEUX INDISCRETS.
LE MAITRE EN DROIT.
LE MAISTRE D'ÉCOLE.
LA PERUVIENNE.
LE MAGAZIN DES MODERNES.
GEORGET ET GEORGETTE.
L'HEUREUX DÉGUISEMENT.

LES AVEUX INDISCRETS,

OPERA COMIQUE

MÊLÉ D'ARIETES;

Par M. DE LA RIBADIERE;

Repréſenté pour la premiere fois à la Foire Saint Germain, le Mercredi 7 Février 1759.

Le prix eſt de 24 ſols.

A PARIS,

Chez MICHEL LAMBERT, Imprimeur-Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoiſe, au Parnaſſe.

M. DCC. LIX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

5633

AVERTISSEMENT.

CET Ouvrage a été fait en vers, & mis en Muſique il y a quatre ans; on a été obligé, pour le donner au Public, de ſubſtituer de la proſe à la place du Récitatif. L'Auteur de la Muſique a cru devoir le faire graver en grande partition, & laiſſer ſubſiſter les Récitatifs tels qu'ils avoient été faits. Il paroîtra vers le 25 de ce mois; on le trouvera aux Adreſſes ordinaires.

ACTEURS.

LUCAS, *mari de Claudeine.*

CLAUDEINE, *femme de Lucas.*

COLIN, *mari de Toinette.*

TOINETTE, *fille de Lucas & de Claudeine.*

LE BAILLI.

La Scene eſt dans un Hameau.

LES AVEUX INDISCRETS, *OPERA COMIQUE.*

SCENE PREMIERE.

COLIN.

AIR.

LE jour que l'on prend femme
On eſt joyeux :
L'Amour brûle notre ame
De tous ſes feux.
De la beauté qu'on aime
Le cœur eſt plein :
Eſt-il toujours de même
Le lendemain ?

De mon nouveau ménage
Je ſuis content, moi.

Toinette a ma foi ;
Sa douceur m'engage :
Fillette à ſon âge
Eſt de bon aloi ;
Elle ſera ſage,
Je n'ai point d'effroi.

Le jour, &c.
Je ſuis encor de même
Le lendemain.

SCENE II.

COLIN, TOINETTE.

COLIN.

EH bien, ma chere Toinette, te voilà donc ? Tu as l'air triſte.... Allons, leve les yeux : ſçais-tu que dans une heure Lucas viendra ſçavoir ſi je ſuis ton mari, & ſi tu es ma petite femme ? Tu boudes déja ?... Doutes-tu que je t'aime ? Regarde-moi....

TOINETTE.

Ah ! nenni, je n'oſerois.

COLIN.

Quoi, tu refuſes ton mari, ton cher Colin ?

TOINETTE.

Ah dame, je ſuis honteuſe.

COLIN.

Bon, bon, cette honte-là ne fait point de mal; mais jarnonbille, troques-la contre deux fois autant de gaité, ça fera mieux. De la joie, ma Toinette, de la joie: tiens, nos noces ſont faites; tu ſçais le proverbe, quand les paroles ſont dites....

AIR. N°. 1.

Avant la noce, ma Toinette,
Ces façons-là ſont bel & bien;
Mais quand la noce eſt faite,
Ça n'ſert de rien. *bis.*

TOINETTE.

AIR.

Eh bien, je m'y hazarde;
Eh bien, je vous regarde;
Là, voyez-moi.
Ai-je l'avantage
Que dans mon viſage
Vous trouviez de quoi
N'être point volage?

COLIN.

AIR.

Va, mon cœur; va, ma chere femme,
De tes beaux yeux

S'élance une flamme
Qui me rend heureux.

Je veux t'aimer ſans ceſſe,
Que mon feu croiſſe chaque jour;
Que jamais ta tendreſſe
Ne puiſſe égaler mon amour.

Va, mon cœur, &c.

Il faut pourtant que je te le confeſſe...
Et j'en ſuis tout honteux.
J'eus autrefois une maîtreſſe,
Que j'en fus amoureux!
La main la plus belle,
Tous les traits charmans:
Ah! qu'avec elle
J'ai paſſé d'heureux momens!

Mais mon cœur, &c.

Qu'as-tu? tu pâlis!

TOINETTE.

Vous me faites là, Colin, une confidence qui ne doit pas me réjouir beaucoup.

Elle pleure.

COLIN.

Eh quoi? tu pleures! de la jalouſie? Va, je te peux raſſurer d'un ſeul mot. Elle eſt morte.

TOINETTE.

Bon, bon, elle eſt morte !

COLIN.

Je te le jure .... Ecoute : demain nous ſerons déja vieux époux. Le quart d'heure d'après le mariage, il n'y a pas plus de reméde qu'il n'y en auroit dans dix ans. Maris & femmes ſont faits pour s'aimer comme Amans, & ſe ſupporter comme amis. Le vrai bonheur eſt de pouvoir ſe confier ſes plaiſirs & ſes peines ; & à qui les confier avec plus de délices qu'à l'objet qu'on aime, & avec qui on eſt lié pour la vie ?

TOINETTE.

Vous avez raiſon, Colin .... là vraiment, eſt-elle morte ?

COLIN.

Mais je te le jure, encore une fois ; & je te jure de plus, que pour profiter du droit des maris, je n'aurai jamais aucun ſecret pour toi ; prens la même liberté avec moi.

TOINETTE.

Eh bien, tenez, puiſque c'eſt notre de-

voir d'être ſinceres, je vais vous dire quelque choſe de bien plaiſant.

AIR.

Admirez le rapport
Que nous avons enſemble;
Voici mon ſort,
Au vôtre il reſſemble;
Voici mon ſort.

Croyez pourtant que je vous aime
Autant qu'on puiſſe aimer;
Que je ſerai toujours la même,
Que mon bonheur dépend de vous charmer.

Voici mon ſort.

Un Officier paſſa par ce village;
Qu'il étoit beau!
Leſte, pimpant, gentil corſage,
Et vif comme un oiſeau.
J'eus beau m'en défendre;
Il m'adoroit,
Il ſoupiroit;
Je fus toujours tendre:
Il me prioit,
Il me preſſoit,
Mon cœur palpitoit;
Il fallut ſe rendre.

Voici mon ſort.

COLIN

Eh bien? Toinette; eh bien?

TOINETTE.

Eh bien, qu'eſt-ce? que voulez-vous que je vous diſe? ... Voilà tout.

COLIN.

Mais tire-moi d'un trouble ſi cruel: qu'entens-tu par .... il fallut ſe rendre?

TOINETTE.

Mais j'entens comme tout le monde entend: c'eſt-à-dire, aimer. Rien n'eſt plus naturel.

COLIN.

AIR.

Dieux! quelle eſt ma rage!
Quel affreux diſcours!

TOINETTE.

Vous n'êtes pas ſage.

COLIN.

Cet horrible outrage
De notre ménage
Va rompre le cours.

TOINETTE.

Vous criez toujours.

COLIN.

Cet horrible outrage ....

TOINETTE.

Eſt par-tout d'uſage.

COLIN.

Je cours à ta mere
Demander raiſon,
Elle & mon beau-pere
Sont à la maiſon. ....

TOINETTE.

Quel eſt ce langage?
Que tout ce tapage
Eſt peu de ſaiſon!

COLIN.

Dieux! quelle eſt ma rage &c.

Colin ſort.

SCENE III.

TOINETTE.

VA, va, fourbe que tu es, tu ne cherchois qu'à me tromper : Comment ſont donc tous les hommes, puiſque celui-ci que j'aimois à cauſe de ſon air doux &

tranquille, me montre une humeur ſi aigre & ſi acariâtre? Que d'injures il me dit dès le premier jour! ah, pauvre Toinette, quel augure pour l'avenir!

AIR. N°. 2.

Quelle fureur & quels propos!
Voilà donc les hommes!
Sottes que nous ſommes
De les aimer avec de tels défauts!
Mari, pere & mere,
Tout va fondre ſur moi;
J'aurai tort, & pourquoi?
Ce qu'il a fait, n'ai-je donc pû le faire?

SCENE IV.

LUCAS, CLAUDEINE, TOINETTE.

LUCAS.

AIR.

QUe veut donc dire tout ceci?
Qu'a donc notre gendre?
J'accours, & ta mere auſſi,
Pour de toi l'apprendre.
Faut qu'il ſoit bien mutin
Pour faire ainſi le train,

Crier comme un lutin
Tout drès le matin.
Réponds, ma Toinette;
Quel dépit ſi grand
Entre vous bruſquement
Prend ?
Tu reſtes muette;
Je juge d'abord
Que dans ſon tranſport
Ton mari n'a pas tort.

CLAUDEINE.

AIR.

Un mari dans ſes droits
Souvent eſt peu traitable.

LUCAS.

Les femmes ſont par fois
Querelleuſes en diable.

CLAUDEINE.

En verité, Lucas....

LUCAS.

Eh! non, c'eſt toi, Claudeine.

CLAUDEINE.

Vous faites ſouvent du fracas,
Lorſque ça n'en vaut pas la peine.

LUCAS.

Combien de fois ſuis-tu mes pas,
Criant à perdre haleine ?

CLAUDEINE.

Les maris ſont jaloux.

LUCAS.

La femme eſt perfide.

CLAUDEINE.

Il faudroit les noyer tous.

LUCAS.

Il faut lui tenir la bride.

CLAUDEINE.

Ils ſont quinteux,
Fiers, ſoupçonneux,
Hargneux, fâcheux;
C'eſt un martyre.
Ils ſont ſcabreux,
Calomnieux,
Injurieux,
Avantageux,
Enfin c'eſt pis qu'on ne peut dire.

LUCAS.

AIR. N°. 3.

Femme qui gronde, ma Claudeine,
Tant qu'elle a de l'haleine,
Faut la laiſſer dauber.
De crier enfin l'on s'ennuie;
En tout cas, c'eſt comme la pluie
Qu'il faut laiſſer tomber.

Mais parbleu, ſçachons donc la raiſon de tout ce grabuge : ce bacchanal-là m'étourdit les oreilles. Qu'avez-vous enſemble ? Tu l'auras grondé ?

TOINETTE.

Non.

LUCAS.

Tu l'auras peut-être égratigné, battu?

TOINETTE.

Non.

LUCAS.

Parle donc.

CLAUDEINE.

N'allez-vous pas déja la gronder, avec votre ton bruſque ? (*à Toinette.*) Viens ça, viens, mon enfant, conte ça à ta mere.

LUCAS.

A la fin ça m'impatiente : vîte, qu'eſt-ce que c'eſt ? Lui donnes-tu de la jalouſie, de l'ombrage?

TOINETTE.

Eh bien, oui.

LUCAS.

Peſte ! que je ſuis ruſé ! j'ai tatigué mis le

le doigt deſſus. Par la jarniguoi, dis-moi la vérité ; qu'eſt-ce que c'eſt ?

CLAUDEINE.

Votre Colin eſt un ſot. L'animal ! ſoupçonner ma Toinette ! L'impertinent ! oh ! je lui parlerai d'un ſtyle qu'il pourra comprendre. Soupçonner ma Toinette !

LUCAS.

Hon, hon ; écoute, femme : tu ſçais que toute petite nous l'avons ſurpriſe minaudant & ſe mirant par-tout ; je la crois un tantet entichée de coquetterie. (*à Toinette.*) Dis toujours, voyons.

TOINETTE.

AIR.

Ce matin
Mon Colin,
Plein de flamme,
M'a fait approcher,
Puis m'a dit : ma femme,
J'aurois beau chercher
Dans tout le village
Un plus beau viſage,
Des yeux plus charmans,
Et plus d'agrémens.
Toinette, je t'aime ....
Moi, j'ai dit de même.

Je ſuis pourtant fâché
D'avoir été touché
D'un amour extrême
Pour un autre objet
Qui me plaiſoit tout-à-fait.
A ce diſcours ſincere
Moi, j'ai répondu:
S'il étoit défendu
De plaire,
Que de tems l'on verroit perdu!
Un Officier d'armée
Me fit les yeux doux:
Comme vous aimée,
J'aimai comme vous....
Mais d'abord
Son tranſport
A fait rage:
Il veut tout caſſer,
Juſqu'au mariage.
J'ai voulu forcer
Son humeur ſauvage
A devenir ſage:
Il eſt ſans raiſon;
C'eſt pis qu'un démon.

LUCAS.

Eh bien, Madame Claudeine, vous ſçaviez cela, & vous en faiſiez myſtère à votre mari?

CLAUDEINE.

Eh oui, voilà une querelle bien placée...

Eh bien, quel mal a-t-elle fait? Eſt-ce qu'une fille dit toutes ces balivernes-là ?

LUCAS.

Tout au moins ſi elle en fait myſtère à ſa mere & à ſon pere, pourquoi ne les pas taire à ſon mari ?

TOINETTE.

Il y a de la ſurpriſe là-dedans, mon pere: il me parloit du contentement du ménage; il m'a dit que la ſincerité entre mari & femme y tenoit pour beaucoup : il a été franc avec moi; ne devois-je pas l'être avec lui ?

LUCAS.

AIR.

Mais, morgué, quand j'y penſe,
C'eſt Colin qu'a tort.
Je le blâme fort;
Il mérite ſa chance.

TOINETTE.

Je l'aurois ſans doute aimé le premier, ſi je l'avois connu avant l'autre.

AIR.

Un jeune cœur
Nous offre l'image

Du papillon qui vole autour de chaque fleur,
Dans ſa vive ardeur
Chaque objet l'engage.

Sur ſes pas
Une roſe naiſſante
Dans ſon ſein lui préſente
Mille appas;
Il s'arrête,
Sa conquête
Ne dépend
Que de l'inſtant.

Un jeune cœur &c.

LUCAS.

Allons, allons, je vois clair à tout ce tripotage. Laiſſe-moi faire, ma pauvre Toinette; le lendemain de ton mariage, il ne ſera pas dit qu'un travers, un caprice te feront ſervir de riſée. Laiſſe-moi faire, je vas trouver Colin, je lui parlerai comme on doit parler; ne t'inquiete de rien.

TOINETTE.

Oui, mon pere, parlez-lui bien.

LUCAS.

Quel tapage pour des vétilles! ah, ah! le plaiſant homme! la drôle de çarvelle!

Je vas lui parler ; ne t'embarraſſe pas.
(*Il ſort.*)

SCENE V.

CLAUDEINE, TOINETTE.

CLAUDEINE.

AIR.

J'Ai vû dans ma vie
Bon nombre de ſots :
Dis-moi, je te prie,
Tient-on ces propos ?
Fut-il jamais ſote
Aſſez idiote
Pour lâcher ces mots ?

TOINETTE.

J'ai cru qu'en ménage
C'étoit un uſage.

CLAUDEINE.

C'eſt coucher trop gros.

AIR.

Sur cet article-là, ma fille,
On ne peut être trop diſcret.
Sur la moindre peccadille
Il faut garder le ſecret.

Les maris dans cette affaire
Sont toujours fâcheux :
C'eſt un crime près d'eux
Que d'être ſincere.

SCENE VI.

LUCAS, CLAUDEINE, TOINETTE.

LUCAS *à part.*

OU diantre s'eſt-il fourré ? Je cherche, je cours par ci par là, je ne puis le trouver.... Mais voilà not' femme encore avec ſa fille ; écoutons-la tout bellement, & ſçachons une bonne fois ce qu'elle a dans l'ame.

CLAUDEINE *à* TOINETTE, *ſans voir* LUCAS.

AIR.

Toujours vers la tendreſſe
Vole un jeune cœur ;
Mais avec adreſſe
On cache ſon ardeur.
Quand j'épouſai ton pere
J'étois dans ton cas ;
L'ai-je dit à Lucas ?

J'aurions eu du tracas,
De l'embarras,
Que ſçai-je, hélas!
Tout au contraire;
Ne s' doutant de rien,
J'vivons toujours bien.
S'il me cherche noiſe,
Je crions plus fort.

LUCAS *à part.*

Ah! quelle matoiſe!

CLAUDEINE.

Il a toujours tort.

LUCAS *paroiſſant.*

Peſte! queu manigance! Ah coquine; j'ai tout entendu.... Va, va, tu as beau courir, je te rattraperai bien.

SCENE VII.

LUCAS.

AIR.

QUand on nous dit que la femme eſt parfide;
On nous dit bien la pure verité.

Dans ſes devoirs elle eſt timide,

Pour tromper elle eſt intrépide,
Ce n'eſt morgué que fauſſeté.

Quand on nous dit &c.

De cet affront
Sur mon front
Je ſens déja l'atteinte.
Morgué, je vas
Faire fracas,
En porter ma plainte.
Mais, hélas!
On rira du pauvre Lucas.

M'avoir fait cette fraſque!
Je ſuis enragé.
J'aurois tout gagé
Que ſon cœur fantaſque
Ne s'étoit jamais engagé:
Mais la maſque,
De ſa tendre ardeur
Avoit donné la primeur.

De cet affront &c.

SCENE VIII.

LUCAS, COLIN.

COLIN *à part.*

AIR.

OU porter ma peine?

LUCAS *à part.*

Où cacher mon chagrin?

COLIN *à part.*

Toinette!

LUCAS *à part.*

Claudeine!

COLIN.

Lucas!

LUCAS.

C'eſt vous, Colin!

COLIN. Je viens pour vous dire...

LUCAS. Je viens vous inſtruire...

COLIN. Un événement....

LUCAS. D'un rude accident.

COLIN. Ma femme...
LUCAS. Ma femme...
COLIN. Eh! non, c'eſt moi.
LUCAS. Eh! non, c'eſt moi.
COLIN. On m'a fait...
LUCAS. Qui?
COLIN. On m'a fait...
LUCAS. Quoi?
Enſemble. Je ſuis ſur mon ame....
LUCAS. J'ai mon paquet.
COLIN. Moi, j'ai mon fait.

Ma femme, &c.

LUCAS.

Morgué, plantons là
Ces deux friponnes-là.

COLIN.

Comment donc, beau-pere?

LUCAS.

Je ſomm' vot' confrere.

COLIN.

J'ignorois cela.

LUCAS.

Oui, morgué, la nôtre
Eſt comme la vôtre.
Morgué, plantons là
Ces deux friponnes-là.

COLIN.

J'y conſens, beau-pere.

LUCAS.

Marchons tant que terre
Porter nous pourra.

Enſemble.

Morgué, plantons là
Ces deux friponnes-là.

SCENE IX.

LE BAILLI, LUCAS, COLIN.

LE BAILLI.

EH bien, eh bien, bonnes gens! comme vous vous chamaillez enſemble! Comment? dans le moment que vous entrez dans la famille l'un de l'autre . . .

COLIN.

Dans la famille vous-même, Monſieur

le Bailli . . . . Jarni, j'en enrage.

LE BAILLI.

Ah ! ah ! vos querelles ſont des querelles de contract. Mais, que diantre ! la noce ne s'eſt pas faite ſans que tout ſoit rapatrié.

LUCAS & COLIN.

Vous ne nous entendez pas, Monſieur le Bailli ; je ne lui en veux pas, à lui.

LE BAILLI.

Eh bien, calmez-vous donc ; vous faites un ſabat qui met tout le village en alarmes.

LUCAS & COLIN.

Monſieur l'Bailli, jugez-nous.

LE BAILLI.

Voyons.

LUCAS.

Cette coquine de Claudeine pour qui vous avez eu des bontés de pere, & que vous m'avez fait épouſer . . . . eh bien, Monſieur le Bailli, eh bien . . . .

COLIN *l'interrompant.*

Et moi, & moi, Monſieur le Bailli, je ne prendrai pas en patience le beau ſecret

dont Toinette m'a fait dépoſitaire. Comment, mordienne, je ſerois aſſez ſot pour me charger d'elle, tandis que ſon cœur court peut-être à préſent en Allemagne ou en Flandre après quelque galant Officier? Non, j'ai l'ame débonnaire, je n'aime point les gens de guerre, & encore moins les femmes qui les aiment.

LE BAILLI.

Colin n'eſt pas plus raiſonnable que Lucas; en extravagance, les deux font la paire.

LUCAS & COLIN.

Quoi, vous voudriez ....

LE BAILLI.

Je veux, je veux que vous ne trouviez pas de crimes où il n'y en a pas: le moindre éclat peut vous donner le plus ſot ridicule.

LUCAS & COLIN.

Le plus ſot ridicule ſeroit de les garder.

LE BAILLI.

Le plus ſot ridicule ſeroit d'en parler.

AIR. N°.

De vos chagrins je ſçai la cauſe ;
Vos femmes m'ont tout dit.
Ce n'eſt pas une choſe
Qui doive vous troubler l'eſprit.

LUCAS & COLIN.

Comment donc une offenſe
De cette eſpéce-là ? . . .

LE BAILLI.

Gardez-en le ſilence.

LUCAS & COLIN.

Non, non, on la ſçaura.

LE BAILLI.

De vous on ſe rira.

LUCAS.

La femme eſt, quand j'y penſe,
Un méchant bétail.

LE BAILLI.

Mon voiſin, mon compere,
Conſolez-vous de cette affaire,
Elle n'eſt pas de votre bail.

LUCAS.

Ma fine, il a raiſon. Ce que c'eſt que d'être Bailli ! Il l'entend d'un mot. Nous

avions tort, Colin, nous avions tort ; je le crois.

LE BAILLI.

AIR. N°. 4.

A la ville, c'eſt vétille
Que cet accident-là.
Fillette gentille
Eſt ſujette à cela.
Que de Monſieurs d'importance,
De Robe ou de Finance,
Ont eu même lot,
Et n'en ſonnent mot.

SCENE DERNIERE.

LE BAILLI, CLAUDEINE, TOINETTE, LUCAS, COLIN.

LE BAILLI.

CLaudeine, Toinette, venez, venez ; il faut vous expliquer devant vos maris. Qui n'entend qu'une partie n'entend rien.

CLAUDEINE & TOINETTE.

Nous avons trop peur.

LE BAILLI.

Approchez; ne craignez rien. Toinette, qu'entendiez-vous quand vous diſiez à Colin qu'il fallut ſe rendre ?

TOINETTE.

Mais . . . Monſieur le Bailli . . . .

LE BAILLI.

Quoi, ſe rendre à diſcrétion ?

TOINETTE.

Oh bon ! vous badinez, Monſieur le Bailli ; à diſcrétion ! Quoique je ſois, un petit, niaiſe, je ſçai bien que les Officiers n'en ont gueres.

LE BAILLI.

Allons, allons, vous ne m'entendez pas . . . . Voyons, que je vous parle plus clairement : y auroit-il eu quelque pourparler clandeſtin ?

TOINETTE.

Clandeſtin ! qu'eſt-ce que cela ?

LE BAILLI.

Maugrebleu de l'innocente ! Comment me

me faire comprendre ? Là .... quelque rendez-vous nocturne ?

TOINETTE.

Nocturne, nocturne, je n'entends pas.

LE BAILLI.

Eh oui, ventrebleu, quelque rendez-vous de nuit.

TOINETTE.

De nuit ! Monſieur le Bailli ; oh je ſuis trop peureuſe.

COLIN

Ah ! Monſieur le Bailli, je vois bien à ſon innocence que je ne ſuis qu'une bête dans mes ſoupçons.

LUCAS.

Oui, Colin, nous ne ſommes qu'une bête.

LE BAILLI.

Allez, allez, cela, de bon compte, en fait bien deux. Accuſer injuſtement deux femmes qui ont toujours été l'exemple du village.

CLAUDEINE.

Vous le ſçavez, Monſieur le Bailli, vous le ſçavez.

LE BAILLI.

Allons, n'en parlons plus, voilà tout arrangé : la paix eſt faite.

CLAUDEINE & TOINETTE.

Monſieur le Bailli, bien obligé.

QUATUOR.

LUCAS & COLIN.	CLAUDEINE & TOINETTE.
Oui, v'la ton pardon :	Chaſſez le ſoupçon
Claudeine / Toinette } ſois ſage,	Si vous êtes ſage ;
Plus de carillon	Plus de carillon
Dans notre ménage.	Dans notre ménage.

AIR DU BALLET.

DUO. N°. 5.

L'Amour veut du myſtere,
Juſqu'en ſes moindres plaiſirs :
L'Amant qui ſçait ſe taire
Attendrit par ſes ſoupirs.

De ſon ame
La flamme

Brille mieux
Dans ſes yeux.
Dans ſes diſcours
Nous craignons toujours
Quelques ruſes, quelques détours.

L'Amour &c.

VAUDEVILLE. N°. 6.

MArgot dit à ſa mere,
Voyez Lubin, qu'il eſt charmant!
Jeune, badin, taillé pour plaire;
Tenez, je l'aime infiniment.
Taiſez-vous, Peronnelle,
Dit la mere, & ſonge pour elle
A tendre à Lubin ſes filets.
Voilà les Aveux indiſcrets.

Plein de ſon ſçavoir-faire,
Un Procureur à tout propos
Se vantoit qu'en la moindre affaire
Il ſçavoit toujours gagner gros.
A cet avis utile
Tout Plaideur fuit cet homme habile,
Par la crainte qu'il a des frais.
Voilà les Aveux indiſcrets.

Au Seigneur d'not' village
Mathurin s'plaignoit l'autre jour,
De c'qu'aimant ſa femme à la rage,
Al' n'avoit point pour lui d'amour.
Le Seigneur plein de zéle,
Y court, & fait tant auprès d'elle,
Qu'à leur ménage il rend la paix.
Voilà les Aveux indiſcrets.

Au Parterre.

Quand d'un nouvel Ouvrage
Vous paroiſſez ſatisfaits;
Meſſieurs, votre ſuffrage
Met le comble à nos ſouhaits.

La Critique
Qui pique
Les Auteurs,
Les Acteurs,
Venant de vous,
Prend pour eux, pour nous,
Un ton plus utile & plus doux.

Quand d'un nouvel Ouvrage, &c.

FIN.

LE MAÎTRE EN DROIT,

OPERA-COMIQUE,

EN DEUX ACTES;

Repréſenté pour la premiere fois ſur le Théâtre de l'Opera-Comique de la Foire S. Germain, le 13 Février 1760.

Le prix eſt de 48 ſols avec la Muſique ;
Et ſéparément, de 24 ſols.

A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques,
au-deſſous de la Fontaine S. Benoît,
au Temple du Goût.

M. DCC. LX.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

LE DOCTEUR,	M. La Ruette.
LINDOR,	M. Clerval.
LISE,	Mlle. Neſſel.
JACQUELINE,	Mlle. Deſchamps.
PREMIER ÉCOLIER,	M. Demignaux.
SECOND ÉCOLIER,	M. St. Aubert.
TROUPE D'ÉCOLIERS.	

La Scene eſt à Rome.

LE MAÎTRE EN DROIT,

OPERA-COMIQUE EN DEUX ACTES.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente une Place publique. On voit d'un côté la maiſon du Docteur, & de l'autre des arbres.

SCENE PREMIERE.

JACQUELINE, LINDOR.

JACQUELINE, *repouſſant Lindor, qui veut entrer dans la maiſon du Docteur.*

DUO.

NON, non, ſortez; non, je ne puis
Vous faire entrer en ce logis.

JACQUELINE.

Il falloit .... il falloit.... Que les Amans ſon ſots ! Eh ! mort de ma vie ! ſongez vous-même à ce que je viens de vous dire... Oui, ſongez que le Docteur eſt votre rival .... qu'il aime, qu'il eſt fou de ſa Pupille ... & que ſi vous ne trouvez un moyen de rompre ſon hymen avec elle ... tout eſt perdu pour vous.... Voilà ce que j'avois à vous dire.... J'ai dit : adieu.

LINDOR.

Encore un mot, de grace.

JACQUELINE.

Bon ſoir. (*Elle ſort.*)

LINDOR, *ſeul.*

Quel affreux contre-tems ! ... Il vient, le vieux jaloux ! Ah ! dérobons lui mon embarras.

SCENE II.

LE DOCTEUR, *ſeul.*

Andante. Noté, n°. 1.

AU tendre amour
J'abandonne mon ame ;

Liſe en ce jour
Eſt à moi ſans retour.
L'inſtant flateur
Où ce Dieu ſéducteur
Couronnera ma flamme,
Sera celui de mon bonheur.

Mais craignons qu'on ne nous entende ; & ſurtout ayons bien ſoin de cacher mes projets à mes Ecoliers.... Ces petits Meſſieurs-là vous ont plutôt ſoufflé une Maitreſſe....

Air : *L'occaſion fait le larron.*

Chut.... Juſtement j'en vois un qui s'avance ;
Obſervons-nous pendant notre entretien.

SCENE III.

LE DOCTEUR, LINDOR.

LE DOCTEUR.

Suite de l'air précédent.

QU'avez-vous donc?...Vous gardez le ſilence.
(*A demi-voix.*)
Les amours n'iroient-ils pas bien ?

LINDOR.

Mes amours ? Bon ! Nouvellement ar-

rivé à Rome, je n'y connois perſonne encore .... & d'ailleurs....

ARIETTE, Notée, n°. 2.

Rarement,
Difficilement,
On gagne ici le cœur des Belles.
Rarement,
Difficilement,
Ici l'on eſt heureux Amant. (*fin.*)

Des Argus qui veillent ſur elles
Comment tromper les yeux jaloux?
Comment endormir les Epoux,
Pour fléchir leurs moitiés rebelles?
Rarement, &c.

LE DOCTEUR.

Allez, allez, mon cher, rien n'eſt plus facile que cela.... Quoi! vous êtes François, & de pareilles miſeres vous arrêtent! Eh! mais, mais, ſi donc .... ne ſçavez vous pas que ce nom-là ſeul eſt la clef des cœurs de toutes les Belles? Ah! je vois bien que notre ville ne vous eſt pas connue encore. Je veux vous mettre au fait.

LINDOR.

Vous me rendrez un ſervice important. (*A part.*) S'il pouvoit me fournir des armes contre lui-même....

LE DOCTEUR.

Quand vous ſerez curieux d'avoir quelque bonne fortune, promenez vous ici tous les ſoirs. Allez, venez ; parcourez enfin tous les endroits où nos Belles ſe font voir.

LINDOR.

Ah ! qu'à cela ne tienne, on me verra partout.

LE DOCTEUR.

Ce n'eſt pas tout.... Si vous avez le bonheur de plaire à quelqu'une d'entre-elles....

LINDOR.

Eh ! bien ?

LE DOCTEUR.

Air : *Nous ſommes Précepteurs d'amour.*

Une vieille d'abord viendra,
Qui, faite à de pareils meſſages,
Chez la Belle vous conduira.

LINDOR.

Comment !

LE DOCTEUR.

Oui tels ſont les uſages.

LINDOR.

Quoi ! Docteur, je ſerois aſſez heureux pour....

LE DOCTEUR.

Ecoutez, ce n'eſt pas encore-là tout.... Ecoutez .... mais motus au moins....

Allegro, ma non tropo.

En France on s'annonce dabord
Par un tendre tranſport ;
Avec ſa Belle on cauſe,
On parle longtems de ſes feux....
Ici c'eſt autre choſe,
Le tems eſt précieux.

ENSEMBLE.

LE DOCTEUR. LINDOR.

Le tems eſt précieux. Tant mieux, tant mieux.

LE DOCTEUR.

Romaines ne ſont point cauſeuſes,
Ni jaſeuſes,
Et dès le début,
Et dès le début,
Elles vont au but.

ENSEMBLE.

LE DOCTEUR. LINDOR.

Le tems eſt précieux. Tant mieux, tant mieux.

LE DOCTEUR.

Oui, tant mieux, j'en conviens tout bas :
Pour moi quand je ſuis dans le cas,
Je fais encor fracas.
On me connoît dans Rome
Pour un égrillard
Dans cet art,
Et je ſuis homme
A ne point encor dire non,
Quand je trouve une occaſion.

ENSEMBLE.

LE DOCTEUR. LINDOR.

Non, non, non, non. Bon! bon! fi donc.

LINDOR.

Soit ... mais croyez-moi, ne vous vantez pas tant ; car comme on l'a fort bien dit, tout homme eſt Gaſcon ſur ce point. A propos de cela, vous vous mariez, dit on ; vous ſçavez le plaiſir que j'en aurois, & vous m'en faites un myſtere!

LE DOCTEUR.

Air : *Non, je ne ferai pas.*

Moi, prendre femme, moi!

LINDOR.

C'eſt le bruit de la ville.

LE DOCTEUR, *à part.*

O ciel! il eſt inſtruit ; la feinte eſt inutile.

LINDOR.

Vous êtes bien rêveur.

LE DOCTEUR, *bruſquement.*

Ce n'eſt-là qu'un faux bruit.
Et pour un curieux vous êtes mal inſtruit.

LINDOR.

Tant pis.... J'étois pourtant fort aiſe de cette nouvelle.... & j'avois même déjà pris certains arrangemens ... pour ...

LE DOCTEUR.

Pourquoi ?

LINDOR.

Pour reſter plus long-tems avec vous ; car on dit que la Future eſt charmante.... Allons, allons, convenez-en...

LE DOCTEUR.

Moi ! non vraiment ... il n'en eſt rien ; vous dis-je.

Air : *Le Maſque tombe.*

Quand je verrai la vieilleſſe gênante
M'enlever tout, plaiſirs & liberté,
Pour mettre au moins mon front en ſureté,
J'épouſerai ma vieille Gouvernante.

LINDOR.

Qui ? Dame Jacqueline ? Ah ! ah ! fi donc ; vous nous feriez enfuir tous.

SCENE IV.

JACQUELINE, *les Acteurs précédens.*

JACQUELINE.

GRAND-MERCI.

ARIETTE.

Ah ! mépriſez moins le peu de charmes
Qui reſtent de mon printems :
Plus d'un jeune cœur nous rend les armes ;
On trouve encor des galans.
On n'eſt pas bien opulente,
Brillante,
Saillante,
Pimpante,
Fringante,
Princeſſe,
Ducheſſe,
Marquiſe, Comteſſe ;
Mais ſans cela
On peut valoir tous ces gens-là.
Point de mépris,
On ſçait qu'on vaut encor ſon prix. *fin.*
Oui : ſi l'on vouloit ſur vous même
De ſes attraits eſſayer le pouvoir,
On vous feroit voir,
Sans une peine extrême,
Ce qu'on peut valoir.
Mais mépriſez moins, &c.

LINDOR.

Ah ! pardon, ma chere Jacqueline. (*bas.*) Ne vois-tu pas que je veux lui donner le change ?..

JACQUELINE, *bas.*

A la bonne-heure ! Que ne parliez-vous auſſi ? Laiſſez-moi faire. (*haut.*) Oui, oui...

Air : *Palſambleu Monſieur le Curé.*

Croyez-moi, perdez tout eſpoir.
(*Au Docteur.*)
Au fond, c'eſt un badinage.

LE DOCTEUR, *d'un air inquiet.*

Mais qu'eſt-ce donc ?

JACQUELINE.

Monſieur voudroit ſçavoir
A quand votre mariage ?

LE DOCTEUR.

Que veux-tu dire avec mon Mariage ?

JACQUELINE.

Eh ! oui... Eſt-ce que vous n'allez pas épouſer cette jeune perſonne ? (*au Docteur qui lui fait ſigne de ſe taire.*) Plaît-il ?

LINDOR, *à Jacqueline.*

Eh! bien, achevez donc....

JACQUELINE.

Ah! non, non.... Monſieur me fait ſigne.

LE DOCTEUR *bas, à Jacqueline.*

Mais, tais-toi donc, Babillarde.... (*haut.*) C'eſt une folle, au moins...

LINDOR, *froidement.*

Non... Je vois, Docteur, ce que je dois penſer de tout ceci. Ma préſence vous gêne... Adieu. (*Bas, à Jacqueline.*) Je reviendrai, dès qu'il ſera parti.

(*Il ſort.*)

SCENE V.

LE DOCTEUR, JACQUELINE.

DUO.

LE DOCTEUR. ES-TU contente,
Vieille imprudente?
JACQUELINE. Qu'ai-je donc fait?
LE DOCTEUR. Par ton caquet,

Tu trompes mon attente.
JACQUELINE. Je n'ai rien dit.
LE DOCTEUR. Tu n'as rien dit !
Elle m'aſſomme.
JACQUELINE. Ah ! le pauvre homme !
Il perd l'eſprit.
LE DOCTEUR. De mon dépit
Elle ſe rit.

ENSEMBLE.

JACQUELINE.	LE DOCTEUR.
Je n'ai rien dit.	Tu n'as rien dit !
Ah ! le pauvre homme !	Elle m'aſſomme.
Il perd l'eſprit.	Ah ! pauvre eſprit !

JACQUELINE.

Oui, oui, oui, vous perdez l'eſprit; puiſqu'il faut vous le dire. Eh ! qu'ai-je donc tant dit, après-tout, qui doive vous allarmer ſi fort ?

LE DOCTEUR.

Tu n'as que trop parlé pour me perdre.

Air : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Car enfin Lindor vient d'apprendre
Qu'un autre objet avoit mon cœur,
Et je voulois lui faire entendre
Que toi ſeule aurois cet honneur.
Il faut lui dire le contraire.
Serois-je dans ce cas ſans toi ?

JACQUELINE.

Pardi, voilà bien du myſtere !
Pour abréger, épouſez-moi.

LE DOCTEUR.

Que je t'épouſe, moi !

JACQUELINE.

Eh ! mais, mais, ce n'eſt pas ce que vous pourriez faire de pis, au moins.

DUO.

Dès le poltron minet
Je ſerois à l'ouvrage.
De mes ſoins pour le ménage
Bientôt vous verrez l'effet.

LE DOCTEUR.

Ah ! point de verbiage ;
Vous n'êtes point mon fait,
Je vous le dis tout net.

ENSEMBLE.

JACQUELINE.	LE DOCTEUR.
Tant pis pour vous, Compere.	Tant mieux, c'eſt mon affaire.
Craignez le trébuchet ;	Je vous le dis tout net ;
Et ce ſera bien fait.	Vous n'êtes point mon fait.

LE DOCTEUR.

Traitons, traitons un autre point, & laiſſons tout cela. Ecoute, il faut un peu d'amuſement à la Jeuneſſe : le jour baiſſe....

Je

Je vais t'amener Liſe un moment ; après quoi, je ſortirai pour terminer quelques affaires : profite de mon abſence pour lui parler de mes feux.... Adieu.

(*Il ſort.*)

JACQUELINE.

Laiſſez-moi faire, allez... Je ſais mieux que perſonne ce qu'il vous faut, & je vais travailler à vous ſervir en conſéquence.... Peſte ſoit du vieux fou !

SCENE VI.

LINDOR, JACQUELINE.

LINDOR.

AH ! ma chere Jacqueline, tu me vois au comble de mes vœux ; à la fenêtre du Docteur, je viens de voir la plus charmante perſonne du monde ; c'eſt Liſe ſans doute... c'eſt elle, je le ſens au plaiſir que ſa vûe m'a cauſé. Conſens à faire mon bonheur, ſers ma tendreſſe, & tu peux compter...

Air : *Mon cœur volage.*

(*Il lui donne une Bague ; sa Boëte.*)

Tiens, prends d'avance,
Par complaisance,
Prends ces bijoux,
Pour toi je les destinois tous.
Tu me refuse !...

JACQUELINE.

Je suis confuse.

LINDOR.

Tiens, prends encor,
Et tous deux agissons d'accord...

JACQUELINE.

C'est par obéissance, ce que j'en fais... Eh ! Dites-moi, Lise vous a-t-elle vû ?

LINDOR.

Je le crois : elle s'est cependant retirée de la fenêtre : mais le moment d'après j'ai vû tomber à mes pieds ce bouquet & ce ruban.

JACQUELINE.

Air : *Tant de valeur.*

Quoi ! Lindor, ce n'est pas un conte !

LINDOR.

Non, non.

JACQUELINE.

Comment ! Mais en ce cas,
Vous n'avez pas perdu vos pas ;
C'eſt toujours ... un ruban ... à compte.

Çà, çà, je vous veux trop de bien pour ne pas vous ſervir dans toute cette affaire, & vous cacher plus long-tems ce que j'ai fait pour vous. Je vous ai peint aux yeux de Liſe ſous des traits ſi flatteurs ; je lui ai dit tant de bien de vous (on peut mentir dans de pareilles occaſions) que je ſerois bien trompée, ſi la petite Perſonne n'en avoit un peu dans l'aîle.

LINDOR.

Liſe m'aimeroit ! Que ne te dois-je pas ; ma chere Jacqueline, & comment reconnoître... ?

JACQUELINE.

Ecoutez-moi, Liſe va ſe rendre ici ; le Docteur doit ſortir, je vais tâcher de voir en quel état eſt ſon cœur ; car elle ne m'a encore rien avoué. Mais laiſſez-moi faire, & allez m'attendre ſous ces arbres ; tenez-vous prêt ſeulement à paroître au premier ſignal que je vous ferai. (*Il fait quelques pas pour ſortir.*) A propos, donnez-moi ce Bouquet.

LINDOR.

Qu'en veux-tu faire ?

JACQUELINE.

Donnez .... & le Ruban.

LINDOR.

Mais ...

JACQUELINE.

Allez, allez, ne craignez rien. (*Il ſort.*) Je veux m'en divertir avec Liſe .... la voici .... voyez un peu à cette mine, ſi l'on ſe douteroit que cela en ſait auſſi long. On a raiſon de le dire : il n'y a plus d'enfans.

SCENE VII.

LE DOCTEUR, LISE, JACQUELINE.

LE DOCTEUR.

VIENS-çà, viens, ma chere Enfant, & bannis cette ſombre humeur ; ſonge que tu n'as plus qu'un moment à attendre pour être ma Femme, & que....

LISE.

Quoi ! Monſieur, vous êtes donc l'Epoux que vous me promettiez ?

TRIO.

LE DOCTEUR.

Oui ma petite ;
Ton cœur palpite :
L'Amour l'agite.
Te parle-t-il en ma faveur ?

JACQUELINE, *bas, à Liſe.*

Répondez-lui,
Oui.

LISE, *troublée.*

Oui.... Non, Monſieur.

LE DOCTEUR.

Bannis la crainte,
Tu peux ſans contrainte
M'ouvrir ton cœur.

JACQUELINE, LE DOCTEUR.

Eh ! bien ? eh ! bien ?

LISE, *timidement.*

A vous parler ſans feinte....

JACQUELINE, LE DOCTEUR.

Eh ! bien ? eh ! bien ?

LISE.

Pour vous je ne ſens rien.

Enſ. JACQ. Ceci débute bien.
LE DOC. Fi, cela n'eſt pas bien.

LE DOCTEUR.

Réponds mieux à ma flamme :
En devenant ma femme,
Tout mon bien eſt à toi ;
Oui, j'en jure ma foi.
(*A Jacqueline.*)
Parle-lui donc pour moi.

JACQUELINE.

Répondez à ſa flamme :
En devenant ſa femme,
Vous aurez chaque jour
Nombre d'Ecoliers faits au tour,
Qui vous feront la cour.

LE DOCTEUR, *à Jacqueline.*

Langue maudite,
Que dis-tu là ?
Faut-il lui parler de cela ?
(*A Liſe.*)
Ah ! ma petite,
Ton ſein s'agite,
Ton cœur palpite.
Ne me vois-tu qu'avec froideur ?

JACQUELINE, *bas, à Liſe.*

Répondez donc,
Non.

LISE, *troublée.*

Non.... Oui, Monſieur.

LE DOCTEUR.

Ah! quel martyre!
Mais je ne reſpire
Que pour ton bien.

LE DOCTEUR, JACQUELINE.

Eh! bien? eh! bien?

LISE.

Faut-il vous le redire?

JACQUELINE, LE DOCTEUR.

Eh! bien? eh! bien?

LISE.

Pour vous je ne ſens rien.

Enſ. JACQ. Ceci débute bien.
LE DOC. Fi, cela n'eſt pas bien.

Enſ. JACQ. Quoi! Rien?
LE DOC.

LISE.

Non, rien.

LE DOCTEUR.

Quoi! Liſe, vous me refuſez, vous m'ôtez ainſi votre cœur?...

LISE, *ingénuement*

Eh! Mais, ma Bonne ſçait bien que je n'ai jamais eu le deſſein de vous le donner.

JACQUELINE.

Oh ! oui ... cela eſt vrai... mais laiſſez-nous ſeules un inſtant ; je ſçaurai bien la faire parler autrement.

LE DOCTEUR, *à Jacqueline.*

Adieu donc... (*à Liſe*) Bon ſoir, Mignonne. Ne t'impatiente pas ; je reviens à l'inſtant.

LISE.

Ah ! ne vous preſſez pas, Monſieur. A votre aiſe, à votre aiſe.

(*Il ſort.*)

SCENE VIII.

LISE, JACQUELINE.

JACQUELINE, *après avoir regardé un moment Liſe qui rêve.*

Air : *Tu croyois, en aimant Colette.*

Vous paroiſſez triſte & rêveuſe,
D'où provient donc votre ſouci ?
Si vous n'êtiez pas amoureuſe,
Vous ne rêveriez pas ainſi.

LISE, *ingénuement.*

Amoureuſe ! .. Eh ! de qui, ma Bonne ?

Je ne vois, je ne parle ici qu'à mon petit chat & à vous.

JACQUELINE.

Ah ! Parlez, parlez-moi plus franchement : je lis dans vos yeux que vous m'en impoſez ; vous rougiſſez. Tenez... voyez un peu ce Bouquet & ce Ruban... les reconnoiſſez-vous ?

LISE, *baiſſant les yeux.*

Ce Ruban ? .... oüi, ma Bonne..... (*d'un air de dépit.*) Mais voyez le joli Monſieur ! il fait grand cas de ce qu'on lui donne !

JACQUELINE.

Air : *M. le Prevôt des Marchands.*

Allez, ne diſſimulez point,
J'en ſçais plus que vous ſur ce point ;
Mais vous pouvez ſans vous contraindre
Vous livrer à de tendres feux,
De moi vous n'avez rien à craindre,
Je veux rendre Lindor heureux.

LISE.

Lindor ! le joli nom ! Ah ! vous l'avez donc vû, ma Bonne ? Il vous a donc parlé ? Que vous êtes heureuſe ! Convenez qu'il eſt bien aimable, n'eſt-il pas vrai ?

ARIETTE, Notée, n°. 3.

Tout me dit que Lindor eſt charmant,
Que je dois l'aimer conſtamment,
Et que ſon cœur m'aime
Auſſi tendrement.
Oui, je me livre à ce doux eſpoir,
Et s'il étoit en mon pouvoir,
Je voudrois moi-même
Hâter l'inſtant où je dois le voir. *fin.*

Comment ne pas ſe rendre?
Eh! comment ſe défendre
De couronner ſes feux,
De combler ſes vœux?
Il a l'air ſi tendre!
J'ai vû dans ſes yeux
D'un cœur amoureux
Les tranſports heureux.
Oui, je l'aimerai
Tant que je vivrai.
Ah! que ne peut-il m'entendre!

Tout me dit, &c. *juſqu'au mot* fin.

JACQUELINE.

Tout cela eſt bel & bon; mais prenez-y garde, ma chere Liſe; oui, prenez-y garde.... Conſultez-bien votre cœur; vous ſuivez le penchant qui le flatte en ce moment: mais ſi ce Monſieur Lin-

dor, que vous trouvez ſi aimable, ſi charmant, n'étoit qu'un volage.... un trompeur.... car c'eſt un François, au moins; je vous en avertis.

LISE.

Lindor un volage ! Quoi ! vous le ſoupçonneriez ? (*avec vivacité.*) Ah ! vous avez beau dire, je ne vous crois pas, ma Bonne.

ROMANCE, Notée, n°. 4.

On dit, pour nous faire peur,
Que l'Amour eſt un Dieu trompeur;
Mais
Ce Dieu plein d'attraits
Ne trompe jamais
D'Amans parfaits.
S'il gênoit notre ame,
Chéririons-nous
Sa douce flamme ?
Nous volons au-devant de ſes coups,
Quand il nous enflamme.
Qu'on diſe tant qu'on voudra,
Qu'un jour ce Dieu me trompera;
Mais moi qui, pour mon bien,
Le connoit très-bien,
Jé n'en crois rien.

JACQUELINE.

Voilà ce qu'on appelle parler clairement. Eh ! Dites-moi, ſeriez-vous bien-aiſe de le voir, ce Monſieur Lindor ?

SCENE IX.

LINDOR, LISE, JACQUELINE.

LINDOR.

IL eſt à vos génoux, charmante Liſe.

LISE.

Lindor, Lindor ! Ma Bonne, que je vous embraſſe.

LINDOR.

Air : *Je ne ſuis qu'un ſimple berger.*

Ah ! dans quel doux raviſſement
Ce tendre aveu me plonge !
Je doute encore en ce moment
Si ce n'eſt pas un ſonge.

JACQUELINE.

Voyons, voyons ; parlons ſérieuſement ici, & ne perdons pas de tems. Avez-vous trouvé enfin quelque expédient, quelque moyen de prévenir le coup qui vous menace ?

LINDOR.

Hélas ! non, ma chere Jacqueline ; mais crois-tu que l'Amour m'abandonnera au beſoin ?

JACQUELINE.

L'Amour ! l'Amour ! Ah ! Pardi, voilà une belle reſſource ! Oh ! par ma foi, ſi vous n'avez que celle-là, vous pouvez d'avance aller chercher fortune ailleurs.

LINDOR.

Eh ! penſes-tu qu'on puiſſe trouver dans un moment? .....

LISE.

Il a raiſon, ma Bonne, & ſi vous vouliez...

JACQUELINE.

Eh ! bien ?

LISE.

Eh ! bien ; nous pourrions nous revoir encor ce ſoir chez moi. Là, nous concerterions enſemble....

JACQUELINE.

Chez vous !... Introduire Lindor chez vous, moi !... Eſtes-vous folle, Mademoiſelle ? Mais, mais en vérité !...

LISE.

Mais, ma Bonne, vous feriez avec nous.

LINDOR, *lui donnant une bourſe.*

Tiens, ne faut-il que cela pour te décider ?

JACQUELINE.

Non, non, vous dis-je !.. (*Elle prend la Bourſe, & dit d'un ton de dépit*:) en vérité, Monſieur Lindor, vous êtes inſupportable; comment voulez-vous qu'on tienne contre des paroles auſſi éloquentes ? Il eſt vrai que vous ſerez peut-être bien-tôt Epoux.

Air : *De la beſogne.*

Allons, nous verrons tout ceci,
Dans une heure, ſoyez ici,
Je reviendrai pour vous y prendre;
Mais ne vous faites pas attendre.

LINDOR.

Va, je ne quitterai pas ces lieux.

JACQUELINE.

Et moi, je vais tout préparer pour vous introduire chez le Docteur, ſous un déguiſement qui vous empêche d'en être reconnu. Voyons, avant tout, ſi perſonne n'a pû nous entendre.

(*Elle va à la couliſſe.*

LINDOR.

Que les momens que je vais paſſer loin de vous vont ajouter à ma tendre impatience !

LISE.

Hélas ! j'ai mille choſes à vous dire :

mais je crains que ma Bonne ne nous entende. Ne quittez point ces lieux. Si le Docteur n'eſt pas rentré, je profiterai du premier inſtant où je verrai ma Bonne embarraſſée, pour venir concerter avec vous les moyens... je la vois... ne parlons de rien devant elle.... mais peut-être nous manquerez-vous de parole?

LINDOR.

Ah! Ma chere Liſe, jugez mieux de l'amour que vous m'avez inſpiré.

TRIO.

JACQUELINE.

Çà, mes enfans, je tremble
Qu'on ne vous trouve enſemble;
Allons, allons, ſans differer,
Il faut rentrer.

LISE.

Eh! quoi! déjà nous ſéparer!

LINDOR.

L'Amour à peine nous raſſemble.

LISE.

Faut-il vous implorer?

LINDOR.

Faut-il te conjurer....

ENSEMBLE.

De me laiſſer voir encore
LISE. } L'Amant,
LINDOR. } L'objet que j'adore.

JACQUELINE.

Encore ! encore !

LISE & LINDOR.

Eh ! quoi ! déjà nous ſéparer !
L'Amour à peine nous raſſemble.

JACQUELINE.

Il faut rentrer, il faut rentrer.
Je crains qu'on ne vous trouve enſemble.

(Elle emmene Liſe, & force Lindor à ſe retirer.)

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.*

LINDOR, *ſeul.*

ARIETTE.

AH ! quel tourment
Pour un cœur tendre,
D'attendre
Le moment
Qui doit le rendre
Heureux & content !

On s'arme en vain de conſtance,
L'attente accroît le deſir,
Et l'on meurt mille fois de ſon impatience,
Avant de voir briller le moment du plaiſir.

Ah ! quel tourment, &c.

Perſonne ne vient encore. Quel eſt

* L'obſcurité vient par gradations, de ſorte qu'il fait nuit à la Scene cinquiéme.

mon embarras! Ah ! Liſe n'aura pas trouvé ſans doute le moment de s'échapper comme elle me l'avoit promis ... & peut-être... Mais c'eſt elle que je vois.

SCENE II.

LISE, LINDOR.

LINDOR, *allant au-devant de Liſe avec précipitation.*

L'Amour vous rend donc enfin à mes tendres deſirs.

LISE, *vivement.*

Le Docteur n'eſt pas encore de retour ; & profitant d'un moment où j'ai vû ma Bonne occupée, j'ai ſçu tromper ſa vigilance.... Mais ma frayeur redouble à chaque pas.... Jugez par la témérité de ma démarche, de la crainte où je ſuis de voir accomplir l'hymen odieux qu'on me prépare

LINDOR.

ARIETTE.

Non, ma chere Liſe, non, non, non ;
Mon cœur vous répond

D'un plus charmant eſclavage.
Non, ma chere Liſe, non, non, non :
L'amour à nos feux
Réſerve un ſort plus heureux.

Sous ſes loix il nous engage ;
Pour nous combler de ſes faveurs :
Il a lui-même uni nos cœurs.
Il achevera ſon ouvrage.

Non, ma chere Liſe, &c.

LISE.

Je le deſire trop, pour ne pas l'eſperer.

LINDOR.

Ne craignez rien, vous dis-je ; vous ſçavez que Jacqueline eſt dans nos intérêts.

LISE.

Convenez que ma Bonne eſt une femme adorable.

LINDOR, *ſouriant.*

Vous l'aimez donc bien ?

LISE.

Si ſon projet réuſſit, dans l'envie qu'elle a de nous unir, je ne ferai jamais tant pour elle, qu'elle aura fait pour moi.

LINDOR, *transporté.*

Chere Liſe, que vous êtes aimable!

LISE.

ARIETTE.

Pour vous mon cœur
Se livre à l'ardeur
Qui l'enflamme :
Il eſt un ſouverain bien....
Je le ſens bien....
Et c'eſt un tendre lien :
Oui, ſans rougir,
Je fais mon plaiſir
De ma flamme.
Heureuſe, ſi nos amours
Durent toujours,
Et ſi rien n'en rompt le cours.

Peut-être, cher Lindor,
Que je devrois encor
Me contraindre :
Ne ſoyez point ſurpris,
Je n'ai jamais appris
L'art de feindre.
D'un amour extrême
Quand je fais l'aveu ;
C'eſt que je ſens un feu.... !
C'eſt qu'il eſt vrai que j'aime.

Pour vous mon cœur, &c.

Tes yeux me le jurent....
Ils penetrent mes ſens.
Tes yeux me raſſurent,
Qu'ils ſont doux & touchans !
Cher amant !
Ah ! que mon cœur eſt content !

Mais j'oublie, en vous voyant, que le tems ſe paſſe ; Jacqueline peut venir & me gronder, ou le Docteur faire encor pis. Adieu, adieu.

LINDOR.

Vous me quittez.

LISE.

Il le faut. Tenez-vous ici, juſqu'à ce que ma Bonne vienne vous chercher, entendez-vous ? Ne vous impatientez pas. J'aurai ſoin de la faire ſouvenir de ſa promeſſe. (*Elle ſort.*)

SCENE III.

LINDOR, *ſeul.*

QUE de graces !... que d'eſprit ! Et je ſouffrirois qu'un jaloux... ! Je crois l'appercevoir.... Contraignons-nous, & conſultons-le ; peut-être m'ouvrira-t-il un avis dont je pourrai profiter.

SCENE IV.

LE DOCTEUR, LINDOR.

LINDOR.

JE vous rencontre ici fort à propos.

Air : *Adieu paniers, vendanges ſont faites.*

J'ai beſoin de vos bons offices
Pour ſortir d'un grand embarras.

LE DOCTEUR.

Parlez, & ne vous gênez pas;
On doit ſe rendre, entre amis, des ſervices.

LINDOR.

Voici le fait... J'aime & je ſuis aimé du plus bel objet qui ſoit dans la Nature.

Air : *Des Pendus.*

Mais par malheur j'ai pour rival
Un vieillard jaloux & brutal.

LE DOCTEUR.

Eh! bien, il faut vous en défaire.
A quel homme avez-vous affaire?

LINDOR.

Tout franc, c'eſt un ſot animal,
Que je vous définirois mal.

LE DOCTEUR.

Tant mieux, morbleu, tant mieux.

LINDOR.

Je ne ſuis point encore bien verſé dans l'étude des loix; mais dites-moi, Docteur, n'en eſt-il pas quelqu'une qui autoriſe une pupille à fuir l'hymen d'un Tuteur qu'elle abhorre ?

LE DOCTEUR.

Oui, ſans doute, mon cher, & la loi y eſt formelle.

DUO.

LINDOR.

Quoi ! tout de bon, c'eſt la loi ?
Ah ! rien n'eſt plus heureux pour moi.

LE DOCTEUR.

Vous allez en être éclairci,
Tenez, je crois que la voici.

LINDOR.

Ah ! de grace, montrez-moi la.

LE DOCTEUR.

Oui-dà, très volontiers, oui-dà.

LINDOR, *à part.*

Je le tien,
Ne diſons rien.

LE DOCTEUR, *liſant.*

» Tout acte eſt nul, de plein droit,
» Quand il eſt fait ſans volonté,
» Et ſans liberté,
» Il devient nul, de plein droit.
» Liſez, voici l'endroit.

LINDOR.

Je le tien,
Ne diſons rien;
Tout va bien,
Fort bien, très-bien.

LE DOCTEUR.

» Cujas
» Décide le cas:
» C'eſt chapitre ſix;
» Ou dix.

LINDOR.

Je puis donc former ce lien.

LE DOCTEUR.

Allez, allez, ne craignez rien.

LINDOR.

Le vieux magot
Sera bien ſot.
Cette loi là,

LE DOCTEUR.

Magot
Bien ſot;
Oui dà:

ENSEMBLE.

A la raiſon le ramenera:
Ah! le benêt! le pauvre nigaud!
Je croi,
Ma foi
Qu'il ſera bien ſot.

LINDOR.

Mais, ne riſqué-je rien dans tout ceci?

LE DOCTEUR.

Ne craignez rien, faites valoir la loi, ſi l'on vous cherche noiſe ; & que vous ayez beſoin d'un Avocat, n'en cherchez point d'autre, & je vous promets...

LINDOR.

Alte là, je vous prends au mot, ſongez à tenir votre parole

LE DOCTEUR.

Oui ; je vous le répete, une pareille cauſe eſt imperdable : avez vous oublié d'ailleurs que *Requiritur conſenſus partium in matrimonio* ?

LINDOR.

A la bonne heure... (*à part.*)

Air : *De néceſſité néceſſitante.*

Bon, fort bien ; de lui-même il s'enferre.

LE DOCTEUR.

Hé ! comment finirez-vous l'affaire ?

LINDOR.

Comment ? En ces lieux je vais attendre
Qu'une vieille....

LE DOCTEUR.

Vienne vous y prendre.

A merveille ; voilà ce qu'on apelle être en regle.

LINDOR.

Bien plus, la vieille ma promis de venir me prendre ici pour m'introduire chez le jaloux... Adieu. (*à part.*) Rien ne me preſſe encore, laiſſons-le ſortir de ces lieux.

SCENE V.

LE DOCTEUR, *ſeul.*

A Dire vrai, je ne ſerois pas fâché de connoître & de voir cette Beauté charmante.

Air : *Mais comment ! tes yeux ſont humides.*

La nuit me paroît ſombre en diable...
Ah ! le tour ſeroit impayable,
Si la vieille ſe méprenoit.
Au rendez-vous, ſur ma parole,
J'irois d'honneur jouer ſon rôle ;
Cela peut-être le rendroit
Une autre fois moins indiſcret.

SCENE V.

LE DOCTEUR, JACQUELINE.

JACQUELINE, *dans le fond du Théâtre, une lanterne ſourde à la main, tenant des habits de femme ſous ſon bras. Elle eſt couverte d'un voile noir.*

ST, ſt.

DUO.

LE DOCTEUR.

Prêtons un peu l'oreille.

JACQUELINE, *dans l'éloignement. Elle s'approche à chaque vers qu'elle dit.*

Etes-vous là ?

LE DOCTEUR.

J'entends, je crois la vieille.

JACQUELINE.

Lindor, êtes-vous là ?

LE DOCTEUR.

Bon, à merveille ;
Oui, me voilà.

JACQUELINE.

Répondez donc : *oui, me voilà.*

LE DOCTEUR.

Oui, me voilà.

JACQUELINE *tourne ſa lanterne, quand elle eſt derriere le Docteur; elle le reconnoît & dit à part :*

O ciel ! quelle mépriſe !
C'eſt le Docteur.

Ah ! quelle peur
Saiſit mon cœur !

Me voilà dans la criſe.

LE DOCTEUR, *à part.*

La nuit me favoriſe ;
Point de frayeur.
(*A Jacqueline.*)
Allons, mon cœur,
Suis mon ardeur.
(*A part.*)
Me voilà dans la criſe.

JACQUELINE, *à part.*

Mais .... il me vient un projet...
Oui .... riſquons le paquet.
(*Haut au Docteur.*)
Quittez cet équipage.
(*Elle lui ôte ſon chapeau, ſa perruque & ſon manteau.*)

LE DOCTEUR.

Mais tu n'es pas ſage.

JACQUELINE.

Nous ſommes d'accord ſur ce point ;
Sans cela vous n'entrerez point.

LE DOCTEUR.

Eh ! quoi ! c'eſt tout de bon ?

JACQUELINE.

Le voulez-vous, ou non ?

Mettez ce grand bonnet.

(*Elle le coëffe avec une cornette de femme attachée ſur un tour de perruque.*

Paſſez ce jupon, ce corſet.

(*Elle lui paſſe un caſaquin, auquel tient un jupon ouvert ſur le devant.*

JACQUELINE.

Vous paroiſſez bien inquiet.
Craignez-vous quelque choſe?
(*A part.*)
Sa figure eſt comique.

LE DOCTEUR.

Non, non, je ſuis très-ſatisfait;
Mais hâtons-nous, pour cauſe.
(*A part.*)
L'aventure eſt unique.

ENSEMBLE, *à part.*

Ah! d'un pareil tour,
Je rirai plus d'un jour.

(*Jacqueline, après avoir habillé le Docteur, lui couvre la tête d'un voile.*

LE DOCTEUR, *à Jacqueline qui le prend ſous le bras.*

Çà, point de tricherie, au moins.

JACQUELINE.

Allez vous ne pouviez tomber dans de meilleures mains; (*bas.*) Tu m'as bien fait peur, maudit barbon; mais je te la garde bonne.

SCENE VII.

LINDOR, *Les Acteurs précédens.*

LINDOR, *bas, à Jacqueline qu'il reconnoît.*

QUE vois-je ? Tu me trahis... !

LE DOCTEUR, *entendant parler.*

Plaît-il... ?

JACQUELINE, *au Docteur, qu'elle pousse rudement.*

Chut... (*bas, à Lindor.*) Suivez-moi, je vous instruirai de tout.

SCENE VIII.

Le Théâtre change & représente l'Ecole de Droit, tous les Ecoliers sont assemblés, & attendent le Docteur.

CHŒUR D'ÉCOLIERS.

Air : *Allons, gai.*

PRofitons du tems qu'on nous laisse,
Pour nous divertir,
Pour nous réjouir.

Chaſſons loin de nous la triſteſſe.
Allons, gai, réjouiſſons-nous,
Pendant notre jeuneſſe ;
Allons, gai, réjouiſſons-nous,
Et faiſons les fous.

(La danſe finie, les Ecoliers ſe remettent à leur place ; une porte s'ouvre ſur le côté du Théâtre, par laquelle Jacqueline fait entrer le Docteur, & lui dit :

JACQUELINE.

Entrez...

LE DOCTEUR, *à demi-voix.*

C'eſt donc ici qu'on m'attend ?

JACQUELINE.

Oui.

SCENE IX.

LE DOCTEUR, TROUPE D'ÉCOLIERS.

QUE vois-je ? Où ſuis-je... ? O Ciel ! Dans mon École ! Devant mes Écoliers !... Je ſuis trahi.... Tout eſt perdu... Ah ! vieille abominable ! Où fuir ? Où me cacher ?...

(Au bruit qu'il fait, un des Ecoliers tourne la tête, & dit, en s'approchant du Docteur :

PREMIER ÉCOLIER, *à ſes camarades.*

Air : *Ah ! venez donc.*

Ah ! venez voir.... Ah ! venez donc :
Voilà des maſques. Le tour eſt bon.

Et bon jour, ma petite maman.

SECOND ÉCOLIER.

Peſte ! elle doit être jolie... montrez-nous donc un peu votre minois.

(*Tous les Ecoliers entourent le Docteur, qui ſe cache toujours le viſage ; ils lui font mille agaceries.*)

PREMIER ÉCOLIER.

D'où Diable venez-vous ?... Etes-vous veuve ? fille ? femme ?...

TRIO.

LE DOCTEUR. O ciel ! quelle diſgrace !
PREM. ÉCOL. Allons,
Point de ſecours.
SEC. ÉCOLIER. Bas les mains.
LE DOCTEUR. Ah ! de grace.
PREM. ÉCOL. Bas les mains, vous dit-on...
LE DOCTEUR. Non, non.
O ciel ! quelle diſgrace !
PREM. ÉCOL. Elle veut qu'on l'embraſſe.
SEC. ÉCOLIER. Eh ! bien, commence, toi.

PREM.

PREM. ÉCOL. Nenni, nenni, ma foi.
ENSEMBLE. A toi, à toi, à toi, à toi : *en ſe renvoyant le Docteur l'un à l'autre.*

TRIO.

PREM. ECOLIER.	LE DOCTEUR.	SEC. ECOLIER.
Allons, commence, toi.	Eh ! Meſſieurs, laiſſez-moi.	Allons, commence, toi.
Nenni, ma foi ;	Ah ! de grace,	Nenni, ma foi ;
Je meurs d'effroi.	Laiſſez-moi.	Pourquoi ? pourquoi ?
Elle fait la grimace.	O ciel ! quelle diſgrace !	Elle veut qu'on l'embraſſe.

(Pendant qu'on balotte le Docteur, un des Ecoliers le regarde avec plus d'attention, & dit à ſes camarades:)

PREMIER ECOLIER.

Eh ! C'eſt un homme...

SECOND ECOLIER.

Un homme !... Ah ! ventrebleu... C'eſt un fripon ; faiſons-le repentir de ſon effronterie.

TOUS ENSEMBLE.

Allons, allons... C'eſt bien dit... Aſſommons-le.

LE DOCTEUR, *ſe découvrant.*

Eh ! Meſſieurs, Meſſieurs... Doucement ; reconnoiſſez le Docteur votre Maître.

PREMIER ÉCOLIER.

Le Docteur !...

SECOND ÉCOLIER.

C'eſt lui-même...

TOUS ENSEMBLE.

Fuyons...

SCENE X.

LE DOCTEUR *ſeul, ſe relevant.*

Air : *Ah ! Maman, &c.*

AH ! bon Dieu ! que je l'échappe belle !
Quel fâcheux inſtant !
Je ſuis tremblant,
Et je chancelle.

Mais que dois-je penſer de tout ceci ?... Liſe me hait, & plus je me rappelle ce que Lindor m'a dit... Ah ! je n'en doute plus... Jacqueline, Lindor, Liſe... Tout... Tout eſt d'accord pour me tromper...

Air : *Comm' v'là qu'eſt fait !*

Ah ! ſi la petite friponne,
Au mépris de mon tendre amour,
Pour ſe moquer de ma perſonne,
M'avoit joué ce vilain tour ;
De ma rage & de ma colere
Bientôt elle ſe ſentiroit....
Mais éclairciſſons ce Myſtere,
Elle vient bien à cet effet.

SCENE XI.

LISE, LE DOCTEUR.

LISE, *riant.*

Suite de l'air.

COMM' vous v'là fait !
Comm' vous v'là fait !

LE DOCTEUR.

Approchez, approchez-vous, la Belle ; il n'eſt pas queſtion de plaiſanter ici... Il faut m'avouer tout.

LISE.

Comment ! que voulez-vous dire ?

LE DOCTEUR.

Que vous me jouez vraiment de jolis tours !

LISE, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! ce n'eſt pas moi, d'honneur.

LE DOCTEUR.

Ah ! ah ! ah ! ... Sçavez-vous bien que tous ces ah ! ah ! là me déplaiſent ; apprenez un peu à reſpecter votre époux futur.

LISE, *ironiquement.*

ARIETTE.

Vous vous flattez en vain
De poſſéder ma main ;

Malgré tous vos efforts, un autre amour m'engage.
Mais ſi vous êtes ſage,
Vous n'en prendrez point d'ombrage.
Vous vous flattez en vain
De regler mon deſtin.

LE DOCTEUR.

Eh ! parbleu, nous verrons : je vois que malgré ma défenſe on vous a fait voir Lindor... Que Jacqueline & lui...M'écouterez-vous, petite impertinente ?

(Liſe regarde ſi Lindor ne vient point.)

LISE, *ironiquement.*

Oui, oui, vous parlez très-bien... Mais malgré cela...

Repriſe de l'Ariette.

Vous vous flattez en vain
De regler mon deſtin,
De poſſéder ma main.

LE DOCTEUR.

C'en eſt trop ... le dépit l'emporte, & ...

SCENE XII. *& derniere.*

LINDOR, JACQUELINE, LISE, LE DOCTEUR.

LINDOR.

DOucement... que voulez vous donc faire ? ...

LE DOCTEUR.

J'ai mes raiſons pour en agir de la ſorte.

JACQUELINE.

Allons, allons, Monſieur, de la modération.

LE DOCTEUR.

Ah ! chienne, te voilà ! Quoi ! tu as l'impudence de paroître devant moi, après le tour abominable que tu m'as joué !

JACQUELINE.

C'eſt votre faute ; pourquoi vous trouviez-vous là ? Ce n'étoit pas vous qu'on venoit chercher.

LINDOR.

Mais en vérité, Docteur, ſçavez-vous que vous n'êtes point ſages ?

LE DOCTEUR.

Sage, ou non ; ce ne ſont point vos affaires... Pour vous, la Belle, rentrez vîte... Allons... & qu'on m'obéiſſe.

LISE.

Ah ! tout eſt dit ; je ne quitte plus mon époux...

LE DOCTEUR.

Votre époux ! qui ? Lui ? Eh ! quel ſot, s'il vous plaît, vous a mariés ?

JACQUELINE.

Vous-même.

LINDOR.

A vous dire vrai, nous ne ſommes pas encore époux : mais je me flatte que vous n'irez point contre votre avis, contre la loi, & que vous me ſervirez même d'Avocat, comme vous me l'avez promis.

JACQUELINE.

Comment vous trouvez-vous de la conſultation, Monſieur l'Avocat ?

LE DOCTEUR.

Ah ! vous êtes venû me ſurprendre ; mais vous ne le porterez pas loin.

(Il veut ſortir, Lindor l'en empêche.)

QUATUOR.

LINDOR.

Peine inutile.

LISE.

Reſtez, reſtez tranquille.

JACQUELINE.

A vos dépens,
N'apprêtez point à rire aux gens.

LE DOCTEUR.

Quoi ! maudite ſorciere,
Tu ne veux pas te taire !

JACQUELINE.

Pour vous venger, épouſez-moi.

LISE & LINDOR.

Epouſez-la.

JACQUELINE.

Voilà ma foi.

LE DOCTEUR.

Ah ! ceſſez d'y prétendre.
Plutôt que d'être à toi,
J'aimerois mieux me pendre.

QUATUOR.

LISE & LINDOR.	LE DOCTEUR.	JACQUELINE.
Soyez plus raiſonable.	Ah! race abominable!	Soyez plus raiſonnable;
Soyez moins intraitable.	Après un tour ſemblable,	Soyez moins intraitable :
Malgré tout ſon courroux,	Dans mon juſte courroux	Calmez votre courroux,
Aimons-nous toujours, aimons-nous.	Au Diable je vous donne tous.	Et n'allez plus au rendez-vous.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le *Maître en Droit*, Opera-Comique, faiſant partie du Nouveau Théâtre de la Foire, & je crois que l'on peut en permettre la repréſentation & l'impreſſion. A Paris ce 13 Juillet 1760. CRÉBILLON.

Le Privilége & l'Enregiſtrement ſe trouvent au nouveau Théâtre de la Foire.

Catalogue de Muſiques nouvelles relatives aux Pieces de Théâtres & autres.

L'Amuſement des Dames, ou Recueil de Menuets, Contre-Danſes, Vaudevilles, Rondes de Table, 10 Parties, 12 l.
La Toilette de Vénus dreſſée par l'Amour, contenant des Menuets, Contre-Danſes, Vaudevilles, 10 Parties, 12 l.
Le Paſſe-tems agréable & divertiſſant, Vaudevilles, Rondes de Table, Duo, Brunettes & autres, 10 Parties, 12 l.
Les Deſſerts des petits Soupers de Madame de ... 10 Parties, 12 l.
L'Année Muſicale, contenant un Recueil de jolis Airs, Parodies, en 20 Parties formant 2 vol *in*-8°. 24 l.
Les mille & une Bagatelles en 28 Parties, 33 l. 12 ſ.
Les Thémirédes, ou Recueil d'Airs à Thémire, 3 Parties, par M. l'Abbé de l'Attaignant, 3 l 12 ſ.
Amuſemens champêtres, ou les Aventures de Cythere, Chanſons nouvelles à danſer, 2 Parties, 2 l. 8 ſ.
Recueils d'Airs & Menuets, Contre-Danſes, Parodies chantés ſur les Théâtres de l'Académie Royale de Muſique, & de l'Opera-Com. 17 Parties, chaque Partie ſe vend ſéparément, 1 l. 4 ſ.
Recueil de Menuets, Contre-Danſes & Vaudevilles chantés aux Comédies Françoiſe & Italienne, 13 parties. 15 l. 12 ſ.
Le Troc, Parodie des Troqueurs, avec toute la Muſique, 3 l. 12 ſ.
Airs choiſis des Troqueurs, 5 l. 4 ſ.
Ariettes du Médecin d'Amour, 2 l. 8 ſ.
Ariettes de l'Heureux Déguiſement, 2 l. 8 ſ.
La Muſique de la Pipée, 3 l. 10 ſ.
Ariettes de Blaiſe le Savetier, 3 l. 4 ſ.
Ariettes du Maître en Droit. 3 l. 4 ſ.
Ariettes de l'Yvrogne corrigé, 1 l. 4 ſ.
Un Recueil de Chanſons de Vadé, noté. 1 l. 4 ſ.
Le Deſſert des petits Soupers agréables, ou le Poſtillon ſans chagrin, 1 l. 4 ſ.
Ariettes de la Bohemienne de la Comédie Italienne, 2 parties. 3 l 12 ſ.
Airs choiſis de la Bohemienne de l'Opera Comique, 1 l. 4 ſ.
Ariettes du Chinois, 2 l. 8 ſ.
La Muſique de la Fille mal gardée, 1 l. 16 ſ.
Vaudevilles & Ariettes des Indes danſantes, 1 l. 4 ſ.
Vaudevilles & Ariettes de Raton & Roſette, 1 l. 10 ſ.
Vaudevilles d'Omphale, & de Baſtien & Baſtienne, 5 l. 4 ſ.
Ariettes de Ninette à la Cour, 4 parties. 6 l. 18 ſ.
Muſique de la Soirée des Boulevards, 1 l. 4 ſ.
Vaudevilles & Ariettes du Ballet des Savoyards, 1 l. 4 ſ.
La Folie du jour, ou les Portraits à la Mode, Vaudeville & Contre-Danſe, 12 ſ.
Muſique des Airs d'Acajou, 2 l. 8 ſ.
Muſique des Nymphes de Diane, 2 l. 8 ſ.
Muſique de Cythere aſſiegé, 1 l. 16 ſ.
Menuets nouveaux en Concerto, Contre-Danſes, 4 parties, 4 l. 16 ſ.
Les Loix de l'Amour, ou Recueil de différents Airs, 3 parties, 3 l. 12 ſ.
Amuſemens en Duo pour les Vielles, Muſettes, Haut-bois, Violons, Flutes, en 6 parties, 7 l. 4 ſ.
Cantatille nouvelle des Talens à la mode, de M. de Boiſſi. 1 l. 4 ſ.
Choix de différens morceaux de Muſique, 2 parties, 2 l. 8 ſ.
L'Yvrogne corrigé en partition, in fol. 9 liv.

LE

MAÎTRE D'ÉCOLE,

OPERA-COMIQUE

MESLÉ D'ARIETTES;

PARODIE

DU MAÎTRE EN DROIT;

Représenté pour la premiere fois sur le Théâtre de l'Opera-Comique à la Foire Saint-Germain, le Vendredi 14 Mars 1760.

Le prix est de 24 sols, avec la Musique.

A PARIS,
Chez N. B. DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LX.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

LE MAITRE D'ÉCOLE, } *Fiancés.* { M. Audinot.
Dame MARTHE, *Maîtresse d'École*, } { Mlle. Deschamps.

COLIN, *Garçon Jardinier*, } *Fiancés.* { M. La Ruette.
LISON, *jeune Jardiniere*, } { Mlle. Nessel.

TROUPE D'ÉCOLIERS.

65635

LE MAÎTRE D'ÉCOLE,

OPERA-COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

COLIN, LISON.

ARIETTE EN *DUO.*

COLIN.

NOus voilà fiancés.

LISON.

Mais ce n'eſt pas aſſez.

COLIN.

Quand tu ſeras ma femme....

LISON.

Oh ! Dame !
Tu ſeras mon Mari.

COLIN.

Oh ! oüi !

LISON.

Mais que faut-il encore ?

COLIN.

Oh ! Dame ! Je l'ignore.

LISON.

Moi, je l'ignore auſſi.
Pourtant le Mariage
A quelque choſe eſt bon.

COLIN.

Quand on eſt en ménage,
Qu'eſt-ce que l'on fait donc ?

LISON.

Je n'en ſçais rien ; & toi ?

COLIN.

Ni moi.

LISON.

Ni moi.

COLIN ET LISON.

Tu n'en ſçais rien ? Ni moi.

LISON.

Il faut pourtant le ſçavoir.

COLIN.

Vraiment, oüi.

Air : *Du Prévôt des Marchands.*

J'enrage.

LISON.

Et moi, j'enrage auſſi ;
Cela me donne du ſouci.
Cher Colin, j'y penſe & j'y rêve,
Nuit & jour, ſans ſçavoir pourquoi.

COLIN.

Ma Liſon, nuit & jour j'endêve ;
Et j'y rêve tout comme toi.

Air : *Comment faire ?*

Cherchons qui nous en inſtruira.

LISON.

Fort bien ! Mais qu'eſt-ce qui voudra
Nous mettre au fait de cette affaire ?

COLIN.

L'un tout net nous refuſera.

LISON.

L'autre de nous ſe moquera.

TOUS DEUX.

Cmment faire ?

LISON.

N'importe : cherche de ton côté, je vais chercher du mien.

COLIN.

C'eſt bien dit : cherchons.

LISON.

Adieu, Colin.

COLIN.

Adieu, Liſon .... Ecoute donc.

LISON.

Quoi ?

COLIN.

Je t'aime bien, dà.

LISON.

Je t'aime bien auſſi, oui !

COLIN.

Oh ! dame, c'eſt que .... je voudrois bien .... Adieu, Liſon.

LISON *ſort.*

Adieu, Colin.

SCENE II.

LE MAISTRE D'ÉCOLE, COLIN *à l'écart, rêvant.*

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Air : *Dans le fond d'une Ecurie.*

DAME Marthe me chagrine,
Elle me fait enrager ;
Mais pour m'en dédommager,
Je m'amuſe à la ſourdine.
J'aime, je chante, je boi :
Le Plaiſir eſt fait pour moi.

COLIN, *ſans voir le Maître d'Ecole.*

J'ai beau rêver, je ne trouve rien.

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Depuis que je me ſuis aviſé de me fiancer avec cette veuve acariâtre, elle prend un ton d'autorité, & veut me gêner en tout. Oh ! oh ! J'aime à me divertir, moi !

COLIN *à part.*

Cela eſt inutile ; je n'y comprends rien.

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Je ne l'épouſe que par convenance, & pour rendre mon Ecole plus nombreuſe; car, pour l'aimer, ma foi, je m'en diſpenſe. A mon âge, il vaut mieux rire, que d'être amoureux.

ARIETTE : notée n°. 1.

On dit qu'Amour n'eſt pas un jeu ;
Mais Palſambleu !
Tant pis pour ceux qui s'en font une affaire.
Près d'une Bergere,
Le plus court
En Amour,
Eſt de papillonner,
De folâtrer, de badiner ;
Pour moi, c'eſt ma maniere.
Nargue des Amoureux
Plaintifs & langoureux !
C'eſt qu'ils ne ſçavent pas,
Ah ! ah ! ah !
Où gît le cas.

Eh ! vive la joye ! Je ſuis aſſez grave dans mon Ecole.

COLIN.

Voici notre Maître. J'ai bien envie....

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Qui va là ?

COLIN.

Votre ſerviteur, Monſieur le Magiſter.

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Ah ! Te voilà, Colin ? Tu m'as l'air bien penſif !

COLIN.

Pardi ! On le ſeroit à moins.

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Air : *Je ſuis ſur le Pont d'Avignon.*

(à part.)

Bon ! c'eſt un Amoureux, je le vois à ſa mine.

(haut.)

Dis-moi donc, mon Garçon, qu'eſt-ce qui te chagrine ?

COLIN.

Tenez, Monſieur le Magiſter, je ſuis dans un embarras... bien embarraſſant.

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Oh ! oh ! conte-moi tout cela, mon Enfant.

COLIN.

Mais, c'eſt que je n'oſe.

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Vas, ne crains rien : dis-moi...

COLIN.

Air : *Je ne ſçais pas écrire.*

Tenez ; puiſqu'il faut dégoiſer,
Avec vous, je m'en vas jaſer :
Voici tout le myſtere.
Mon Mariage eſt pour demain ;
Mais j'en ignore tout le fin ;
Je ne ſçais comment faire.

LE MAISTRE D'ÈCOLE.

Ah ! ah ! ah ! ah !

COLIN.

Eh ! bien, ne voilà-t-il pas que vous allez vous moquer de moi ?

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Eh ! non, mon Ami : je ris de ton embarras. C'eſt la plus petite choſe du monde.

COLIN.

Oui ?

LE MAISTRE D'ÈCOLE.

Sans doute. Eh ! dis-moi un peu : quelle eſt ta Fiancée ?

COLIN, *en riant.*

Oh ! dame ! c'eſt Liſon.

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Liſon ! (*à part.*) Elle eſt ma foi gentille.

Air : *Du haut en bas.*

Tout comme toi,
Liſon, eſt-elle une ignorante,
Tout comme toi ?

COLIN.

Elle n'en ſçait pas plus que moi.

LE MAISTRE D'ÉCOLE, *à part.*

Bon ! la découverte eſt charmante !
Je pourrai la rendre ſçavante,
Tout comme moi.

COLIN.

Que dites-vous là ?

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Rien : c'eſt que je cherche à t'inſtruire.

COLIN.

Tout de bon !

LE MAISTRE D'ÉCOLE, *à part.*

Ceci change la Thèſe. Tâchons de le dégoûter du Mariage, peut-être que cela me donnera le tems.... mais.... oui dà !

COLIN.

Plaît-il ?

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Ecoute-bien : (*à part.*) Liſon vaut bien une Leçon.

COLIN.

J'écoute.

ARIETTE.

DUO.

LE Me. D'ÉCOLE.

Le Mariage, mon Enfant,
Eſt très-charmant,
Charmant.
Il faut être à l'ouvrage, dès le matin;
Il faut être à l'ouvrage, dès le matin;
Sans relâche,
A l'attache,
Comme un Forçat,
Travailler,
Et veiller,
Bêcher,
Piocher,

Oui, l'Hymen eſt charmant.

Mais cette peine,
Mais cette gêne,
Lorſque l'on s'aime bien,
Ne coûte rien.

COLIN.

On dit qu'il eſt charmant;
Charmant,
Charmant.

Hein?

Quel chien de train!

Ah! quel état!

Bêcher!
Piocher!
Mais, mais, c'eſt un tourment.
Charmant!
Non, non; c'eſt une peine,
C'eſt une gêne;

C'eſt un métier de chien.

COLIN.

Pardi! Vous me diſiez que cela étoit ſi aiſé!

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Je te le dis encore, rien ne coûte quand on aime.

COLIN.

Oui-dà!

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Mais il faut t'exercer : vas, mon Ami, vas eſſayer ſi tu pourras ſoutenir cette fatigue.

COLIN.

Il faut donc faire beaucoup d'ouvrage ?

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Oui, beaucoup, ſi tu veux être content.

COLIN.

Je n'y comprends rien.... Allons, qu'à cela ne tienne ; je vais dans ce jardin travailler comme quatre.

Il ſort.

SCENE III.

LE MAISTRE D'ÉCOLE *ſeul.*

LE pauvre ſot ! Comme il mord à l'hameçon. Ah ! ah ! ah ! ah !

*

SCENE IV.

LE MAISTRE D'ÉCOLE, LISON.

COLIN travaille dans le fond du Jardin.

LISON, *ſans voir le Maître d'École.*

QUE je ſuis malheureuſe ! Tout le monde ſe moque de moi, & perſonne ne veut me tirer de peine.

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Bon ! Voici Liſon.

LISON.

Mais, qu'eſt-ce que c'eſt donc que ce Mariage ? J'ai été à des Nôces ; chacun étoit joyeux : il n'y a que nous qui ſoyons dans le chagin.

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Elle eſt charmante ; ſon innocence augmente encore ſes charmes.

LISON.

Voici le Magiſter ; ſi je lui parlois..... Mais je ſuis trop honteuſe.

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Approchez, la belle Enfant : je connois votre embarras, & je veux vous en tirer.

LISON.

Pardon, Monſieur ; je ſuis toute tremblante.

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Approchez, approchez.

LISON.

Air : *Suivons l'Amour.*

Quoi donc ! Monſieur, vous pourriez me dire ?....

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Oui, mon Bijou ; calmez cet effroi.
Dès aujourd'hui, je veux vous inſtruire :
Vous en ſçaurez autant, & plus que moi.

LISON.

Ah ! que je vous aurai d'obligation !

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Je le crois. (*à part.*) L'appétiſſant morceau !

ARIETTE.

DUO.

LE Me. D'ÉCOLE.

Pour Fillette
Jeunette,
Comme vous gentillette,
Oui, c'eſt la vérité,
L'Hymen,
L'Hymen,
Eſt un charmant lien.

Ce ſont des careſſes,
Des tendreſſes,
Complaiſances,
Prévenances,
De la part d'un Epoux :
S'il travaille, c'eſt pour vous ;
S'il ſe repoſe, c'eſt pour vous.
Oui, le ménage,
A votre âge,
Comble les deſirs :
C'eſt le rendez-vous des plaiſirs.
Comment trouvez-vous ce tableau ?
Ah ! Je penſe bien que cela
Vous plaira.

Oui-dà ! oui-dà !
Elle y voudroit être déjà.

LISON.

Vous avez bien de la bonté.

Eh ! bien ?
Eh ! bien ?
Oh ! je m'en doutois bien.

Rien n'eſt ſi doux.
Rien n'eſt ſi doux.
Rien n'eſt ſi doux.

Ah ! quels plaiſirs !

Fort beau.

Oui-dà !

Que n'y ſuis-je déjà ?
Que n'y ſuis-je déjà ?

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

L'heureuſe diſpoſition ! J'aurois encore quelque choſe à vous dire ; mais je ne puis à préſent.

LISON.

LISON.

Dites-moi donc. Je brûle de tout ſçavoir.

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Fort bien ! Fort bien !

Air : *Petits Moutons.*

L'Hymen eſt un peu difficile ;
Il étonne au premier abord :
Mais quand une Epouſe eſt docile ;
Elle s'y fait ſans trop d'effort.

Et voilà ce que je me reſerve à vous apprendre ce ſoir chez moi, où vous vous trouverez ſur la brune.

LISON.

Je n'y manquerai pas.

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Je vous attendrai, ma Petite, dans mon école. Entendez-vous ?

LISON.

Oui, Monſieur.

LE MAISTRE D'ÉCOLE, *en ſortant.*

A ce ſoir, mon petit cœur, à ce ſoir.

SCENE V.

LISON, COLIN.

ARIETTE.

Duo dialogué.

LISON.

JE puis me marier !
Ah ! que je ſuis ravie !
Je chanterai,
Je danſerai.

COLIN, *à part.*

Quoi ! toujours travailler !
Quelle chienne de vie !
Quoi ! toujours travailler,
Je ſuis briſé,
Tout fracaſſé !
L'apprentiſſage
Du mariage
M'a déjà mis ſur le grabat.
Hélas ! quel triſte état !

LISON, *appercevant Colin.*

Colin ?

COLIN.

Hé bien.

LISON.

Quoi ! te voilà !

COLIN.

Oui, je ſuis là.

LISON.

Es-tu malade ?

COLIN.

Non, je n'ai rien.

LISON, *à part.*

Qu'il eſt mauſſade !

(Haut.) As-tu quelque chagrin ?

COLIN.

Je te dis, je n'ai rien.

LISON.

Pour demain la nôce s'apprête.

COLIN, *à part.*

Demain ! je ne ſuis pas ſi bête.

LISON.

Mon petit mari tu ſeras.

COLIN.

Non, non, non, je ſuis trop las!

ENSEMBLE.

LISON. { Tu me careſſeras.
{ M'embraſſeras.

COLIN. Non, non, non, non, je ſuis trop las.

LISON.

De quelle humeur es-tu donc ?

COLIN.

Laiſſez-moi tranquille.

LISON.

Cela eſt fort joli, de me bouder comme ça!

COLIN, *en colere.*

Oh ! Dame ! Si le Mariage vous rend ſi aiſe, il me fatigue moi.

LISON.

Que veux-tu dire avec ta fatigue ? Eſt-ce que tu ne ſçais pas ?...

COLIN.

Oh ! Je ſçais bien que j'y renonce, ſi cela continue.

LISON.

Eh ! bien, tant pis pour vous, là !

Air : *Les cœurs ſe donnent troc pour troc.*

Allez, je m'en conſolerai,
A préſent j'en connois l'uſage.
Plus d'un Mari je trouverai,
Qui ne plaindra pas tant l'ouvrage.

COLIN.

A la bonne heure.

LISON.

Sans doute.

SCENE VI.

DAME MARTHE, LISON, COLIN.

TRIO dialogué.

Dame MARTHE.

Qu'avez-vous, mes Enfans ?

LISON.

C'eſt lui....

COLIN.

C'eſt elle....

Vous n'êtes pas contens.
D'où vient cette querelle ?

LISON.

C'eſt lui....

COLIN.

C'eſt elle.

Que fait-il ? Que dit-elle ?

LISON.

Qui me fait endéver.
Il veut rompre ſa chaîne
Il me fait endéver.

COLIN.

Qui me fait endéver.
Elle veut que je prenne
Une chaîne,
Qui me fera crever.

Quand l'Amour vous enchaîne,
Convient-il de bouder ?
Il faut mieux s'accorder.

LISON, *pleurant.*

Il ne veut plus de moi.

COLIN.

Si fait, j'en veux bien ; mais je ne veux pas me marier.

Dame MARTHE.

Mais, tu ne peux pas l'avoir ſans cela.

COLIN.

Voyez, Madame.

Air : *Ici ſont venus en perſonne.*

Depuis deux heures je travaille,
Et ſi je ne fais rien qui vaille ;
Je ſuis las de me tourmenter :
Le Magiſter dit qu'en ménage
Il faut toujours être à l'ouvrage,
Comment pouvoir y réſiſter ?

LISON.

Bon, bon ! que vient-il nous conter ?
Il m'a dit à moi le contraire.

Dame MARTHE.

J'entrevois ici du myſtere.

COLIN.

Il dira tout ce qu'il voudra,
Bien fin qui m'y rattrapera.

LISON.

Tenez, Madame, le Magiſter m'a dit que le Mariage n'étoit que *Complaiſances*, *Careſſes*, *Tendreſſes*, & mille autres jolies choſes, & tout cela ne fatigue pas ?

Dame MARTHE.

Le Maître d'École t'a dit tout cela ? (*à part.*) Je ſuis au fait.

LISON.

Il m'a promis de m'apprendre bien d'autres choſes, ce ſoir, chez lui.

Dame MARTHE.

(*à part.*)

Fort bien, Monſieur mon Prétendu! Toujours de nouvelles folies! Ah! Je ſçaurai vous en faire repentir. (*haut.*) Il vous a donc dit de l'aller trouver ce ſoir dans ſon Ecole?

LISON.

Oui, vraiment, Madame; c'eſt un brave homme, au moins, de ſe donner tant de peine.

Dame MARTHE.

(*à part.*)

Le pendard! (*haut.*) Aſſurement. Ne manquez pas d'y venir.

Air: *Non, je ne ferai pas.*

Mais dans mon cabinet ayez ſoin de m'attendre:
Je vous irai trouver quand il faudra deſcendre;
J'ai de bonnes raiſons, pour en agir ainſi,
Entendez-vous, Liſon?

LISON.

Madame, grand-merci.

Dame MARTHE.

Allez, & ſur-tout n'oubliez pas d'y être de bonne heure.

Liſon ſort.

SCENE VII.

DAME MARTHE, COLIN.

Dame MARTHE.

ALLONS, allons, gai, mon ami Colin. Ne vois-tu pas que le Maître d'École a voulu ſe moquer de toi?

COLIN.

Croyez-vous?

Dame MARTHE.

Vraiment, oui.

COLIN.

Le méchant!

Dame MARTHE.

Le Mariage n'eſt pas ſi fatiguant, qu'il a voulu te le faire croire.

COLIN *riant.*

Oh! tant mieux!

Dame MARTHE.

C'eſt au contraire la ſource de tous les plaiſirs.

COLIN.

Voyez, voyez ! Mais comment cela ? Je ne ſçais pas, moi....

Dame MARTHE.

Je vais te l'expliquer par une comparaiſon.

ARIETTE : notée N°. 2.

Dans nos Champs,
On voit au Printemps,
La Tourterelle,
De ſon Epoux fidéle,
Se rapprocher,
Le rechercher.
Leurs cœurs s'attendriſſent,
Tendrement ils gémiſſent ;
Et le Plaiſir,
Vient les unir.

Ainſi, près de ſa Femme,
Un Mari plein de flamme,
Cherche le vrai bien ;
Et ſa tendreſſe
Reſſerre, ſans ceſſe,
Ce doux lien.

COLIN.

Ah ! Que cela eſt joli ! Mais quel eſt ce bien ? J'aurai beau chercher....

Dame MARTHE.

(*à part.*)

Le ſot m'embarraſſe! (*haut.*) Es-tu bien amoureux?

COLIN.

Oh! pour celui-là, oui.

Dame MARTHE.

Eh! bien, tu le trouveras, je t'en réponds.

COLIN.

Et Liſon auſſi?

Dame MARTHE.

Oh! pour elle, elle n'aura pas beſoin de le chercher. Tu vois bien que le Mariage n'eſt pas ſi pénible que tu le croyois.

COLIN.

Pardi, non. Que je ſuis aiſe! Mais à propos du Magiſter.

Air: *Ne v'là-t-il pas que j'aime!*

Que veut-il apprendre à Liſon,
Ce ſoir dans ſon Ecole?
Je crains un tour de ſa façon,
Et cela me déſole.

Dame MARTHE.

Même Air.

Va, tu l'allarmes, ſans raiſon;
J'attrapperai mon Drôle :
Il en ſera pour ſa façon,
Je t'en donne parole.

Je ne m'explique pas ; mais ſois ſans inquiétude.

Air : *Allarmez-vous.*

Par le Jardin, à la porte ſecrette,
Ne manque pas de te rendre ſans bruit :
Avec Liſon dans la même chambrette,
Tu monteras, ſi-tôt qu'il ſera nuit.

Entends-tu ?

COLIN *ſort.*

J'entends, j'entends.

SCENE VIII.

Dame MARTHE *ſeule.*

ARIETTE notée. N°. 3.

JE tiens enfin
Mon vieux coquin ;
Mon libertin,
Dont l'Amour clandeſtin,

De mes droits, de mon bien,
Veut me faire un larcin.
Quel triſte rôle !
Matin & ſoir,
Je me déſole,
Dans mon manoir.
Jamais d'un mot,
Le vieux Magot,
Ne me conſole :
Tandis que le Drôle,
Juſqu'en ſon Ecole,
Attire & cageole,
Fille qu'il enjolle.
Le Traître va me voir ;
Le Traître va, ce ſoir,
Apprendre ſon devoir.

Je lui prépare un tour auquel il ne s'attend pas. L'affront ſera ſenſible ; mais cela lui apprendra à être ſage. La nuit approche ; il eſt temps de rentrer au logis, & de prévenir les Acteurs dont j'ai beſoin.

SCENE IX.

Le Théâtre change & repréſente l'Ecole. La Scene ſe paſſe pendant la nuit.

LE Me. D'ÉCOLE, *ſeul, avec une lumiere poſée ſur ſa table.*

VOICI l'heure, à peu près, où Liſon doit ſe rendre ici. Dame Marthe eſt ſortie ; profitons du moment. Que je vais m'amuſer ! Jamais je n'aurai donné de leçon avec tant de plaiſir. J'en ſuis tout tranſporté.

ARIETTE.

L'Amant tranſi,
Plein de ſouci,
Languit,
Gémit,
Lorſqu'il attend,
Un doux moment.
Pour moi, l'eſpérance,
Nourrit mes deſirs ;
Et me fait d'avance,
Goûter des plaiſirs.
L'Amant, &c.

Il ne croit jamais, le ſot !
Le voir arriver aſſez tôt ;

Mais quand, ſur le retour,
On prend de l'amour,
L'Amant aviſé,
Plus fin, plus ruſé,
Par l'œconomie
Regle ſon envie;
Et bon ménager
D'un bien paſſager,
Du plaiſir de la vie,
Il jouit ſans danger.

Voilà comme il faut penſer à mon âge. Mais quelqu'un vient, c'eſt Liſon, aſſurément. Eteignons la lumiere.

Il ſouffle la lumiere.

SCENE X.

Dame MARTHE, LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Pluſieurs Ecoliers portant une lanterne ſourde, un bonnet à oreilles d'âne, & armés de petits martinets.

ARIETTE.

En Dialogue & en Chœur.

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

J'Entends du bruit ici.

Dame MARTHE.

C'eſt lui, c'eſt lui, c'eſt lui.

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Ma Chere, êtes-vous là ?

Dame MARTHE.

Oui, Monsieur, me voilà.

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Venez, Petite.

Dame MARTHE.

Mon cœur s'irrite.

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Approchez-vous.

Dame MARTHE, *à part.*

Crains mon courroux.

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Approchez-vous.

Dame MARTHE, *aux Ecoliers.*

Suivez-moi tous.

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Donnez la main.

Dame MARTHE, *aux Ecoliers.*

Tenez-le bien.

On lui lie les bras.

Çà, qu'on le lie.

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Quelle folie !

Vous me bleſſez :
Aſſez, aſſez.

Dame MARTHE.

Serrez plus fort ;
Encor, encor.

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Où ſuis-je ? Où ſuis-je ? Hélas !
Aye ! aye ! aye ! les bras !

Dame MARTHE.

Je te tiens dans mes lacs ;
Tu t'en reſſentiras.

Aux Ecoliers

Mettez-lui cette crête.

On lui met le bonnet à oreilles d'âne, & on lui en cache les yeux.

La coëffure eſt honnête !

LE MAISTRE D'ÉCOLE, *à part.*

Aye ! aye ! aye ! la tête !

Dame MARTHE, *& les Ecoliers, dont l'un a ouvert ſa lanterne pour le faire mieux voir aux autres.*

Ah ! ah ! ah ! la belle tête !

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Aye ! aye ! la tête !

Dame MARTHE.

Ah ! ah ! la belle tête !

LES ÉCOLIERS.

Ah ! ah ! la belle tête !

LE MAISTRE D'ÉCOLE, *criant.*

O voleur ! ô voleur ! on m'aſſaſſine !

SCENE XI & *derniere.*

LISON *avec une grande Lanterne*, COLIN, Dame MARTHE, LE Me. D'ÉCOLE.

LISON.

COLIN ! Colin ! viens voir tout ce tapage.

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Au ſecours ! à l'aide ! à l'aide !

COLIN ET LISON.

Air : *Ah ! le bel Oiſeau !*

Ah ! le bel Oiſeau, vraiment !
Ah ! qu'il chante joliment !

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Laiſſez-moi donc reſpirer ;
J'étouffe, & je vis à peine.

Dame MARTHE.

Il eſt temps de l'éclairer.

On lui ôte le bonnet qui lui cachoit les yeux.

Il faut jouir de ſa peine.

LE

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Ah ! le bel Oiſeau, vraiment !
Et qu'il eſt pris joliment !

Dame MARTHE.

Ah ! ah ! Monſieur le Drôle ! C'eſt donc ainſi que vous voulez donner des leçons ?

COLIN.

Bon ! ce n'eſt qu'un ignorant.

Dame MARTHE.

Ah ! Je vous apprendrai....

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Je ſuis perdu ! Ma chere Madame Marthe, écoutez-moi.

Dame MARTHE.

Je ne veux rien entendre.

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Mais, écoutez, de grace.

Dame MARTHE.

Oh ! Tu n'en es pas quitte. Allons, allons, vîte, à genoux !

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Comment ! à genoux.

Les Ecoliers le forcent de ſe mettre à genoux.

ARIETTE *en Chœur.*

Dame MARTHE.

Que ma vengeance,
Ici commence.

Aux Ecoliers.

Signalez-vous,
Par de grands coups.
Frappez....

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Qui ? Moi ?

Dame MARTHE.

Oui, toi.

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

O Ciel ! Pardon.

Dame MARTHE.

Non, non, non, non.

COLIN ET LISON.

Mocquez-vous de lui.

LE MAISTRE D'ÉCOLE, *pleurant.*

Hi ! hi ! hi ! hi !
Je n'le fr'ai plus.

Dame MARTHE.

Pleurs superflus.

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Pardon, pardon.

Dame MARTHE.

Non, non, non, non.

Les Ecoliers le frappent.

Zon, zon, zon, zon.

Dame MARTHE.

Ah ! ah ! Cela vous arrivera-t-il encore ?

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Où fuir ? Où me cacher ?

LISON.

Fi ! Que j'aurois de honte !

COLIN.

Ah ! Que c'eſt bien fait.

Les Ecoliers ſe moquent de lui.

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

LISON.

Le Méchant qui vouloit me brouiller avec Colin ! Quand voulez-vous me donner leçon, Monſieur le Magiſter ?

LISON.

Nous n'avons plus beſoin de lui ; nous ſçavons à préſent ce que c'eſt que le Mariage.

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Air : *Vraiment, ma Commere, oui.*

Peut-on me traiter ainſi ?

Dame MARTHE.

Vraiment, mon Compere, oui.

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Pour une telle miſere.

Dame MARTHE.

Vraiment, mon Compere,
Voire !
Vraiment, mon Compere, oui.

Air : *Toujours va, qui danſe.*

Aux Ecoliers.

Enfans, vous allez le mener,
Dans ce brillant équipage :
Je veux le faire promener,
Tout le long du village.
De ſa ſotiſe ce ſera
La juſte récompenſe.
Ta, la, la, là, la, la, la, la ;
Il faut bien, qu'il la danſe.

Les Ecoliers.

Ta, la, la, la, &c.

LISON.

Il me fait pitié, cependant... Ah ! Ma chere Madame, grace, grace, en faveur de notre Mariage.

COLIN.

Aux Ecoliers.

Oui, mes amis, laiſſez-le, & allez vous divertir.

LES ÉCOLIERS.

Grace, grace, Madame Marthe.

Dame MARTHE.

Qui, moi ? lui pardonner ?

QUATUOR.

Dame MARTHE.

Je ſuis trop en colere.
Jamais, jamais.
Jamais, jamais.

Quoi ! déſormais,
Tu me promets
D'adorer mes attraits ?

Tu me le jures,
Tu me l'aſſures.

Oui !

Tu veux la paix ?
Faiſons la paix.

LE Me. D'ÉCOLE.

Appaiſez vous, ma [Chere,
La paix, la paix.
La paix, la paix.
(Il ſe met à genoux.
Oui, déſormais,
Je vous promets,
D'adorer vos attraits.

Je le promets.
Je vous le jure,
Je vous l'aſſure.

Oui, oui,

La paix, la paix.
Faiſons la paix.
On lui ôte le bonnet à oreilles d'âne.

LISON & COLIN.

Calmez votre colere
La paix, la paix.
La paix, la paix.

La paix, la paix.

Il vous le jure ;
Il vous l'aſſure.

Oui.

Faites la paix.

DUO.

LE Me. D'ÉCOLE,
Dame MARTHE.
Que l'Amour,
En ce jour,
Par ſes faveurs,
Rallume nos ardeurs.

DUO.

LISON & COLIN.
Que l'Amour,
En ce jour,
Par ſes faveurs,
Couronne nos ar- [deurs.

ENSEMBLE.

Que ſes plus doux bienfaits,
De nos cœurs ſatisfaits,
Cimentent la paix.
(On reprend le premier Chœur.)

La Paix, la Paix. La Paix, la Paix. La Paix, la Paix.

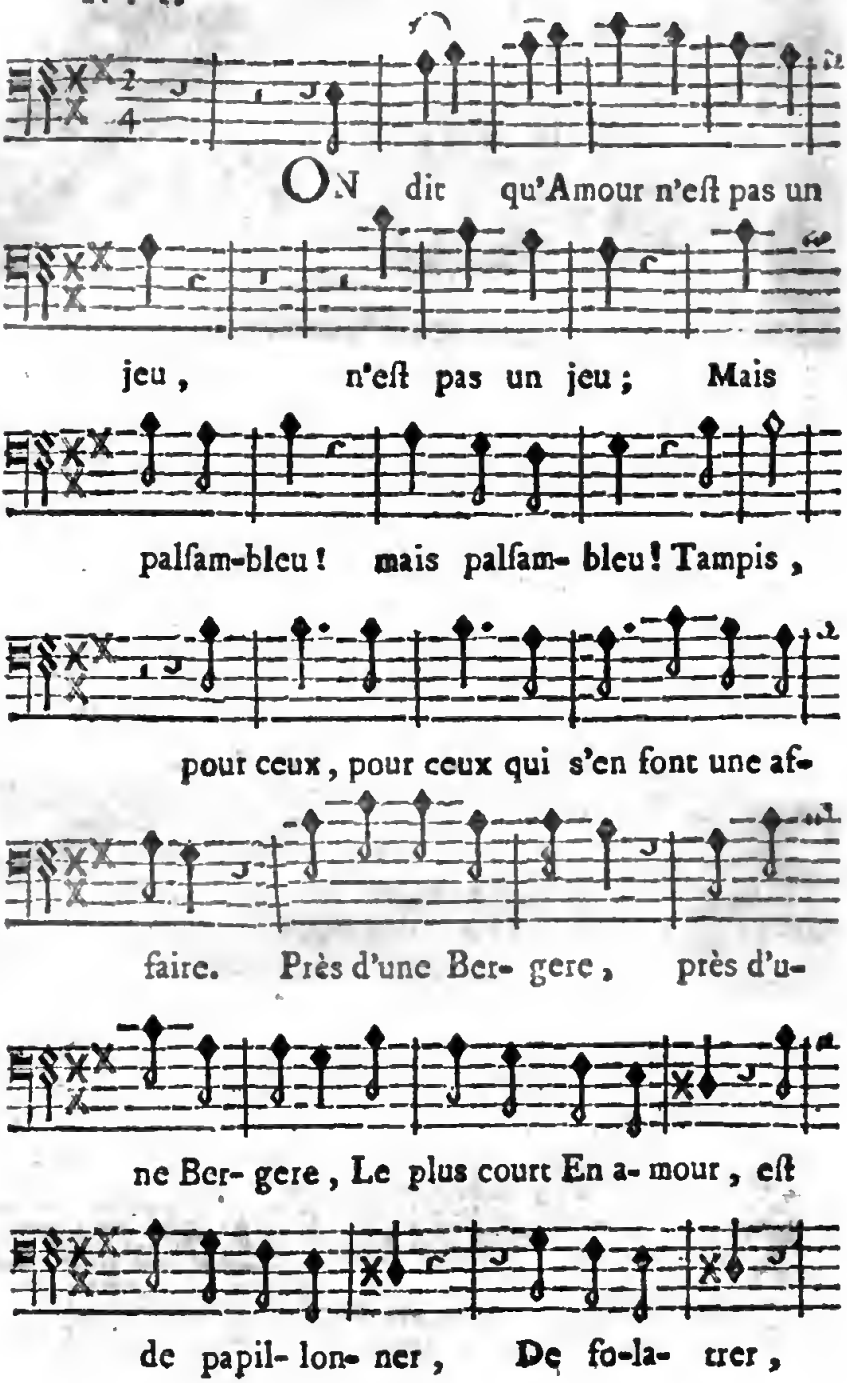
APPROBATION.

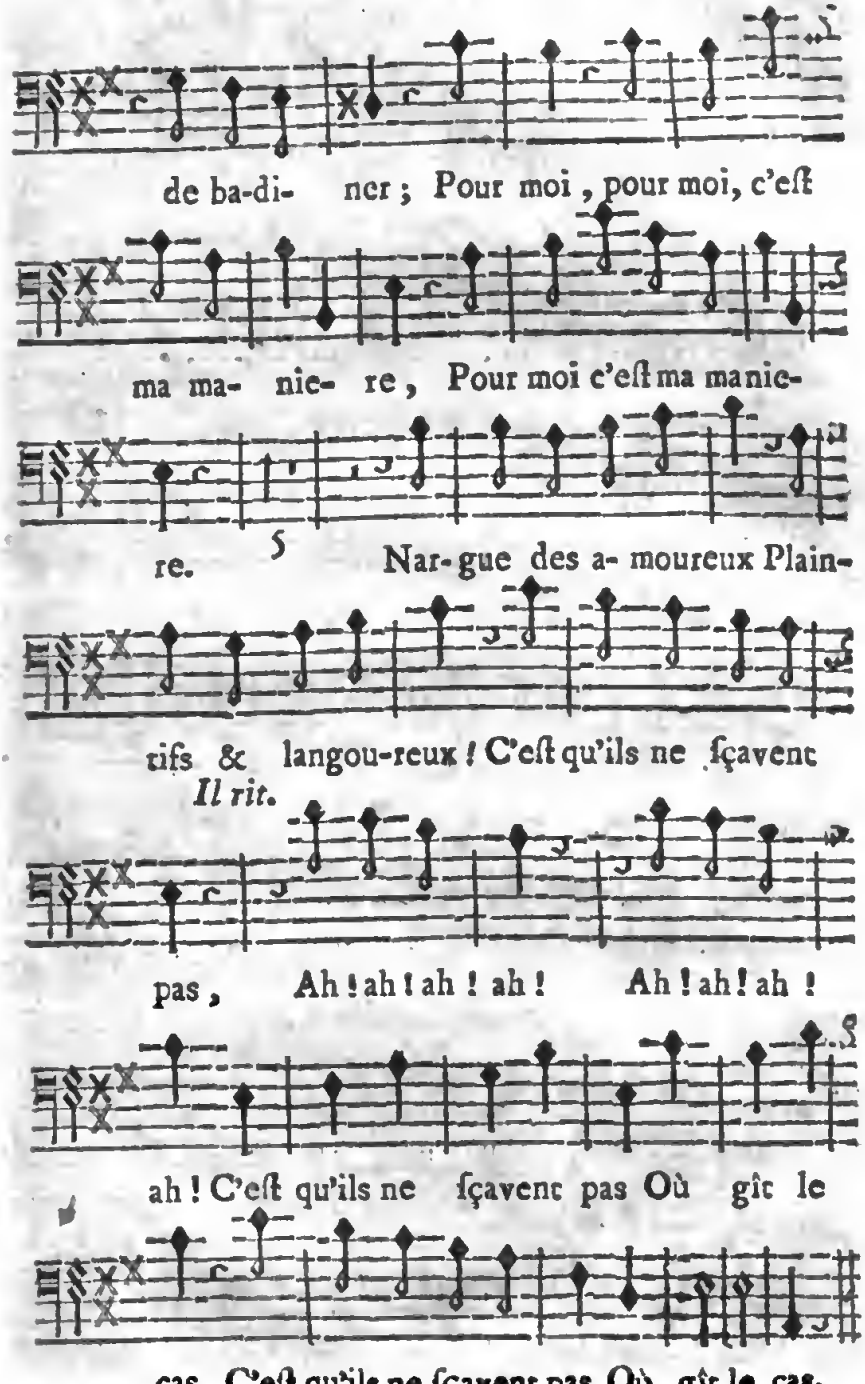
J'ai lû par Ordre de M. le Lieutenant Général de Police : *le Maître d'École*, & je crois que l'on peut en permettre la Repréſentation, ce 7 Mars 1760. CRÉBILLON.

Vû l'Approbation, permis de repréſenter & d'imprimer, ce 8 Mars 1760. DE SARTINE.

Le Privilége & l'Enregiſtrement ſe trouvent au Nouveau Théâtre de la Foire.

N°. 1.


ON dit qu'Amour n'eſt pas un
jeu, n'eſt pas un jeu; Mais
palſam-bleu! mais palſam- bleu! Tampis,
pour ceux, pour ceux qui s'en font une af-
faire. Près d'une Ber- gere, près d'u-
ne Ber- gere, Le plus court En a- mour, eſt
de papil- lon- ner, De fo-la- trer,


de ba-di- ner ; Pour moi , pour moi, c'eſt
ma ma- nie- re , Pour moi c'eſt ma manie-
re. Nar-gue des a- moureux Plain-
tifs & langou-reux ! C'eſt qu'ils ne ſçavent
Il rit.
pas , Ah ! ah ! ah ! ah ! Ah ! ah ! ah !
ah ! C'eſt qu'ils ne ſçavent pas Où gît le
cas. C'eſt qu'ils ne ſçavent pas Où gît le cas.

N°. 2.

DAns nos champs, On voit au printems,

La Tourte- relle, De ſon E- poux fi-

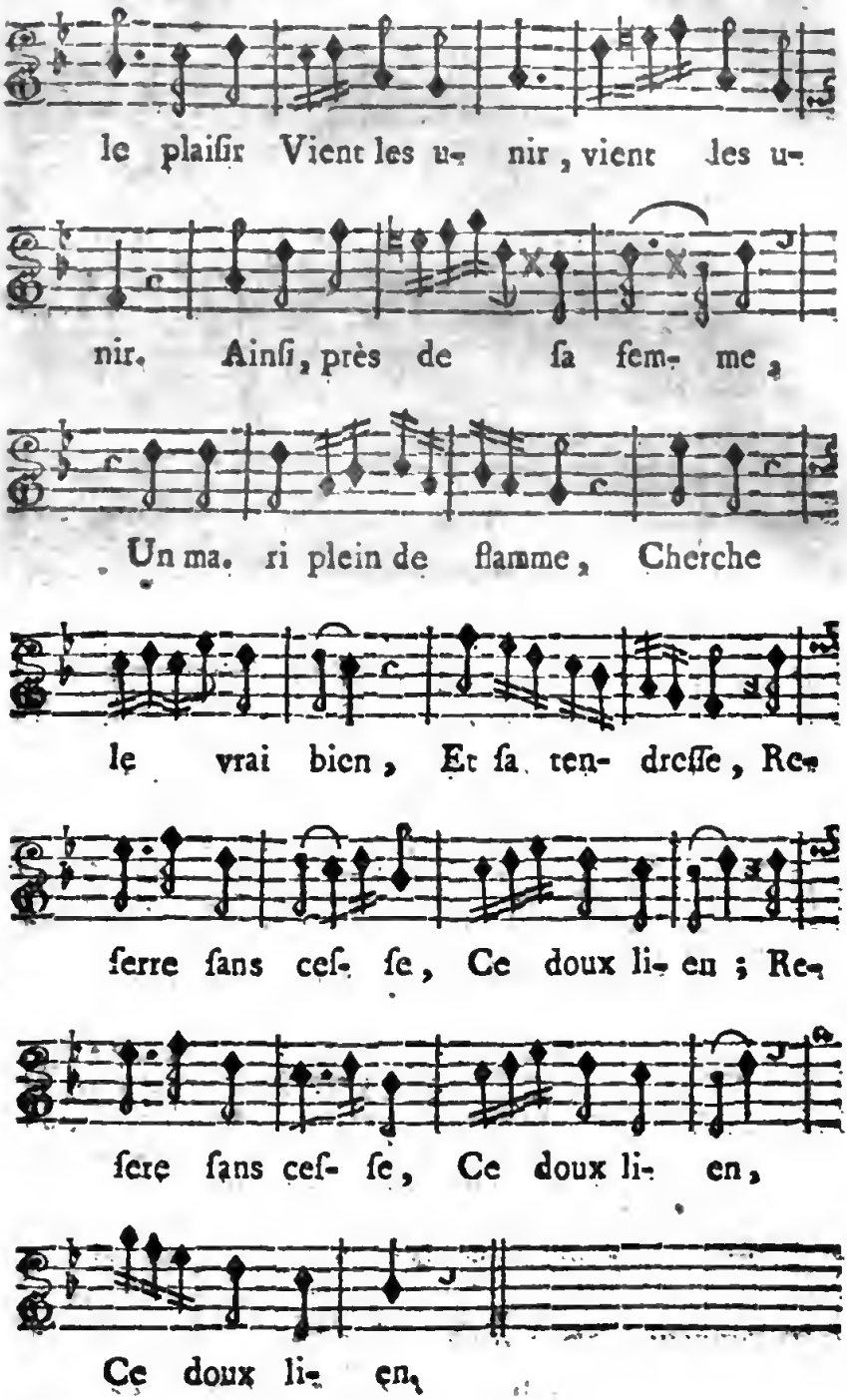
del- le, Se rappro-cher, Le re- cher-

cher. Ten-dre-ment ils ge- miſ- - ſent,

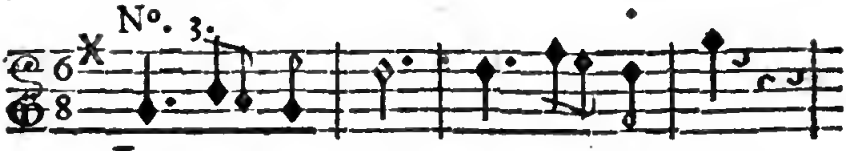
Leurs cœurs s'at- ten- driſ- ſent, Et le plai-

ſir Vient les u- nir, Et le plaiſir,

le plaiſir Vient les u- nir, Et le plaiſir,


le plaiſir Vient les u- nir, vient les u-
nir. Ainſi, près de ſa fem- me,
Un ma- ri plein de flamme, Cherche
le vrai bien, Et ſa ten- dreſſe, Re-
ſerre ſans ceſ- ſe, Ce doux li- en; Re-
ſere ſans ceſ- ſe, Ce doux li- en,
Ce doux li- en,

N°. 3.



JE tiens en- fin, Mon vieux co- quin,

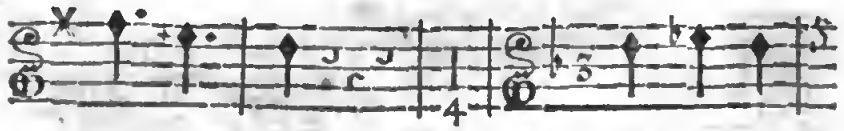
Mon li- ber- tin, Mon li- ber-

tin, Dont l'a- mour clandeſ- tin, De mes

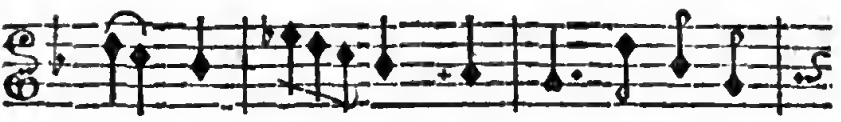
droits, de mon bien, Veut me faire un lar-

cin, Veut me faire un lar- cin, Veut me faire un lar-

cin, Veut me fai- re un lar- cin, Veut me fai-



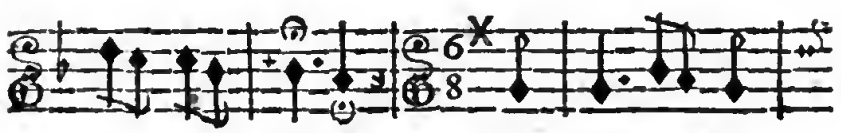
re un lar- cin. Quel triſ- te



ro- le ! Ma- tin & ſoir, Je me dé-

ſo- le, Je me dé- ſo- le, Dans mon ma-

noir. Jamais d'un mot Le vieux Magot, Ne

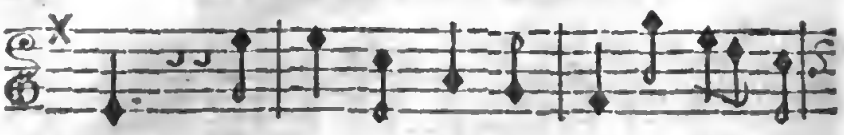


me con- ſo- le. Tan- dis que le

dro-le, Juſqu'en ſon é- cole At- tire, & ca-

jole, Fille qu'il en-jolle, At-tire & ca- jole, Fil-

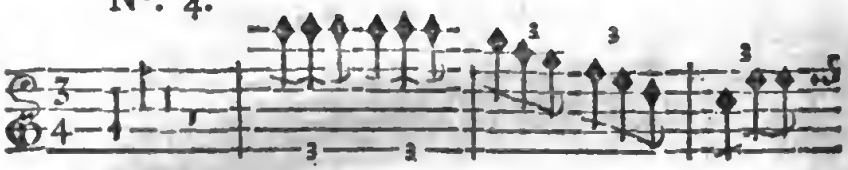
le Qu'il en- jol-le. Le traitre, va ce



ſoir, Le traitre va ce ſoir, Apprendre

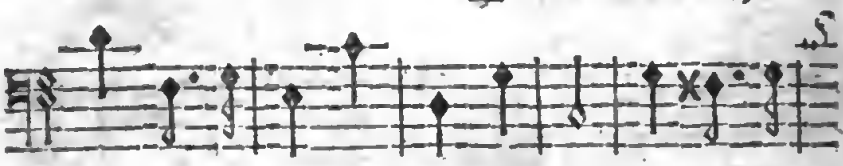
ſon de- voir, Apprendre ſon de- voir.

N°. 4.



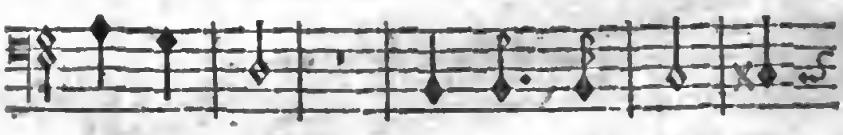
14. *Allegretto è Staccato.*

L'Amant tran- ſi,



Plein de ſou- ci, Plein de ſou- ci, Languit, Ge-

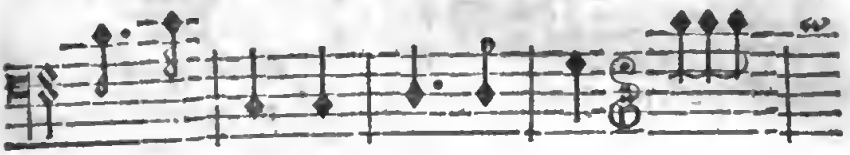
mit, Lorſqu'il at- tend un doux moment, Un



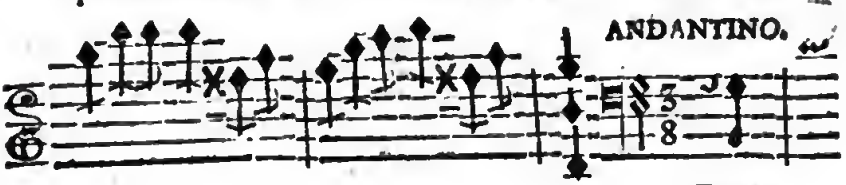
doux moment, Lorſ-qu'il at- tend un

doux mo- ment. Languit, Ge- mit, Lorſqu'il at-

tend Un doux mo- ment, Languit, Ge- mit, Lorſ-

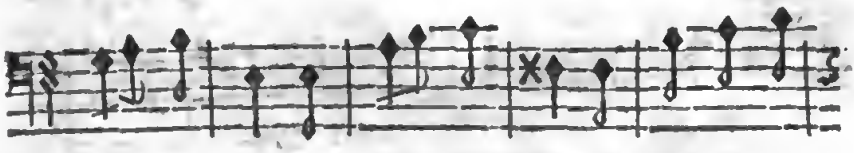


qu'il at- tend Un doux mo- ment. VIOLON.



Pour

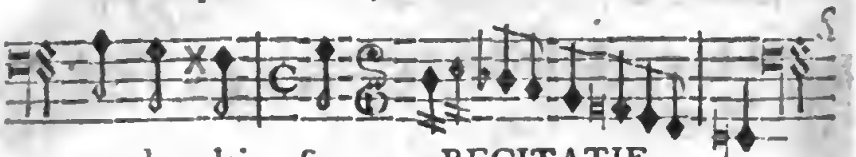
moi l'eſpe- ran- ce, Nour- rit mes de- ſirs,



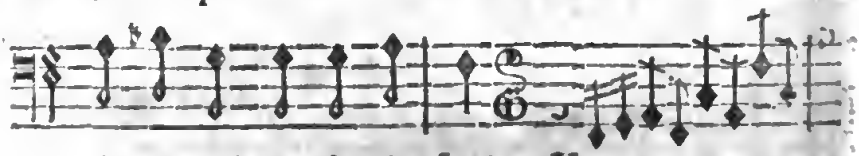
Et me fait, me fait d'a- vance, me fait d'a-

vance, Gou-ter des plai- ſirs. Oui pour

moi l'eſpe- rance, Me fait d'a- vance Gou-



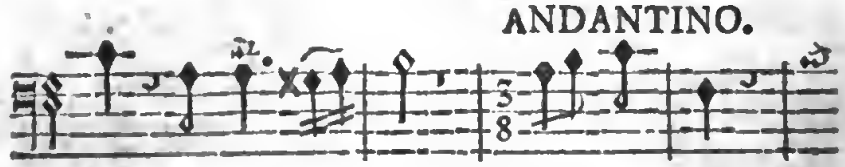
ter des plai- ſirs. RECITATIF.



Il ne croit jamais, le ſot! VIOLONS.

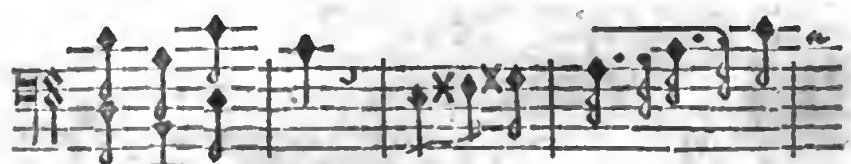
Obtenir aſſés-

ANDANTINO.



tôt, D'amour le lot; S'il l'ob- tient

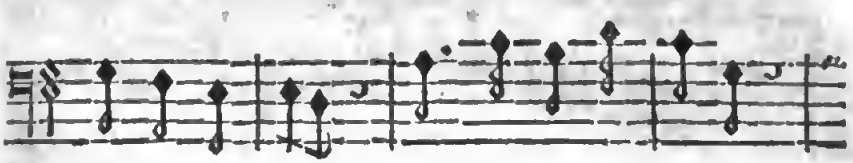
Il va le trot, Et s'en don- ne



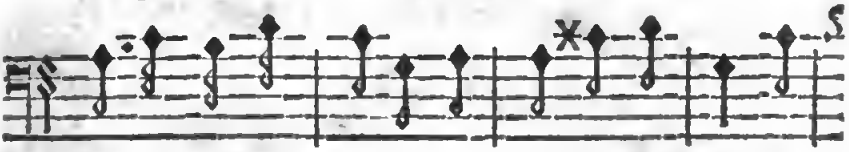
juſqu'au ja- bot, Et s'en don- ne

jusqu'au ja- bot, Mais sur le re- tour,

Quand il suit l'Amour L'A- mant a- vi- sé, Plus



fin, plus ru- sé, Par l'œ- co-no- mi-e,



Regle son en- vi- e; Et bon mé-na- ger, D'un

bien pas-sa- ger, Du plai- sir de la

vi- e, Il jou- it sans dan-ger,

sans dan- ger, sans dan- ger.

Catalogue de Muſiques nouvelles relatives aux Pieces de Théâtres & autres.

L'Amuſement des Dames, ou Recueil de Menuets, Contre-Danſes, Vaudevilles, Rondes de Table, 10 Parties, 12 l.
La Tolletre de Vénus dreſſée par l'Amour, contenant des Menuets, Contre-Danſes, Vaudevilles, 10 Parties, 12 l.
Le Paſſe-tems agréable & diverriſſant, Vaudevilles, Rondes de Table, Duo, Brunettes & autres. 10 Parties, 12 l.
Les Deſſerts des petits Soupers de Madame de ... 10 Parties, 12 l.
L'Année Muſicale, contenant un Recueil de jolis Airs, Parodies, en 20 Parties, formant 2 vol. *in*-8°. 24 l.
Les mille & une Bagatelles en 28 Parties, 33 l. 12 ſ.
Les Thémirédes, ou Recueil d'Airs à Thémire, 3 Parties, par M. l'Abbé de l'Attaignant, 3 l 12 ſ.
Amuſemens champêtres, ou les Aventures de Cythere, Chanſons nouvelles à danſer, 2 Parties, 2 l. 8.
Recueils d'Airs & Menuets, Contre-Danſes, Parodies chantés ſur les Théâtres de l'Académie Royale de Muſique, & de l'Opera-Com. 17 Parties, chaque Partie ſe vend ſéparément, 1 l. 4 ſ.
Recueil de Menuets, Contre-Danſes & Vaudevilles chantés aux Comédies Françoiſe & Italienne, 13 parties. 15 l. 12 ſ.
Le Troc, Parodie des Troqueurs, avec toute la Muſique, 3 l. 12 ſ.
Airs choiſis des Troqueurs, 1 l. 4 ſ.
Ariettes du Médecin d'Amour, 2 l. 8 ſ.
Ariettes de l'Heureux Déguiſement, 2 l. 8 ſ.
La Muſique de la Pipée, 1 l. 10 ſ.
Ariettes de Blaiſe le Savetier, 1 l. 4 ſ.
Ariettes de l'Yvroghe corrigé, 1 l. 4 ſ.
Le Recueil de Chanſons de Vadé, noté. 1 l. 4 ſ.
Le Deſſert des petits Soupers agréables, ou le Poſtillon ſans chagrin, 1 l. 4 ſ.
Ariettes de la Bohemienne de la Comédie Italienne, 2 parties. 3 l. 12 ſ.
Airs choiſis de la Bohemienne de l'Opera Comique, 1 l. 4 ſ.
Ariettes du Chinois, 2 l. 8 ſ.
La Muſique de la Fille mal gardée, 1 l. 16 ſ.
Vaudevilles & Ariettes des Indes danſantes, 1 l. 4 ſ.
Vaudevilles & Ariettes de Raton & Roſette, 1 l. 10 ſ.
Vaudevilles d'Omphale, & de Baſtien & Baſtienne, 1 l. 4 ſ.
Ariettes de Ninette à la Cour, 4 parties. 6 l. 18 ſ.
Muſique de la Soirée des Boulevards, 1 l. 4. ſ.
Vaudevilles & Ariettes du Ballet des Savoyards, 1 l. 4 ſ.
La Folie du jour, ou les Portraits à la Mode, Vaudeville & Contre-Danſe, 12 ſ.
Muſique des Airs d'Acajou, 2 l. 8 ſ.
Muſique des Nymphes de Diane, 2 l. 8 ſ.
Muſique de Cythere aſſiegé, 1 l. 16 ſ.
Menuets nouveaux en Concerto, Contre-Danſes, 4 parties. 4 l. 16 ſ.
Les Loix de l'Amour, ou Recueil de différents Airs, 3 parties. 3 l. 12 ſ.
Amuſemens en Duo pour les Vielles, Muſettes, Haut-bois, Violons, Flutes, en 6 parties, 7 l. 4 ſ.
Cantatille nouvelle des Talens à la mode, de M. de Boiſſi. 1 l. 4 ſ.
Choix de différents morceaux de Muſique, 2 parties. 2 l. 8 ſ.
L'Yvrogne corrigé en partition, in fol. 9 liv.

Le volume ſe vend 12 livres, *& le cahier* 24 ſols ; *le tout, ſéparément.*

4

LA PERUVIENNE, OPERA-COMIQUE,

Par M. ROCHON DE CHABANNES.

Repréſentée pour la premiere fois ſur le Théâtre de la Foire S. Germain, le 23 Mars 1754.

Le prix eſt de 24 ſ. avec la Muſique.

A PARIS;
Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques; au-deſſous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. D. CC. LIV.
Avec Approbation & Privilège.

ACTEURS.

LA PERUVIENNE ou ZILIA, *Me. le Moine.*

LA FÉE BAGATELLE, *Mlle Villiers.*

UN PETIT MAITRE, *Mr. le Moine.*

ARPAGINE, Joueuſe, *Mlle de Lorme.*

DETERVILLE, Amant de Zilia, *M. la Ruette.*

UN CAPITAINE DE L'ISLE, *M. Paran.*

L'AMOUR, *Mlle Prudhomme.*

SUITTE DE L'AMOUR.

SUITTE DE LA BAGATELLE.

TROUPE DE FOUS.

La Scene eſt dans l'Iſle de la Frivolité.

65636

LA PERUVIENNE, *OPERA-COMIQUE.*

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente une Iſle, & la Mer dans l'enfoncement. La Scene eſt au lever de l'Aurore.

La Piéce commence par une Tempête. On voit arriver le vaiſſeau de la Peruvienne ; il eſt agité par les vents & fait naufrage.

LA PERUVIENNE *entre ſur le Théâtre avec le calme.*

LA PERUVIENNE.

Recitatif.

E calme enfin regne ſur l'ocean ;
Mais tout ſon trouble a paſſé dans mon ame.
Echapée au naufrage, & loin de mon amant,
J'ignore mon deſtin, & celui de ma flamme.

AIR. *J'ai perdu tout mon bonheur.*

J'ai perdu tout mon bonheur,
J'ai perdu mon ſerviteur,
La mer nous ſépare.
Hélas, renonçons au jour,
Il n'eſt beau qu'avec l'amour.
O deſtin barbare !
J'ai perdu, &c.

Ici on entend derriere le Théâtre un grand bruit de guerre.

AIR. *De la ceinture.*

Mais quel bruit a frappé mes ſens,
Je me croyois ſeule en cette Iſle.
Me fierai-je à ſes habitans,
Dois-je chercher un autre azile.

SCENE II.

Ici le bruit redouble. Un Capitaine du Régiment de la Folie, entre avec ſa Compagnie. Marche de la Troupe. Elle paſſe devant la Peruvienne, & ſe range à droite & à gauche.

LA PERUVIENNE, LE CAPITAINE *& ſa Compagnie.*

LE CAPITAINE.

AIR. *Non je ne ferai pas.*

QUEL air embaraſſé ! quel vêtement ſauvage ?
La crainte & le chagrin ſon peints ſur ſon viſage.
à la Peruvienne.
Ceſſez de ſoupirer, & calmés votre effroi.

LA PERUVIENNE.

Je ne m'occupe ici, ni de vous ni de moi.

LE CAPITAINE.

AIR. *Et riez, riez donc.*

Montrant ſa Compagnie.
Devant ces beaux garçons,
Allons, qu'on s'évertue.
C'eſt faire des façons
Que de baiſſer la vue.
Et riez, riez donc
Mon aimable inconnue,
Et riez riez donc
Voilà le bon ton.

LA PERUVIENNE.

AIR. *Voulant faire un voyage.*

Echapée aux alarmes
D'un cruel élément;
Je dois donner des larmes
Au ſort de mon amant.

LE CAPITAINE.

D'une pareille perte
On peut vous conſoler.
L'Iſle n'eſt point déſerte,
Vous n'avez qu'à parler.

LA PERUVIENNE.

AIR. *Tu croyois en aimant Colette.*

A Déterville tout me lie,
Ses procedés & mon penchant.

Une Indienne jamais n'oublie
Son bienfaicteur, ni ſon amant.

AIR. *Vous voulez me faire chanter.*

L'Iſle de la Frivolité
Etoit ſon hémiſphere.
Soumiſe à ſon autorité
Par les loix de la guerre,
Il a ſans ceſſe reſpecté
Une triſte étrangere,
Et de ſa généroſité
Mon cœur fut le ſalaire.

AIR. *L'occaſion fait le larron.*

Pour ſon pays, tous deux nous faiſions voile
Quand ſur ces bords la mer nous a jetté.

LE CAPITAINE.

Admirez donc, ma chere, votre étoile,
Ce malheur vous a profité.

AIR. *Quand le péril eſt agréable.*

Vous êtes par la diligence
Venue en cette Iſle aujourd'hui.
Le hazard nous conduit ici
Mieux que l'expérience.

AIR. *Partout en ce jour.*

Je vais, mon amour,
Au ſon du Tambour
Faire annoncer le jour
Dans cette Iſle aimable.
Il eſt enfin tems
Que nos habitans

Quittent tous, les brelans,
La danſe & la table.
On veille la nuit,
Le jour on ſe tient au lit.
C'eſt là le trantran des gens de la ville.
au Tambour. Allons cher ami
Battez la retraire ici.
à la Peruv. Tout ſans vous dans l'Iſle
Seroit endormi.

On bat la retraite ſur l'air qui vient d'être chanté.

AIR. *Nous venons de Barcelonette.*

A tous les habitans de l'Iſle
Je vais annoncer votre ſort ;
Quelqu'un pourra vous être utile
Si vous ſçavez prendre l'eſſor.

On reprend la marche du Régiment ; le Capitaine & ſa compagnie ſortent.

SCENE III.

LA PERUVIENNE.

AIR. *Des Folies d'Eſpagne.*

CHER Déterville, eſt-ce-là ta patrie,
Je ne croyois changer que de climats.
Tout porte ici le ſceau de la folie,
Tout m'offre un ſort pire que le trépas.

SCENE IV.

LA PERUVIENNE, UN PETIT-MAISTRE *en Domino & un Masque à sa main.*

La Peruvienne à l'aspect du Petit-Maître se retire un peu à l'écart.

LE PETIT-MAISTRE *sans appercevoir la Peruvienne.*

AIR. Noté N°. 1.

MA foi, vive, vive le Bal ;
L'entrée en est éblouissante,
Tout le détail original,
Et la sortie intéressante.

La Femme de Condition
Y va souvent pour se confondre :
Son masque la met sur le ton
D'écouter tout, & d'y répondre.

La Bourgeoise y vient sans espoir,
L'Actrice pour être pourvûe :
La premiere à dessein de voir,
Et la seconde d'être vûe.

Ma foi, vive, &c.

Dans une Loge un Allemand,
Reçoit les ſermens de Céphiſe;
Cette Belle en le careſſant,
Adroitement le dévaliſe.

Plus loin, le plaiſant quiproquo,
L'hiſtoire eſt neuve ſur mon ame;
Un Mari ſous le Domino
Surprend un aveu de ſa Femme.

Ma foi, vive, &c.

Un Petit-Maître en ce ſéjour
Amuſe, éblouit, intéreſſe:
Il fixe la ville & la Cour,
On ne connoît que ſon eſpéce.

Au ſortir de là cent Beautés
Lui propoſent le tête à tête;
Aſſailli de tous les côtés,
Il ne ſçait à qui faire fête.

Ma foi, vive, &c.

LA PERUVIENNE.

AIR. *De s'engager, il n'eſt que trop facile.*

Chaque habitant! nouvelle extravagance,
Qu'ils me font bien ſentir tout mon malheur!

Ici le Petit-Maître l'apperçoit, va au-devant d'elle, & l'arrête.

Eloignons-nous, évitons leur préſence
La ſolitude eſt faite pour mon cœur.

LE PETIT-MAISTRE *en l'arrêtant.*

Que craignez-vous, charmante Reine,
On n'a point d'ennemis quand on a tant d'attraits.

LA PERUVIENNE *d'un air naïf.*

AIR. *Et j'y pris bien du plaiſir.*

Je ne fuyois point par crainte,
Vous n'en ſçauriez inſpirer.
Pour ſoupirer ſans contrainte,
Je voulois me retirer.

LE PETIT-MAISTRE.

Je ſuis inſtruit de vos peines,
Et frappé de vos beaux yeux.
L'Amour nous offre des chaînes,
Qui pourront nous rendre heureux.

VAUDEVILLE *Du Poirier.*

Jeunes tous deux, tous deux aimables,
On ne peut ſonger qu'à s'aimer.
Vos vœux me ſeront favorables,
Ai-je tort de le préſumer ?

LA PERUVIENNE.

Ne comptez pas ſur ma tendreſſe,
Je dois gémir dans ce ſéjour.
Mon cœur eſt plein de ſa triſteſſe.

LE PETIT-MAISTRE.

Il en recevra mieux l'amour.

LA PERUVIENNE.

AIR. *Qu'importe à mes tendres deſirs.*

Vous eſpérez en vain,

LE PETIT-MAISTRE.

Eh quoi !
Donneriez-vous dans le ſcrupule ?
Tenez, repoſez-vous ſur moi,
Je guéris de ce ridicule.

AIR. *Non je ne ferai pas, &c.*

Comme un colifichet d'eſpéce précieuſe,
Nous regardons ici la femme vertueuſe.
Peu de gens ſont jaloux de ce frivole bien,
Si c'eſt fort ſingulier ; cela n'eſt propre à rien.

LA PERUVIENNE.

AIR. *La nuit dans les bras du repos.*

Si dans mon cœur indifférent,
Vous cherchez à porter la haine ;
Gardez cet air impertinent,
Vous y réuſſirez ſans peine.

LE PETIT-MAISTRE.

Quand votre Sexe trompeur,
Contre un homme ſe déchaîne,

Ce dépit lui fait honneur,
L'indifférence eſt ſans fureur.

AIR. *Quand ſon deſir eſt ſatisfait.*

Oui, je me crois déja vengé,
C'eſt un aveu que cette injure.
Vous ne tenez qu'au préjugé,
Mais tient-il contre la nature ?

VAUDEVILLE *d'Epicure.*

Un arbre en fleurs eſt la figure
D'une Beauté dans ſon printems.
C'eſt là ſa premiere parure,
Il ne la garde pas long-tems.
Un Zéphir léger le careſſe,
La fleur tombe, & le fruit paraît :
Voilà l'effet de la tendreſſe,
La Vertu meurt, quand l'Amour naît.

LA PERUVIENNE.

AIR. *Babet que t'es gentille.*

Vous ne connoiſſez pas
Les ſentimens de l'ame ;
Je fais bien plus de cas
D'une timide flamme.
Un coup d'œil craintif,
Bleſſe un cœur au vif :
Un libre aveu l'offenſe.
L'Amour dans un ſincére Amant
Doit avoir les traits d'un enfant ;
Il ne peut être triomphant
Sans cacher ſa puiſſance.

Air.

LE PETIT-MAISTRE.

MENUET *de Grandval.*

Changez aujourd'hui de ſyſtême,
Vous avez beſoin d'un Amant.

LA PERUVIENNE.

La perte de l'objet qu'on aime
N'en ôte pas le ſentiment.

LE PETIT-MAISTRE.

AIR. *Pour ſoumettre mon ame.*

La frileuſe hyrondelle,
Eſt l'image du plaiſir ;
Le Printems la rappelle,
L'Automne la fait partir.
Prevenons par l'inconſtance
Les premiers froids de l'Amour :
En changeant tout recommence,
Deux Amans n'ont qu'un beau jour.

LA PERUVIENNE.

AIR. *De l'Amour, je ſubis les loix.*

Vous effarouchez les plaiſirs,
Le ſentiment nourrit la flamme.
Contraignez un peu vos deſirs,
Laiſſez les paſſer dans votre ame.
Vous imitez le papillon
Qu'attire une flamme perfide :
Il périt près du tourbillon,
Qui de loin avoit été ſon guide.

LE PETIT-MAISTRE.

AIR. *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

L'inconſtance eſt inévitable,
Tirons parti de toute ardeur,
Un feu diſcret & raiſonnable
Eprouve le même malheur.
L'Amour eſt un oiſeau ſauvage,
Dont on ne peut fixer le ſort:
Il meurt, ſitôt qu'il eſt en cage,
Quand il eſt libre, il prend l'eſſor.

LA PERUVIENNE.

AIR. *Ah Lizon de tant d'alarmes.*

La plaintive Tourterelle
Gémit, ſans jamais changer.
De mes fœux c'eſt le modele,
Rien ne peut me dégager.

AIR. Noté N°. 2.

Notre cœur ne forme qu'une chaîne,
Et le goût en aſſortit les nœuds,
Nous nommons un premier choix ſans peine,
Le ſecond nous paroît ſeul honteux.
Nos amans doutent de leur victoire,
Ils mettent leur gloire
Dans un tendre aveu.
Un rival quand l'amour nous engage
Toujours nous outrage
S'il nous peint ſon feu.

LE PETIT-MAISTRE.

AIR. *De l'amour tout ſubit les loix:*

Cet effort
Vous fait bien du tort,
Vous perdez le fruit de mon choix,
Je voulois par quelques hommages
Mettre à la mode ce minois.
Je pouvois ſans trop avancer
En huit jours vous bien annoncer:
La deſſus
J'ai des avantages
Qui ſont fort reconnus.

LA PERUVIENNE.

Il vaut mieux quand on eſt ſenſé
Etre inconnu que mépriſé.

LE PETIT-MAISTRE.

Eh mais, en faiſant mon bonheur
Vous débuteriez avec honneur.
Une intrigue où je ſuis nommé
Eterniſe l'objet aimé.
Nous faiſons l'entretien de l'Iſle,
Tous nos jours coulent ſans ennui.
Que de Belles ſont dans l'oubli
Pour n'avoir pas eu mon appui.
A mes vœux rendez-vous docile,
C'eſt un conſeil d'ami.

LA PERUVIENNE.

AIR. *O l'heureux tems, jeune Silvie!*

Soyez ſimple en votre conduite,
L'orgueil ſert à nous abaiſſer.

Ce n'eſt qu'avec peu de mérite
Qu'on a beſoin d'en impoſer.
Nous fuyons un pavot ſuperbe,
Son odeur nuit à ſon éclat.
La violette naît ſous l'herbe;
Mais elle flate l'odorat.

LE PETIT-MAISTRE.

AIR. *De Catinat.*

Ce trait vif & mechant me paye de mes ſoins,
C'eſt un défaut de plus, c'eſt un travers de moins.
Vous n'avez pour briller que deux tons à choiſir,
L'eſprit de médiſance ou le goût du plaiſir.

AIR. *Quel plaiſir de voir Claudine.*

à part.

Mais Arpagine s'avance,

à la Peruvienne. *à part.*

Je vous laiſſe.... Eloignons-nous,
La fuite en cette occurence
Rend ſuſpect un rendez-vous.

SCENE

SCENE V.

LA PERUVIENNE, ARPAGINE.

Arpagine entre d'un air furieux, & tenant à ſa main un jeu de cartes à moitié déchiré.

LA PERUVIENNE *ſans la voir.*

AIR. *Bouchez, Nayades, &c.*

IL part, je ſuis enfin tranquile,
Penſons à mon cher Déterville.

Appercevant Arpagine.

Que vois-je ! une femme en fureur,
Hélas, je ſoupçonne qu'elle aime.
Ah ! ſi c'étoit là ſon malheur,
Qui la plaindroit plus que moi-même.

En s'avançant auprès d'Arpagine.

AIR. *Pour paſſer doucement la vie.*

Puis-je vous prier de me dire
Le ſujet de votre tourment.
D'où vient que votre cœur ſoupire,
Regreteriez-vous un Amant ?

ARPAGINE.

ARIETTE.

Un Amant ! un Amant !
Serois-je ſi chagrine ;
Le jeu fait mon tourment,
C'eſt lui qui m'aſſaſſine :

Maudit Brelan, maudit Brelan,
Ton couroux ne peut-il s'éteindre.
Si le malheur eſt accablant
Tes dons ſont encor plus à craindre.

Tantôt, le coup eſt inouï :
J'en frémis, quand j'y penſe,
J'ai Brelan favori,
De cent louis je relance.

Va, cinq cens,
Repond un Petit-Maître.
J'y conſens,
Il redouble, le traître.

Je tiens les mille, & rien de plus.
La pitié m'en détourne.
Il offre à mes yeux confondus,
Trois Rois, & celui de retourne.

Ce coup épouventable,
Rend mon cœur furieux.
Je renverſe la table,
Je déchire les jeux.
Et je viens dans ma colere
L'apprendre à toute la terre.

LA PERUVIENNE.

AIR. *Nous ſommes Précepteurs d'Amour.*

Je ne ſçai pas quels ſont vos jeux ?
Mais votre état fait leur cenſure.
Vous jouiriez d'un ſort heureux
S'ils étoient pris dans la nature.

ARPAGINE.

AIR. *Des Trembleurs.*

Mille louis, il faut ſe pendre,
Où les trouver, où les prendre,
Courtiſans, époux & gendre,
Tous par moi ſont ruinés.

Fortune, ton accueil tendre,
Ne pourra plus me ſurprendre,
Mon état va me défendre
De tes traits empoiſonnés.

Elle ſort.

SCENE VI.

LA PERUVIENNE, LA BAGATELLE *& ſa Suite.*

La Joueuſe ſort d'un côté, & la Fée Bagatelle entre de l'autre avec ſa ſuite. Elle eſt compoſée de ſes Gens & de ſes Courtiſans.

Ses Courtiſans ſont un Petit-Collet, un Militaire, un Financier; ils ont chacun une attitude.

LA BAGATELLE *à ſa Suite dans l'enfoncement du Théâtre.*

AIR. *La nouveauté vous appelle.*

SUJETS de la Bagatelle,
Accourez ſur ces bords,
Et quittez tout pour elle,

LES SUIVANTS.

Et quittons tout pour elle.

LA BAGATELLE *à la* PERUVIENNE; *d'un ton ironique.*

AIR. *De tous les Capucins du monde.*

Etes-vous ce ſingulier être
Que je viens exprès pour connoître.

LA PERUVIENNE.

Si la vertu donne un travers
A vos maximes, je déroge.
Je préfére dans mes revers
Votre critique à votre éloge.

LA BAGATELLE.

AIR. *Des Favoris de la Gloire.*

Il eſt des erreurs de mode,
Dont il faut s'accommoder;
Une ſageſſe incommode,
Aveugle, loin de guider.

Etouffant un vain murmure;
Suivez les écarts reçus.
Le préjugé dénature
Les vices & les vertus.

LA PERUVIENNE.

AIR noté. N°. 3.

Dès le moment qu'à bien vivre
L'uſage ne peut porter;
C'eſt un travers de le ſuivre,
Un bien de s'en écarter.

Si le préjugé me fronde,
Mon cœur dompte cet ennui;
L'inſenſé vit pour le monde,
Et le ſage vit pour lui.

L'ABBÉ.

AIR. *Nous venons de Barcelonettes.*

Erreur, erreur, il faut paroître,
C'eſt un article convenu.

LE PETIT-MAISTRE.

On ne vit pas pour ſe connoître,
Mais on vit pour être connu.

VAUDEVILLE *de la Coupe Enchantée.*

Fuir le bon ſens, au bel eſprit prétendre;
Parler beaucoup, & penſer peu:
Rougir du mot, ſur la choſe s'étendre;
Prêter l'oreille à tout aveu:
Changer d'amis, de plaiſirs & de mode;
Chercher l'éclat, captiver les regards;
Se faire un nom, même par des écarts,
Voilà notre unique methode.

LE FINANCIER.

AIR. *Réveillez-vous belle endormie.*

Suivez le plan que l'on vous dreſſe,
Ce ſont là les vertus du tems,
Les ſentimens de la nobleſſe, ...

LA PERUVIENNE.

Et non les nobles ſentimens.

LA BAGATELLE.

AIR. *Un mouvement de curioſité.*

D'un trait d'humeur je ne ſuis pas bleſſée ;
à part.
Attaquons-là par un autre côté.
à ſes gens.
Que l'on m'apporte une Toilette dreſſée :
à part.
Découvrons-lui l'art d'embellir ſa beauté.
L'effet eſt ſur, toute femme ſenſée
Pour ſes attraits a de l'humanité.

Ici vient la Toilette.

AIR. *La fanfare de S. Cloud.*

L'amour propre rend coquette,
Commençons par l'allumer.

La Bagatelle mene la Peruvienne au miroir.

Venez à cette Toilette
Belle apprendre à vous aimer.

La Peruvienne en ſe voyant dans le miroir, croit appercevoir une de ſes compagnes, elle court deſſus pour l'embraſſer.

LA PERUVIENNE.

Quelle rencontre imprevue ?
Une fille du Soleil !

Ici ſon attitude l'empêche de ſe voir.

Mais elle échappe à ma vue,
O preſtige ſans pareil !

LA BAGATELLE.

La Fée Bagatelle éclate de rire, les yeux de la Peruvienne retombent ſur le miroir, elle regarde devant & derriere avec étonnement; la Bagatelle s'avance auprès d'elle pour la tirer de ſon ignorance.

AIR. *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Que votre étonnement ſe paſſe,
Faites vos yeux à ces effets.
Montrant le miroir.

Vous êtes devant un eſpace
Qui réfléchit tous les objets.

LA PERUVIENNE.

Eh quoi! cela me repréſente.

LA BAGATELLE.

La Bagatelle s'approche de la glace, & montre à la Peruvienne ſa figure, auprès de la ſienne.

Jugez-en par moi.... M'y voilà.

LA PERUVIENNE.

La Peruvienne après avoir confronté la Bagatelle & quelqu'un de ſa ſuite en face & dans le miroir, dit:

L'invention eſt raviſſante.

LA BAGATELLE.

Le miroir opere déja.

La Peruvienne s'aſſeoit & ſe regarde avec complaiſance.

LE PETIT-MAISTRE.

AIR. *La queue de mon chat.*

La Toilette eſt le trône des belles,
Le caprice & l'art en ſont l'appui.
Le plaiſir au ſortir des ruelles
Y conduit l'Amant, & jamais le mari.
Le miroir tend les traits du viſage,
Un galant en faits ſentir l'uſage.
On s'admire,
Un ſourire
Paye le ſot qui ſoupire.
La Toilette, &c.

L'ABBÉ *en s'appuyant ſur le fauteuil de la Peruvienne.*

AIR. *Nous ſommes précepteurs d'amour.*

Comment trouvez-vous vos appas.

LA BAGATELLE.

On peut vous rendre encor plus belle.

LA PERUVIENNE.

Ce ſecret ne me flatte pas.

LA BAGATELLE.

Vous feignez de m'être rebelle.

à ſa Suite.

AIR. *d'Epicure.*

Fameux heros de la Toilette,
Mes directeurs dans ce bel art :

Venez lui placer une aigrette,
Lui mettre du rouge & du fard.
Employez dans cette entrepriſe
Tout votre plus profond ſçavoir.
Pour mieux jouir de ſa ſurpriſe
Je vais abbaiſſer le miroir.

Ici les trois perſonnages de la ſuite de la Fée Bagatelle viennent auprès de la Toilette. Sçavoir un Abbé, un Militaire, un Financier ; ils ouvrent toutes les boëtes.

LE MILITAIRE *en s'emparant du rouge.*

AIR. *Vous boudez.*

Que d'attraits.

LA PERUVIENNE *jette le rouge que le Militaire veut lui mettre.*

Quels apprêts,
Tout m'étonne.

LA BAGATELLE.

L'effet vous fera plaiſir,
Laiſſez-les tous agir
Ainſi que je l'ordonne.

à ſa ſuitte.

Pourſuivez.

à la Peruvienne d'un ton haut.

Vous devez
Leur permettre....

LA PERUVIENNE.

Je me rends, c'eſt mon deſtin.

LE FINANCIER.

Ici on arrange la Peruvienne ſuivant l'intention de la Bagatelle.

On vous peut donc enfin
Soumettre.

LE MILITAIRE.

Le bel œil, la bel bouche,
Plaçons auprès une mouche.

L'ABBÉ.

Nous baiſons
Sans façons
Cette belle.

Elle le repouſſe, il lui ſaiſit la main & la baiſe.

Je tiens au moins une main,
Ah vengeons-nous ſoudain
Sur elle.

LA BAGATELLE *à ſa ſuitte.*

Tout va bien,
Son maintien
Seul m'aſſomme.

Elle s'approche de la Peruvienne, & la fait agir.

Tournez vous de tous côtez,
Souriez, clignotez,
Agacez-moi votre homme.
Ce ton là
Vous vaudra
Leur conquête.

Vous avez tout ce qu'il faut
Pour leur tourner bientôt
La tête.

La Bagatelle prend le miroir, & fait voir à la Peruvienne le changement que l'Art a fait ſur ſon viſage.

LA PERUVIENNE *en ſe regardant.*

AIR. *Bouchez Nayades, vos fontaines.*

Ah que vous m'avez rendu laide !

La Peruvienne prend ſon mouchoir & ſe débarbouille.

LA BAGATELLE *avec dépit.*

Quoi, l'Art à la nature cede !

LA PERUVIENNE.

Si j'avois encor mon amant
Je concevrois quelques allarmes.
Crainte de le rendre inconſtant
Je ſerois ſenſible à mes charmes.

LA BAGATELLE.

AIR. *Ah Maman que je l'échape belle.*

Ce trait là me courouſſe & m'étonne ;
Le biſarre effet :
Ah, c'en eſt fait,
Je l'abandonne.
Ce trait là me courouſſe & m'étonne ;
Mépriſer le fard !
A l'affront tout mon ſexe a part.

SCENE VII.

LA PERUVIENNE, LA BAGATELLE, SA SUITE, LE CAPITAINE DU REGIMENT DE LA FOLIE.

LE CAPITAINE *à la* BAGATELLE.

AIR. *Ici ſont venus en perſonne.*

UN fol préſervé du naufrage,
Vient d'aborder à ce rivage,
Reine, je vous en donne avis.
Son extravaguance eſt nouvelle,
L'Amour lui tourne la cervelle :
Des accès de cet Amadis
Mes ſens ſont encor interdits :
Abſent de celle qui le touche,
Son nom eſt toujours dans ſa bouche :
Il va la demandant aux flots,
A nos forêts, à nos échos.
J'ordonne de vous le conduire,
Et je viens pour vous en inſtruire...
Il paroît.....

SCENE VIII.

DETERVILLE est amené par une Troupe de Fous. Son premier mouvement est de saluer la Reine ; il se retourne vers la Peruvienne, en entendant le son de sa voix, ils tombent dans les bras de l'un de l'autre.

DETERVILLE, LA PERUVIENNE, LA BAGATELLE, SA SUITE, LE CAPITAINE DU REGIMENT DE LA FOLIE.

LA PERUVIENNE.

Suite de l'air.

QUEL enchantement ;

DETERVILLE.

C'est Zilia....

LA PERUVIENNE.

C'est mon Amant.

Pendant cette Scene de reconnoissance, les Acteurs s'entregardent, chuchettent, éclatent de rire, ont un air d'étonnement & de mépris.

DETERVILLE.

AIR. *Quel voile importun.*

Quel moment pour ma tendreſſe !
Mes vœux ſont remplis,
Je te vois & tu vis.

LA PERUVIENNE.

Je ſuccombe à mon ivreſſe,
Dieu de nos amours
Viens ranimer mes jours.

DETERVILLE.

AIR Noté. *Quand un doux penchant nous entraîne.*

Puiſons dans un regard ſincére,
Les ſentimens de notre cœur.
Vois à quel point tu ſçais me plaire } *bis.*
Ne me cache pas mon bonheur. }

LA PERUVIENNE.

AIR. *Beautés, qu'on ne peut trop chérir.*

Oui, je veux qu'il te ſoit connu,
Jouis de mon amour extrême.
On ne trahit point ſa vertus,
En ſe rendant à ce qu'on aime.

Les éclats de rire redoublent.

DETERVILLE *en ſe jettant aux genoux de ſa Maîtreſſe.*

AIR. *Aimer eſt néceſſaire.*

Que cet aveu m'enchante,
Je tombe à tes genoux.
Brûlons d'une flamme conſtante,
C'eſt aſſez de vivre pour nous.

LA BAGATELLE.

AIR. *Ton humeur eſt Catherine.*

Que de fadeurs, quel délire,
Aux ſiens.
J'approuve fort tous vos ris.
Leur conduite ne m'inſpire,
Que de ſemblables mépris;
Mais comme en toute occurrence
L'exemple eſt pernicieux;
Il eſt de notre prudence
De les bannir de ces lieux.

LA PERUVIENNE ET DETERVILLE.

AIR. *Amour pour amour.*

Bravons tous deux dans ce beau jour,
Leur raillerie & leur colere;
La vie eſt aſſez chere,
Quand il reſte amour *bis.*
Pour amour.

SCENE

SCENE IX, & *derniere.*

L'AMOUR, LA PERUVIENNE, LA BAGATELLE, DETERVILLE, LE CAPITAINE DU REGIMENT DE LA FOLIE, SUITES DE L'AMOUR, ET DE LA BAGATELLE.

On entend un prélude de Symphonie, & on voit l'Amour deſcendre dans une Gloire.

LA BAGATELLE.

AIR. *Amis ſans regreter Paris.*

QUELS ſons doux & mélodieux !
Quel éclat de lumiere !

L'AMOUR *en deſcendant dans une Gloire.*

C'eſt un Dieu qui quitte les cieux,
Pour le bien de la terre.

MENUET *d'Iſis.*

Connoiſſez l'Amour, peuple léger,
Sous mes loix, je viens pour vous ranger ;
Pénétré de votre aveugle ivreſſe,
Je veux donner de l'ame à vos plaiſirs ;
Qu'ils naiſſent de la délicateſſe,
Conſervés les toujours par les deſirs.

AIR. *Ne vla-t'il pas que j'aime.*

Vous, Amans, à qui je n'ai plus
De nouveaux dons à faire ;
Regnez pour prix de vos vertus
Surtout cet hemiſphère.

AIR. *Quand le coup part, adieu la flamme.*

Si vous voyez ce changement
Avec un peu de répugnance :
Avouez-le moi franchement,
Je vous ferai conduire en France.

LA BAGATELLE.

AIR. *Palſambleu, M. le Curé.*

Je le veux, oui, j'y vais voler,
Je connois cette puiſſance :
Je perds un trône, il faut s'en conſoler,
J'aurai des autels en France.

MENUET *de Roland.*

Adieu donc, ſans rancune,
Vous me voyez partir !

Elle ſort.

L'AMOUR.

Vous y ferez votre fortune,
Le Goût vient d'en ſortir.

LE PETIT-MAISTRE.

AIR. *De tous les Capucins du monde.*

Pour nous, demeurons où nous ſommes,
L'exemple ſert de loix aux hommes :
Si notre eſprit n'eſt plus gouté,
Le changement ſera facile.
Moins par goût que par vanité,
On eſt ridicule en cette iſle.

L'AMOUR.

AIR. *Ça qu'on prépare la nôce.*

Vous qui peuplez ce rivage,
Venez reconnoître mon choix.
De ces Amans ſuivez les loix,
Rendez-leur un ſincére hommage.
Vous qui peuplez ce rivage,
Applaudiſſez tous à mon choix.

Les peuples arrivent.

LES AMANS, *Duo.*

Chantons l'Amour, chantons ſes flammes,
Nous triomphons de nos malheurs.
Plaiſirs, renaiſſez de nos pleurs,
Enchaînez à jamais nos ames.
Regnons dans ces lieux enchanteurs,
Plus par l'amour que par la crainte.
Un Roi jouit d'un bonheur ſans atteinte,
Quand ſa puiſſance eſt dans les cœurs.

Un Ballet général termine la Piéce.

MONOLOGUE.

No 1.

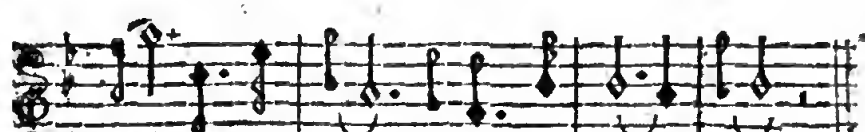
ZILIA.

LE calme en- fin re- gne ſur l'Oce- an;

Mais tout ſon trouble a paſ- ſé dans mon

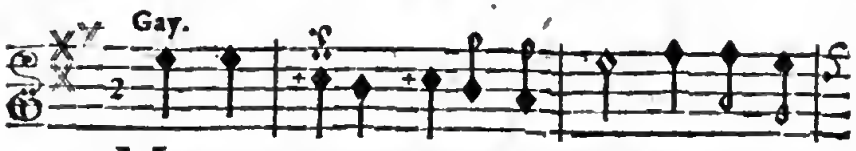
a- me : Echappée au nau- frage, Et

loin de mon a- mant; J'i- gno- re mon deſ-

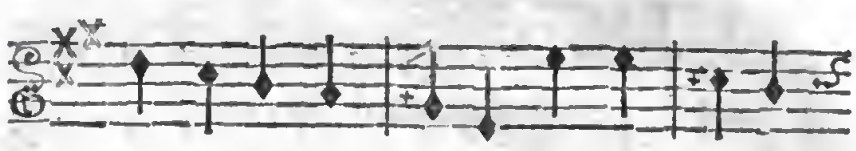


tin, Et ce- lui de ma flâm- me.

No. 2. CONTRE-DANSE.



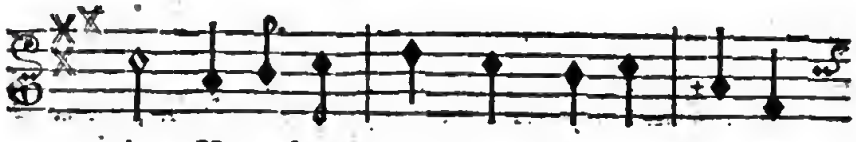
MA foy vive, vive le Bal, L'entrée en



eſt é- blouiſ- ſante, Tout le dé-tail

o-ri-gi- nal, Et la ſor- tie in- tereſ-

ſan- te. La fem- me de condi- ti-



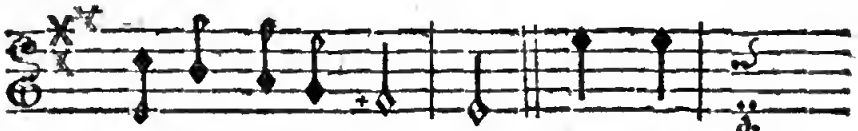
tion Y va ſouvent pour ſe con- fondre,

Le Maſ-que la met ſur le ton, D'écouter

tout, Et d'y répon- dre : La Bour- geoiſe y

vient ſans eſ- poir, L'Autri- ce pour être pour-

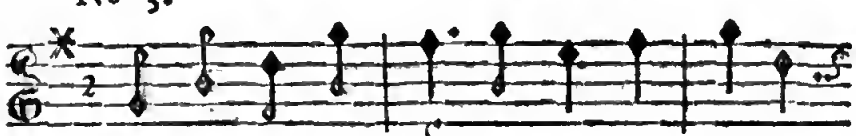
vue ; La prémiere à deſſein de voir Et la ſe-



conde d'être vue. Ma foy &c.

AIR NOUVEAU.

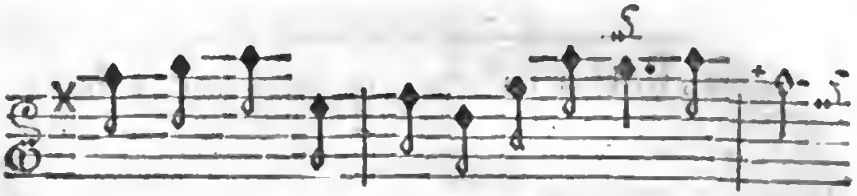
No 3.



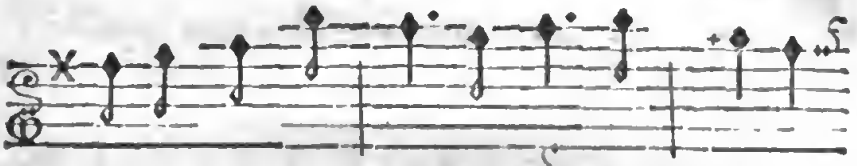
NOtre cœur ne for- me qu'une chaîne,
Nous nommons un premier choix ſans peine,

Et le goût en aſſor- tit les nœuds,

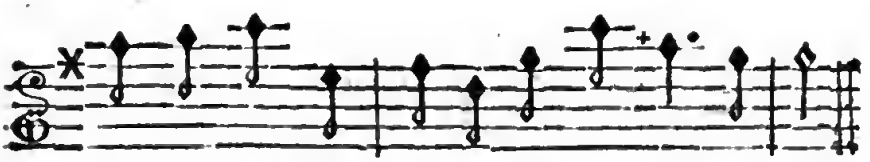
Le ſecond nous pa- roît ſeul hon- teux. Ils
Nos a- mans dou- tent de leur vic- toi-re.



mettent leur gloi- re, Dans un tendre a- veu.



Un ri- val quand l'a- mour nous en- ga-ge



Toujours nous ou- trage, S'il nous peint ſon feu.

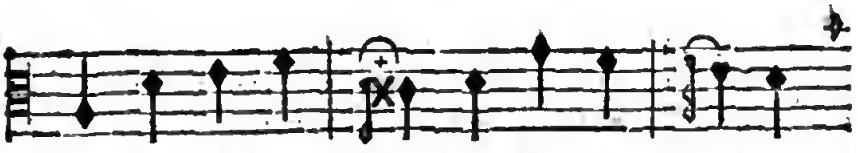
ROMANCE.

N° 4.

DEs le moment qu'à bien vivre L'uſa-

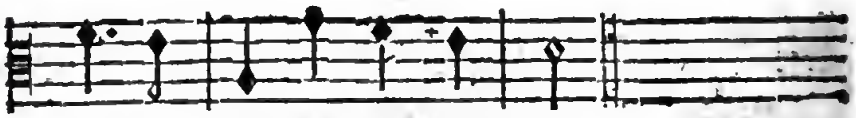
ge ne peut por-ter ; C'eſt un travers de le

ſuivre, Un bien de s'en ê- car- ter. Si le



pré- ju- gê me fron- de, Mon cœur dompte

cet en- nui ; L'inſen- ſé vit pour le monde,



Et le Sa- ge vit pour lui.

FIN.

J'Ai lû par Ordre de Monſeigneur le Chancelier *La Peruvienne*, Opera-Comique, faiſant partie du nouveau Recueil de Pieces repréſentées ſur le Théâtre de l'Opera-Comique, & je crois que l'on peut en permettre l'impreſſion. A Paris, ce 1 Avril 1754.

CRE'BILLON.

LE MAGAZIN DES MODERNES,

OPERA-COMIQUE

EN UN ACTE.

Par M. PANARD.

Repréſenté ſur le Théâtre de la Foire S. Germain ;
Et repris à la Foire S. Laurent le 28 Juin 1758.

Le prix eſt de 24 ſols.

A PARIS,
Chez N. B. DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques,
au-deſſous de la Fontaine S. Benoît,
au Temple du Goût.

M. DCC. LVIII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

MERCURE.

LA BAGATELLE.

LA NOUVEAUTE'.

UN POETE.

UN MUSICIEN.

65637

La Scene eſt dans le Palais de Mercure.

LE MAGAZIN DES MODERNES,

OPERA-COMIQUE

EN UN ACTE.

SCENE PREMIERE.

MERCURE, LA BAGATELLE.

LA BAGATELLE.

SALUT au Seigneur Mercure.

MERCURE.

Eh ! bon jour, charmante Bagatelle; quel ſujet vous amene en ces lieux ?

LA BAGATELLE.

J'ai appris que Jupiter vous avoit exilé des Cieux, & l'amitié qui nous unit depuis longtems m'amene auprès de vous. Comment vous trouvez-vous à Paris?

MERCURE.

A merveille, grace à mon induſtrie.

LA BAGATELLE.

Air : *Du Confiteor.*

Je ſçai que vous conduiſez bien
Une amoureuſe confidence.

MERCURE.

Bon, le métier ne vaut plus rien.
Mes ſubſtituts en abondance
De cet emploi s'acquittent mieux;
Mercure eſt moins Mercure qu'eux.

LA BAGATELLE.

Qu'eſt-ce donc qui vous occupe à Paris?

MERCURE.

Un emploi nouveau que j'ai imaginé. Je ſuis à la tête du Magazin des Modernes, & Directeur général des lieux communs.

LA BAGATELLE.

Bon. Il en eſt de tous états & de toutes profeſſions.

MERCURE.

Cela eſt vrai. Par exemple, les lieux communs des amans ſont de louer la beauté de leur maitreſſe, de gagner la femme de chambre, & celui des plaideurs de faire des préſens au ſécretaire.

LA BAGATELLE.

Air : *Fon vilain petit mouton.*

Ceux de Fanchon ſont de ranger
Sous ſes loix un jeune Etranger,
Pour le duper, pour le gruger ;
Ceux du Medecin ſont de faire
Saigner, cliſteriſer, purger.
Les dépôts ſont ceux du Notaire ;
Ceux des plumets ſont d'aller ſe loger
Chez quelque bonne Douairiere
Qu'on puiſſe aiſément ronger.

MERCURE.

Ceux qui ſont ſous ma conduite ne regardent que l'eſprit, & ce ſont-là les troupes auxiliaires des Auteurs modernes.

LA BAGATELLE.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Ce poſte vous eſt convenable,
Votre droit eſt inconteſtable
Sur le Magazin des Auteurs.

MERCURE.

Pourquoi.

LA BAGATELLE.

Les preuves en ſont claires,
Le Dieu qui préſide aux voleurs
Doit préſider aux Plagiaires.

Voyons un peu l'ordre que vous ſuivez dans cette régie.

MERCURE.

Voici ce que j'ai fait pour la commodité des Auteurs du premier Théâtre.

Air : *L'honneur dans un jeune tendron.*

J'ai fait dépecer par lambeaux
Les deux Tragiques les plus beaux
Que l'on ait connus ſur la ſcène :
Ce ſont leurs ſublimes travaux
Qui, de l'aveu de Melpomene,
Forment tous les Auteurs nouveaux.

LA BAGATELLE.

Corneille & Racine ſans doute.

MERCURE.

Oui ; j'en ai tiré les principales ſentences, les termes pompeux, les déclarations d'amour, les fureurs, les vers de dépit & de jalouſie.

LA BAGATELLE.

C'eſt l'entendre.

MERCURE.

Celui qui en fait la diſtribution ſous mes ordres s'appelle Cothurne. A droite j'ai placé ce qui concerne l'Opera. Le Comis que j'ai chargé de ce diſtrict ſe nomme Merveilleux. A gauche j'ai mis le dépôt de la Comédie Italienne & de l'Opera-Comique.

LA BAGATELLE.

Tous deux enſemble.

MERCURE.

Oui.

Air : *A la tabatiere de la jeune Iris.*

A la même ſource
Ils vont ſe pourvoir,
Et pour leur reſſource
Tous deux n'ont qu'un tiroir.

LA BAGATELLE.

J'approuve votre projet ; mais vous empiétez ſur mes droits. Vous ſçavez que depuis longtems tous les Ouvrages Modernes ſont du reſſort de la Bagatelle.

MERCURE.

Je le ſçais ; mais vous ne pouvez répondre à tout.

LA BAGATELLE.

Il eſt vrai.

Air : *L'autre nuit j'apperçus en ſonge.*

Pendant tout le cours de l'année
Tout ce que l'on voit de nouveau,
Ce que l'on vend ſous le manteau,
Et qu'on lit ſous la cheminée,
Sont des enfans de mon cerveau.

MERCURE.

La plupart meurent au berceau.

LA BAGATELLE.

C'eſt pour cela que j'ai tant d'occupation ; autrefois on faiſoit des livres immortels ; à préſent dès qu'un ouvrage paroît, il eſt vieux ; il faut qu'un autre lui ſuccede.

MERCURE.

Auteurs, Imprimeurs, Colporteurs, tout y gagne, & vous avez fort bien fait de bannir tous ces gros volumes remplis d'érudition, qui faiſoient pâlir les Scavans dans leurs cabinets. Tout le monde aujourd'hui peut avoir de l'eſprit ſans étude.

LA BAGATELLE.

Air : *Et j'y pris bien du plaiſir.*

On borne ſes connoiſſances
A de petits riens nouveaux,

Tous les Arts & les Sciences
Sont en Extraits & Journaux.
Des ennuyeuſes lectures
On évite l'embarras ;
Tout ſe réduit en Brochures,
Tout ſe met en Almanachs.

MERCURE.

Vous devez être excedé de fatigue.

LA BAGATELLE.

Oh ! je vous en réponds, & ſi vous voulez, nous travaillerons en commun.

MERCURE.

Volontiers, j'accepte la ſociété.

LA BAGATELLE.

Vous agirez d'un côté & moi de l'autre : tenez-vous ici ; quand j'aurai trop de pratique, je vous en enverrai, & je vous conſeille de mettre ſur la porte de votre Magazin cette Inſcription :

Air : *Servantes, quittez vos paniers.*

Venez, Meſſieurs, ici prenez
Ce qui vous accommode,
Rapapillottez, raccommodez,
Rabobinez ;
Jeunes Auteurs, ici prenez
Marchandiſe à la mode.

(*Elle ſort.*)

SCENE II.

MERCURE, LE POETE.

MERCURE.

J'Augure bien de notre ſociété. Mais quel eſt ce perſonnage ? Il compte par ſes doigts, c'eſt apparemment un Auteur qui n'eſt pas verſé dans la meſure des vers.

LE POETE.

Air : *Les Folies d'Eſpagne.*

Le Ciel en moi mit des talens ſans nombre ;
Pour les polir je viens dans ce ſéjour :
Depuis longtems mon mérite eſt à l'ombre,
Je veux enfin l'expoſer au grand jour.

MERCURE.

Qui êtes vous ? Que voulez-vous ?

LE POETE.

Air : *Non je ne ferai pas.*

Mon pere eut cinq enfans, qui tous cinq ſont illuſtres ;
Je ſuis l'aîné des cinq, mon âge eſt de cinq luſtres.
Rimeur depuis cinq ans, connu depuis cinq mois,
Je viens depuis cinq jours pour la cinquiéme fois.

MERCURE.

Quel jargon ! Oh, oh ! Celui-là ſort ſans doute des lieux communs.

LE POETE.

Air : *Comme un Coucou.*

J'ai deſſein de faire un chef-d'œuvre
Qui ſoit connu dans l'univers.
Pour moi mettez la main à l'œuvre.

MERCURE.

Que voulez-vous ?

LE POETE.

Dix-neuf cens vers.

MERCURE.

Dix-neuf cens vers ? C'eſt une Tragédie apparemment ?

LE POETE.

Vous l'avez dit ; ce n'eſt pas mon coup d'eſſai.

MERCURE.

Sans doute que l'Amour aura eu les prémices de votre Muſe ?

LE POETE.

Vous devinez juſte, j'ai eu trois Maitreſſes en trois mois ; & il y a trois ans, que pour la premiere fois je fis trois couplets ſur l'air des Triolets.

MERCURE.

Je vais gager que vous les avez faits

à trois heures du matin ; faites-nous part de cette merveille.

LE POETE.

Ecoutez.

Air : *Du Confiteor.*

Vos yeux font naitre mille feux ;
Vos rigueurs cauſent mille allarmes ;
Pour vous on forme mille vœux,
On admire en vous mille charmes
Qui fixent mille Amans & plus.

MERCURE.

Cela ne vaut pas mille écus.

Voilà ce qui s'appelle des vers nombreux.

LE POETE.

Air : *Du Prevôt des Marchands.*

Cent & cent fois je vous ai dit.

MERCURE.

Je crois qu'il comptera toujours, il m'impatiente ; à la fin il faudra m'en défaire ; écoutez puiſque vous voulez des vers.

Air : *Tâtez-en, Tourlourirette,* ou *Ce point eſt de grande importance.* (Coq du Village).

De ce qui vous eſt néceſſaire,
Cothurne eſt le dépoſitaire,

Du Tragique il a le débit,
Allez là faire votre emplette,
Tâtez-en, Tourlourirette,
Si le cœur vous en dit.

LE POETE.

J'y vais, & quand ma proviſion ſera faite, j'aurai l'honneur de vous la faire voir, votre petit ſerviteur, ſerviteur, ſerviteur

MERCURE.

Mais que veut la Nouveauté? Elle me paroît bien agitée.

SCENE III.

LA NOUVEAUTÉ, MERCURE.

MERCURE.

Air : *Réveillez-vous.*

LE grand Magazin de Mercure,
Par vous n'eſt jamais frequenté.

LA NOUVEAUTE'.

Rien n'eſt ſi nouveau je vous jure,
Que d'y trouver la Nouveauté.

MERCURE.

Air : *Sois complaisant.*

Vous à Paris ! On dit que cette Ville
Depuis longtems, loin d'elle vous exile.

LA NOUVEAUTE'.

Non,
J'y trouve encore un azyle
Chez quelques Auteurs de renom.

Mais je prévois que je n'y resterai pas longtems, & que la force de l'exemple les obligera de m'abandonner.

MERCURE.

Je le crois comme vous ; mais quel est le motif de votre visite?

LA NOUVEAUTE'.

De vous faire mes adieux.

MERCURE.

Comment, vous voulez nous quitter?

LA NOUVEAUTE'.

Que voulez-vous que je fasse en ce pays ? Dès que je parois sur un Théâtre,

Air : *Le long de la.*

On ne m'y ſupporte guere,
La Critique méchamment
Pour me déclarer la guerre,
Fait camper ſon régiment
Le long de çà,
Le long de là,
Le long du Parterre,
Par derriere & par devant.

MERCURE.

Il me ſemble que depuis quelque tems vous n'avez pas ſujet de vous plaindre ; la Chanteuſe que vous venez de donner au Théâtre Lyrique vous fait aſſez d'honneur.

Air : *Et tant, tant, tant.*

Sur la Scene de l'Harmonie,
Quand on ſçait qu'elle doit chanter,
Nombreuſe & belle Compagnie
Vient pour l'entendre & la gouter.
Des Chanteuſes la plus parfaite
N'eut gloire ſi complette.
On l'aime tant & tant, tant, tant ;
Qu'une que chacun regrette,
N'eut pas un début ſi charmant.

LA NOUVEAUTE'.

Il eſt vrai, mais c'eſt un bonheur qui ne m'arrive gueres.

MERCURE

Ne devez-vous pas être content du ſort d'Iphigénie ?

LA NOUVEAUTE'.

Oui, mais elle doit beaucoup à la charmante Actrice qui l'a repréſentée.

MERCURE

Quoi qu'il en ſoit, l'Auteur n'en eſt pas moins eſtimé.

Air : *Attendez-moi ſous l'orme.*

L'équitable Parterre
Fait bien de l'animer ;
Quel homme ſur la terre
Pourroit ne pas aimer
Une Muſe nouvelle
Dont le juſte pinceau
De l'amitié fidelle
Fit un portrait ſi beau ?

LA NOUVEAUTE'.

Tout cela ne m'ôte point l'ennui que j'éprouve en cette Ville, j'ai pris mon parti ; j'y renonce.

MERCURE;

MERCURE.

Bon voyage, mon Magaſin n'en ira que mieux; quelle foule nous allons avoir!

LA NOUVEAUTE'.

Oui-dà, puiſque vous le prenez ſur ce ton-là.

Air : *Belle Iris vous avez des pommes*, ou *l'autre nuit j'apperçus en ſonge.*

Quoique je vous ſois incommode,
Je reſterai dans ce ſéjour;
Mais je me joindrai dès ce jour
Avec ma parente la Mode,
Et n'étant plus dans les écrits,
Je vais me réduire aux habits.

MERCURE.

Hé bien! que ferez-vous?

LA NOUVEAUTE'.

Air : *Pourquoi toujours fuir ma préſence.*

Je veux qu'un ridicule change,
De tant d'injuſtices me venge,
Par moi, chez un Sexe enchanteur;
On admetra l'extravagance
D'avoir quatre pieds de hauteur,
Et vingt-cinq de circonférence.

MERCURE.

Fort bien.

LA NOUVEAUTE'.

Air : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Par moi de graves perſonnages
Seront coeffés en hériſſon,
J'empaqueterai leur viſage
Dans une perruque en buiſſon.
On verra des gens à requête
Dans leur criniere enſevelis,
Et pour ſurcharger une tête
Il en faudra dépouiller dix.

MERCURE.

Courage.

LA NOUVEAUTE',

Air : *Comme un coucou que l'Amour preſſe.*

Le jeune Abbé fringant & leſte
Frappé d'un nouveau vertigo,
Par ſon rabat d'un bleu céleſte,
Fera renchérir l'indigo.

Ce n'eſt pas tout.

MERCURE.

Tant pis.

LA NOUVEAUTE'.

Le fort de ma vengeance tombera ſur nos Petits-Maîtres ſubalternes.

MERCURE.

La matiere eſt abondante.

LA NOUVEAUTE'.

On les verra publiquement,
Pour canne, tenir une gaule,
Se promener en ſifflotant,
Et ſaluer avec l'épaule.

Ils tourneront à chaque inſtant,
Et leur main toujours inquiete
Tiendra tour à tour curedent,
Mouchoir, tabatiere & lorgnette.

Triple doublure à leur habit
En rendra l'enflure très vaſte,
Grande bouche, ſoulier petit,
Formeront un parfait contraſte.

En ſe boutonnant on aura
Grand ſoin qu'en bas il ſe rencontre
Du vuide par où l'on verra
Flotter le cordon de la montre.

Pendant quatre heures un Frater
Tiendra leur tête en papillote,
Pour accommoder du bel air,
Le vrai ſiége de la Calotte.

Je veux ſur le corps un ſurtout,
Sur leur jambe une demi-botte,

Pour arme un couteau dont le bout
Ne paſſe pas la redingote.

Pour aller loin de leur maiſon
Courtiſer des Nymphes gentilles ;
C'eſt ainſi que ces Papillons
Se déguiſeront en chenilles.

MERCURE.

Finira-t-elle bien-tôt ?

LA NOUVEAUTÉ.

Je porterai encore plus loin ma vengeance, je ferai quitter les plus belles Promenades de Paris pour le Rempart.

Air : *Y allons donc, jouez, violons.*

En calêche l'étourderie,
Dans un Fiacre la Bourgeoiſie,
Y feront voir un air coquet.
Je veux qu'en voiture Allemande
Plus d'une Danſeuſe s'y rende.
Le Chevalier Colifichet,
Le petit Robin Dameret,
Et le galant petit collet,
Y montreront un air follet.
La Finance en riche Berline,
Dans ſa caiſſe la Médecine,
La Muſique & Danſe en ſoufflet,
La Folie en cabriolet.

MERCURE.

Eſt-ce tout ?

LA NOUVEAUTÉ.

Enfin.

Air : *Bouchez, Nayades.*

Dans une voiture commune,
Que l'on nomme Demi-Fortune,
Plus d'un Commis étalera
Ses beaux habits & ſon beau linge ;
Quelquefois même on y verra
Des Guenons dans un cul de Singe.

Adieu.

MERCURE.

Me voilà défait d'une grande babillarde, mais voici notre Poete qui revient ; il a ſans doute trouvé ce qu'il lui faut ?

SCENE VI.

MERCURE, LE POETE.

LE POETE.

Air : *Laire la, laire lan la.*

OH! trois & quatre fois heureux.

MERCURE.

Notre Compteur revient heureux!

LE POETE.

Que de beaux vers je m'en vais faire!
Laire la, laire lan laire,
Laire la, laire lan la.

MERCURE.

Vous me tenez parole : voyons le choix que vous avez fait.

LE POETE.

Air : *De tous les Capucins du Monde.*

Vingt maximes par accolades,
Six qui-pro-quo, douze tirades,

Sont dans cette poche en paquets.
Là des récits, des confidences,
Trente ſonges, vingt-ſix portraits
Avec dix-huit reconnoiſſances.

MERCURE.

Quelle proviſion !

LE POETE.

Oh ! pour cela vos gens m'ont accablé de bienfaits.

Air : *Buvons à nous quatre.*

Ils ne ſont pas chiches,
J'en ſuis fort content,
Ils m'ont donné galamment
Six-cens Hémiſtiches,
Et les quatre au cent.

Ho ! parbleu, j'ai de quoi briller.

Air : *Pour paſſer doucement la vie.*

Que de complimens, que d'éloges !
Mon nom va voler juſqu'aux cieux,
Parterre, Amphithéâtre, Loges,
Sur moi tout fixera les yeux.

MERCURE.

Tout le monde ſe ſert de ces Hémiſtiches ; mais il y a façon d'en faire uſage. Voyons comment vous avez arrangé cela.

LE POETE.

Rien n'eſt plus aiſé : j'ai la tête ſi meublée, que je puis faire un Impromptu, dont je me flatte que vous ſerez ſatisfait.

MERCURE.

(*à part.*) Le revenant bon de mon emploi eſt de me divertir des foux. (*haut.*) Allons, Monſieur, commencez, je vous écoute.

LE POETE.

Figurez-vous le Dialogue d'un Prince avec ſon Confident.

Je vais te révele un important ſecret ;
Ecoute, cher Arcas, écoute, & ſois diſcret....
En pouvez-vous douter ? ....Tu connois Laonice ?
Laonice, Seigneur.... Soit raiſon, ſoit caprice,
Je ſens pour cet objet les feux les plus conſtans....
Et depuis quand, Seigneur ? ... Aſſez & trop long-temps.
Seigneur, ignorez-vous, & faut-il vous l'aprendre
Que l'on eſt malheureux quand on a le cœur tendre?
Oubliez vous ... Finis tes diſcours ſuperflus,
Le ſort en eſt jetté, qu'on ne m'en parle plus....
Puis-je me taire & voir qu'on trahit votre flâme?...
Quoi! malgré le beau feu qui regne dans mon ame,
La Princeſſe pourroit bruler d'une autre ardeur?...
Seigneur, n'en doutez point... Ah ! comble de douleur!

Armez-vous, Dieux vengeurs ? Grands Dieux, lancez la foudre.
Impitoyables Dieux; Dieux, mettez les en poudre:
J'en atteſte les Dieux ; les Dieux m'en ſont témoins ;
Juſtes Dieux! c'en eſt fait : Dieux! quel prix de mes ſoins !
Ciel ! que viens-je de voir ? ciel ! que viens je d'entendre ?
Ciel ! que m'apprenez-vous ? Ciel ! que viens-je d'apprendre ?
Courons ... où courez-vous ? Arrêtez un moment...
Où ſa Princeſſe eſt elle ? ... En ſon appartement.
Elle vient ; je la vois ; c'eſt elle qui s'avance.
Arcas, retire-toi.

Il jette ſon chapeau.

MERCURE.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

LE POETE.

C'eſt le Confident qui s'en va.

Je tremble en ſa préſence.
Quel bonheur vous amene? En croirai-je mes yeux?
Quoi ! Madame, c'eſt vous ; vous, Madame, en ces lieux,
Je revois les attraits dont mon ame eſt ravie,
Pourrois-je m'en flater ? O ſort digne d'envie !
Unique & cher objet de mes vœux les plus doux,
Je puis donc à la fin mourir à vos genoux ;

Que mon cœur eſt charmé ! que mon ame eſt contente !
Que mon bonheur eſt doux ! que ſa douceur m'enchante !
Elle n'écoute point.

MERCURE.

Vraiment, je le crois bien.

LE POETE.

Princeſſe, au nom des Dieux,
Au nom de cet amour qui vous eſt odieux
Parlez, expliquez vous ; vous gardez le ſilence.
Malheureux que je ſuis ; que faut il que je penſe ?
Malgré cette rigueur, vous le dirai-je, hélas,
L'Amour & ſes ardeurs ont pour moi des appas.
Et quoi qu'on puiſſe faire, & quoi qu'on puiſſe dire,
Je chérirai toujours l'Amour & ſon empire.

Il ôte ſon mouchoir, & s'en ſert comme d'un mouchoir à la Romaine.

MERCURE.

Qu'eſt-ce que cela ?

LE POETE.

C'eſt le mouchoir de la Princeſſe qui va parler.

(Il contrefait la Princeſſe.)

Prince, quand on vous voit, on voit un grand vainqueur ;
Mais tout vainqueur eſt homme, & tout homme eſt trompeur.

Et bientôt ſi mon cœur payoit votre tendreſſe,
Vous changeriez... Moi... Vous... Que votre crainte ceſſe.
Ah ! ne m'oppoſez plus un ſi cruel devoir,
Ou bien vous me verrez mourir de déſeſpoir.
Non, ne vous flattez pas, il faudra que j'expire ;
Plutôt que de ſouffrir un ſi cruel martire ;
J'expirerai, Madame, au ſortir de ce lieu.
Prince, qu'allez-vous faire ? Adieu, Princeſſe, adieu.

MERCURE.

A merveille ! mon cher : je défie tous les Modernes de coudre mieux que vous.

LE POETE.

Adieu, je vous quitte, mon enthouſiaſme ne peut plus reſter oiſif ; dans trois jours, je vous livre une Tragédie complette.

Air : *Aye, aye, aye, Jeannette.*

Ciel ! quel ſera mon plaiſir !
D'ici je vois le ſpectacle,
J'entends cent mains m'applaudir,
Deux cens voix crier miracle.
Aye, aye, aye,
Je pâme,
Je n'y puis tenir.

Adieu, Seigneur, adieu.

SCENE V.

MERCURE, LE MUSICIEN.

LE MUSICIEN *dans la couliſſe chante.*

LE Ciel qui m'a fait votre Roi...

Air : *Que j'eſtime mon cher voiſin !*

Depuis longtemps je connois la....

MERCURE.

Eſt-ce une Comédie ?

LE MUSICIEN.

Mon talent eſt pour l'Opera,
Et non point pour Thalie.

MERCURE.

Un Opera.

LE MUSICIEN.

Oui, oh ! que l'idée en eſt brillante ; il a pour titre, Demorgogon, Roi des fées.

MERCURE.

Ce titre promet beaucoup.

LE MUSICIEN.

Et j'ai amené avec moi des Muſiciens pour exécuter mon projet.

MERCURE.

C'eſt donc à la muſique que vous travaillez ; mais quel eſt l'Auteur des paroles ?

LE MUSICIEN.

L'Auteur des paroles ! c'eſt moi.

Air : *Le précepteur d'amour.*

Mes vers ſont doux, mes ſons brillans,
Et le Dieu de la double cîme
Réunit en moi les talens
De la muſique & de la rime.

MERCURE.

Vous ne pouvez mieux faire que de vous livrer à ce Théâtre ; c'eſt le plus fréquenté.

LE MUSICIEN.

Air : *A l'ombre de ce verd bocage.*

Eſt-il ſurprenant que la preſſe
Chez lui ſe rencontre toujours ?
Le triomphe y regne ſans ceſſe,
Flore y fait briller les beaux jours.

MERCURE.

A toute heure on voit sur ses traces
Le doux Printemps & les Zephirs,
L'Amour, les Attraits & les Graces,
Les Ris, les Jeux & les Plaisirs.

LE MUSICIEN.

Je sçais cela par moi-même, c'est pourquoi j'ai recours à votre Magazin.

MERCURE.

Je vais vous mettre à même; vous choisirez.

LE MUSICIEN.

Est-il possible que depuis le tems que l'on s'y fournit, il y ait encore quelque chose?

MERCURE.

Allez, allez, il y a bonne provision; je vais vous la faire voir. Merveilleux, apportez votre tiroir.

LE MUSICIEN.

Mais il n'y a pas là deux cents mots.

MERCURE.

Deux cents mots! il y en a tout au plus soixante-dix, & c'est assez pour un Opera.

Air : *Dormir eſt un tems perdu.*

Sur ces mots vus & revus
Tout ſon bien ſe fonde :
Pair à pair ils ſont couſus ,
De peur qu'on ne les confonde ;
Ils ſont ſi bien accouplés
Qu'ils reſteront aſſemblés
Juſqu'à la fin du Monde.

LE MUSICIEN *lit.*

Murmure , endure , chaîne , entraîne , gloire , victoire , ſoupirs , plaiſirs , douceurs , ardeurs , horreurs , fureurs ; mais tous ces mots-là me ſont familiers.

MERCURE.

Air : *Le fameux Diogene.*

De la douce harmonie
La puiſſance infinie ,
Par les chants les plus beaux ;
Leſtement les manie ,
Et ſi bien les varie
Qu'ils paroiſſent nouveaux.

Air : *Ce n'eſt point par effort qu'on aime.*

Cette ſéductrice agréable
Fait voir à l'eſprit enchanté
Dans le commun de l'admirable ;

Dans le vieux, de la nouveauté ;
Dans l'insensé, de l'estimable ;
Dans un monstre, de la beauté.

LE MUSICIEN.

Qu'est-ce que ce cahier renferme.

MERCURE.

Les Epithetes dont nos Auteurs Lyriques se servent.

LE MUSICIEN *lit.*

Ondes pures, fontaines claires, feuillage épais, monstre affreux, zéphirs gracieux, heros glorieux. Bon, je connois tout cela ; j'en ai employé une partie dans mon ouvrage.

MERCURE.

A propos d'ouvrage, vous m'avez promis de me le faire voir.

LE MUSICIEN.

Volontiers. (*à l'Orchestre.*) Allons, Messieurs, jouez-nous l'ouverture.

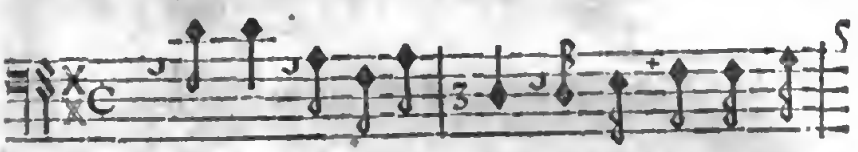
MERCURE *après l'ouverture.*

Comment donc, voilà du brillant.

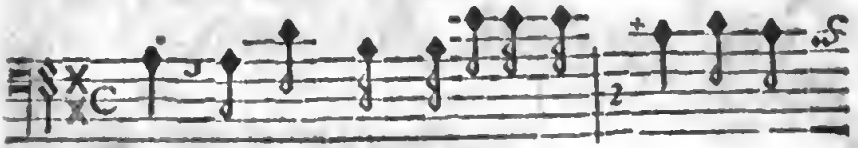
LE

LE MUSICIEN.

Je commence le premier Acte par le Monologue que je vais vous chanter.



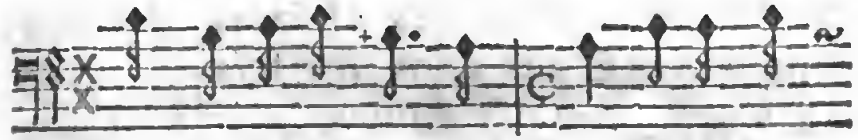
AMour, cruel a- mour, que fais-tu dans mon



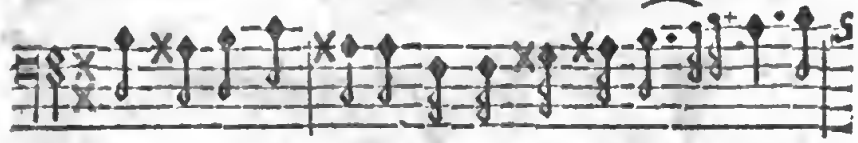
cœur ? Pourquoi, trop funeſte vainqueur, Me fais-

tu malgré moi reſſen- tir ta puiſ- ſance ?

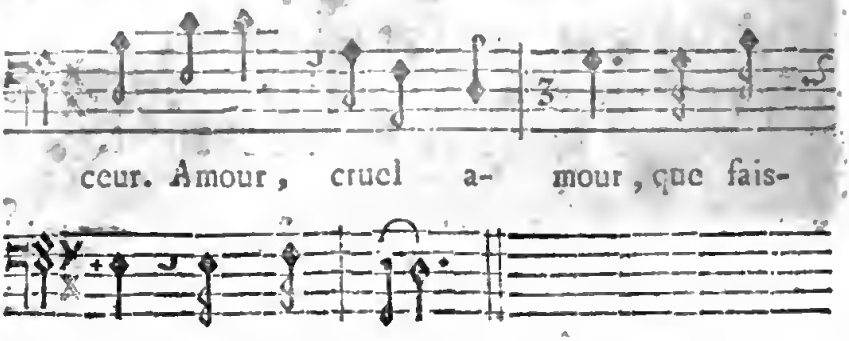
Non, je ne ſuis pas fait pour toi, Non,



non, tu n'es pas fait pour moi. D'une pai-



ſible indiffe- rence Laiſſe-moi goûter la dou-



MERCURE.

Vous avez raiſon de dire que vous réuniſſez tous les talens.

LE MUSICIEN.

A la ſeconde Scene un Confident vient me débiter quelques maximes pour me prouver que je dois me livrer à la tendreſſe,

Et qu'un grand cœur peut bien avoir une foibleſſe.

Je me rends, & je le charge de parler à celle que j'adore ; il ſort. Arrivent des eſclaves à qui j'ai donné la liberté ; c'eſt le ſujet du Divertiſſement. Choſe étonnante, choſe étonnante ! des eſclaves qui ont langui vingt ans dans les fers, deviennent tout à coup ingambes ; c'eſt un charme de leur voir paſſer l'entrechat.

MERCURE.

Je connois l'Opera à ce trait.

LE MUSICIEN.

Au ſecond Acte la Fée jalouſe vient

m'annoncer que j'ai un rival ; la fureur me ſaiſit ; je fais un tapage de tous les diables ; je maudis l'Amour, j'implore les Furies. Ecoutez cet air, il eſt charmant.

Vengez-moi d'un cruel outrage,
Démons, accourez tous,
Servez ma rage
Et mon courroux.

MERCURE.

Cela eſt caracteriſé.

LE MUSICIEN.

L'Enfer arrive.

CHŒUR *des Démons.*

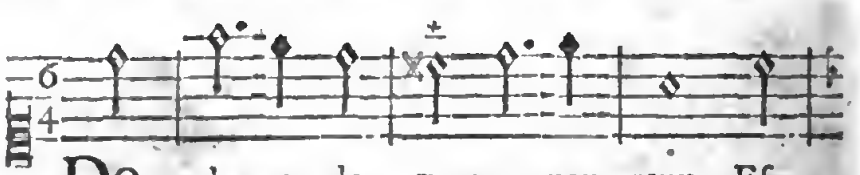
Nous accourons à ta voix,
Qu'il gémiſſe,
Qu'il fremiſſe,
Qu'il periſſe
Mille fois,
L'ingrat qui cauſe ton ſupplice.

MERCURE.

De mieux en mieux.

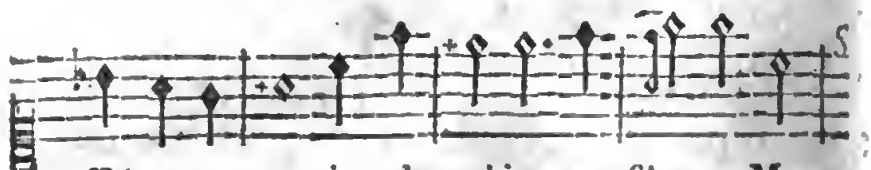
LE MUSICIEN.

Au troiſiéme Acte la Princeſſe à qui on a fait une fauſſe confidence, vient ſe plaindre aux échos de ma légereté. Une longue Ritournelle lui donne le temps de faire trois tours de Théâtre pour arranger ſa queue, & elle chante l'air ſuivant.

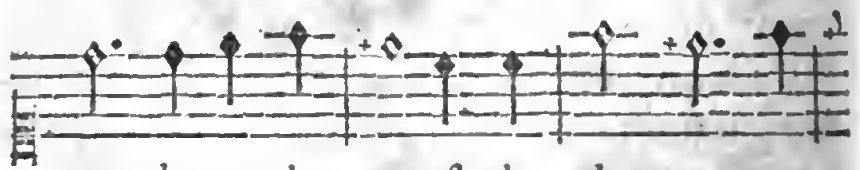


DOux charmes des cœurs a- mou- reux, Eſ-

poir, n'abu- ſe point mon a- me: L'in- grat

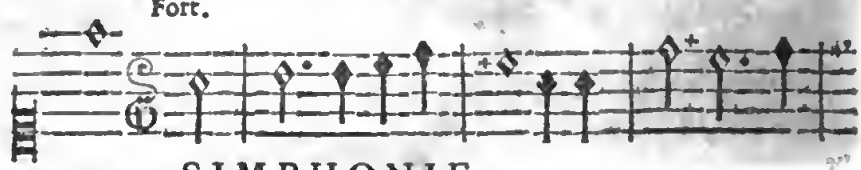


Démogor- gon vient de trahir ma flâ- me, Mon

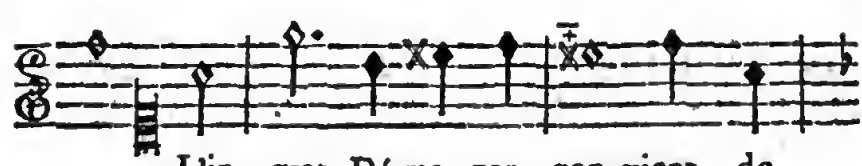


cœur de tous les cœurs eſt le plus a- mou-

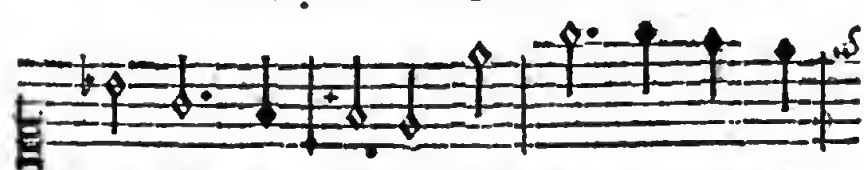
Fort.



reux. SIMPHONIE.



L'in- grat Dé-mo- gor- gon vient de



tra- hir ma flâ-me, Mon cœur de tous les

cœurs eſt le plus a- mou- reux.

MERCURE.

Vous faites de votre voix ce que vous voulez.

LE MUSICIEN.

J'arrive à la fin de ſon air, nous nous expliquons. La paix ſe fait par un Duo ; le Dénouement tombe des nues, la fête vient des Antipodes ; les quatre Parties du monde qui ſont raſſemblées dans mon antichambre, entrent ſur deux colonnes. On chante un petit air, on execute un Pas de deux, grand Chœur ſur le champ, grand Chœur. Allons, Meſſieurs, réveillez-vous.

CHŒUR.

Chantons, chantons la brillante victoire
D'un ſuperbe vainqueur couronné par la Gloire.
Qu'il triomphe à jamais au Temple de mémoire ;
Que ſur les mers,
Que dans les airs,
Juſqu'aux enfers
On entende le bruit de nos charmans concerts.
Que ſur les mers, &c.

MERCURE.

Venez, mon cher, que je vous couronne.

LE MUSICIEN.

Vous êtes donc content.

MERCURE.

A ravir.

Air : *O turlutaine.*

Des beaux fruits de votre veine
Tout Paris ſera rempli.

LE MUSICIEN.

Je vais effacer ſans peine,
O turlutaine,
Quinault ainſi que Lully.

MERCURE.

Turlutu tanta lari.

LE MUSICIEN.

Pour vous perſuader de la ſuperiorité de mon talent, je vais vous donner un Divertiſſement, qui, je crois, aura votre ſuffrage.

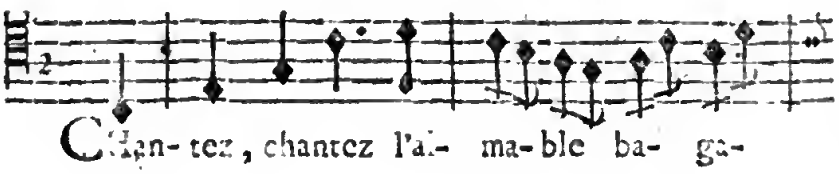
MERCURE.

Je le verrai avec plaiſir, pourvû qu'il ne tarde pas à paroître.

DIVERTISSEMENT.

ENTRE'E.

Air : *Pour le Muſicien.*

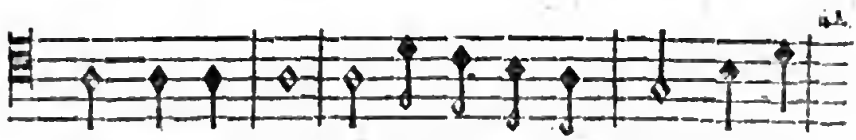


Chan-tez, chantez l'a- ma-ble ba- ga-

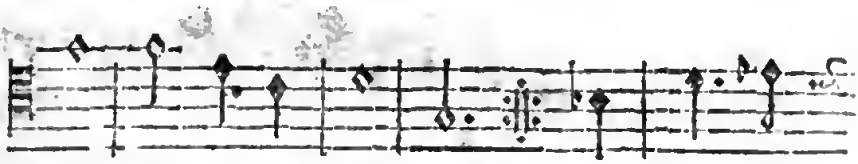
telle, Mo-dernes Amphions, par el-le vous bril-

lez; Mé-ri- tez ſes fa- veurs

par des ſoins redou- blés, Et rendez ſa

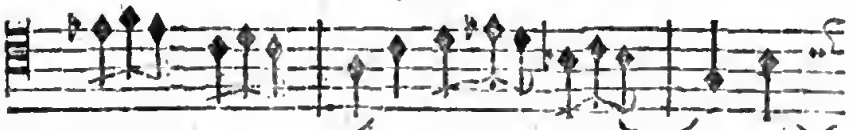


gloire immor- tel- le, Et rendez ſa gloire immor-

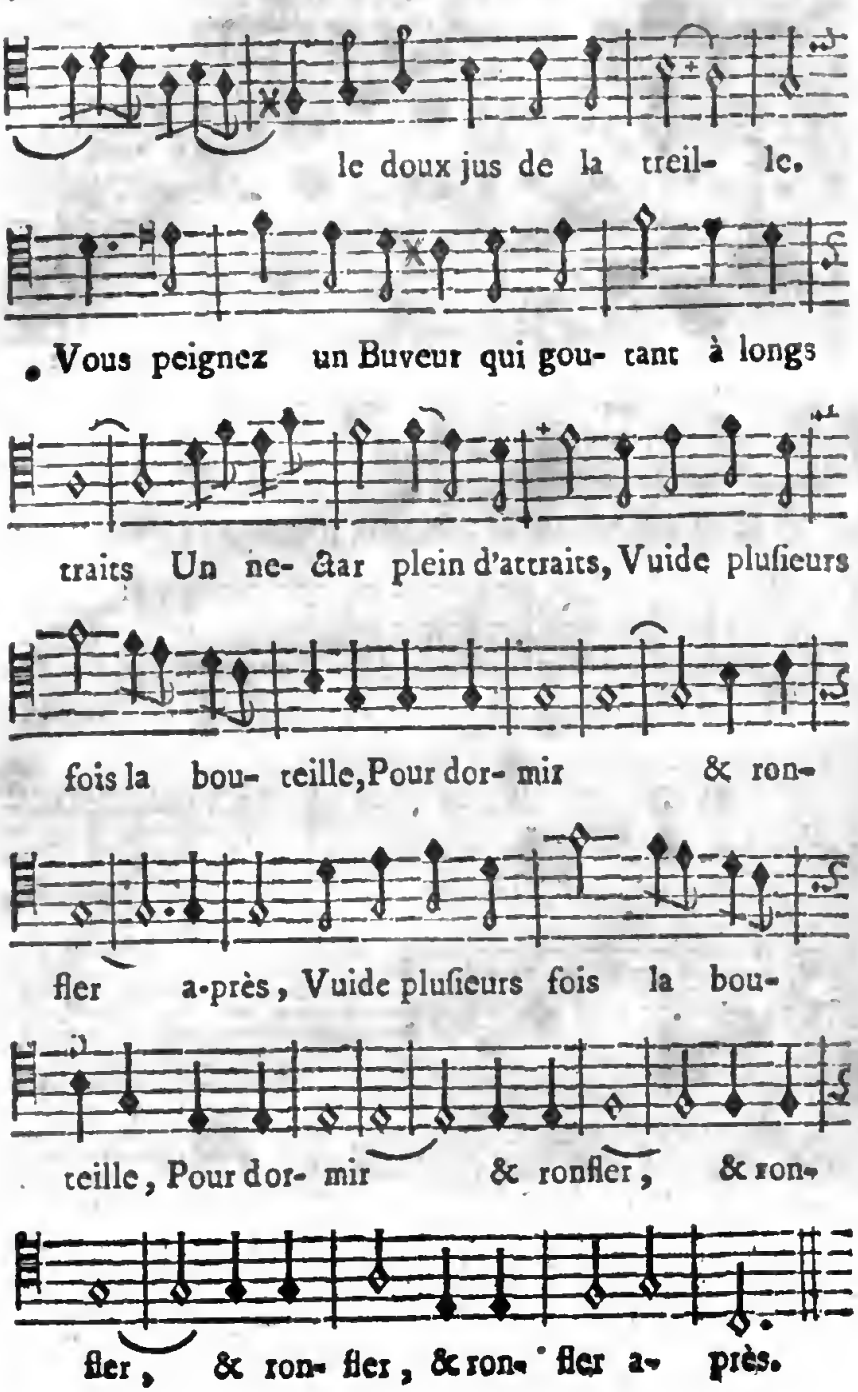


tel- le, immor- tel- le. Par ſon di-

vin ſe- cours Vous faites tous les jours Cou-



ler - - - - -


le doux jus de la treil- le.
Vous peignez un Buveur qui gou- tant à longs
traits Un ne- ctar plein d'attraits, Vuide plusieurs
fois la bou- teille, Pour dor- mir & ron-
fler a-près, Vuide plusieurs fois la bou-
teille, Pour dor- mir & ronfler, & ron-
fler, & ron- fler, & ron- fler a- près.

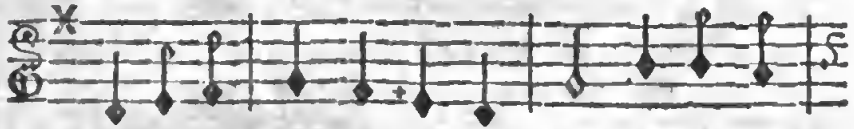
VAUDEVILLE.

PAr ce geſte- là, On met le ho- là,

C'eſt par ce geſte qu'on ap- prouve; C'eſt par ce lui-

ci que l'on réprou- ve.; De fa-veur ce ſigne

eſt cer- tain, L'on ex-prime ain-ſi le dé- dain,



L'a- mitié ſerre ain-ſi la main, Et l'a-mour

la baiſe à Ca- tin; Tu-re lu- re lu-re,

Flon flon flon, Chacun a ſon ton, ſon al- lu- re.

On voit bien des gens
Rire entre leurs dents,
D'autres dans leur joyeux délire
Semblent pleurer à force de rire ;
Voici le rire d'un faquin,
Le rire ironique & malin,
Le ris ſous cape & clandeſtin,
Le rire du Niais ou Flandrin
Turelure, &c.

Le malheur, au cieux
Fait lever les yeux :
Pour vanter un objet qui touche,
On met les cinq doigts deſſus la bouche ;
On fait ceci dans l'embarras :
La crainte fait doubler le pas,
La pitié nous fait faire hélas !
L'ennui fait étendre les bras,
Turelure, &c.

L'art de la ſanté
Fut bien inventé
Par nombre de gens qui nous bernent:
Et voilà comment ils s'y gouvernent,
Le Medecin fait en tâtant,
Le Chirurgien en piquant,
L'Apotiquaire en ſe baiſſant,
Tous trois font faire au patient, *aye*, *aye*, *aye*.
Turelure, &c.

Hymen, que de fois
On fraude tes droits !
Tous les jours dans chaque aventure
L'une eſt Jupiter, l'autre Mercure :
Voici le geſte de l'Amant,
Tel eſt celui du Confident ;
L'Epoux fait cela prudemment,
Sa femme lui fait ce préſent,
Turelure, &c.

L'autre jour Fanchon
Dit à Tircis, non ;
Mais en le diſant d'un air tendre
Le non, mieux que oui, ſe fait entendre :
Un bon cœur dit en promettant :
Repoſez-vous ſur moi.
Le faux ainſi dit foiblement :
Je ſerois flatté de vous obliger.
Le précepteur dit en grondant,
Toujours le nez en l'air !
L'écolier répond en ſautant,
Turelure, &c.

Avec ce doigt-ci
On menace ainſi :
Par ceci la paix ſe demande :
Le ſecret ainſi ſe recommande :
Entre amis on s'appelle ainſi : *hé.*
Du maître au valet c'eſt ceci, *holà, quelqu'un.*
La Marchande a le ton poli,
Faites-nous l'honneur d'entrer chez nous, Meſſieurs, ne vous faut-il rien du nôtre ?

D'autres, les ſoirs, font celui-ci, *chit, chit:*
Turelure, &c.

Un talent ſuffit
Pour mettre en crédit;
Quiconque ſçait s'y rendre habile:
Eſt ſûr de briller en cette ville;
L'un s'enrichit avec l'archet,
Avec le pinceau l'autre fait
Un viſage qui n'eſt pas le vôtre.
L'autre fait à coups de fleuret: *une, deux.*
Mais voici le meilleur ſecret, *un entrechat.*
Turelure, &c.

Dans ces lieux charmans;
Grand nombre d'amans
Viennent débiter la fleurette,
Mais differemment l'amour s'y traite,
Le Commis dit à ſa Louiſon, *baiſe, mon cœur;*
Elle lui répond ſur ce ton; *non.*
Le plumet dit à ſa Fanchon,
Allons, ne fais pas la farouche.
Le Grenadier en faction,
Caporal, l'heure ſonne, il faut me relever.
Turelure, &c.

Paris dans ſon ſein
Renferme un eſſain
D'habitans dont le goût differe;
Leur façon ne ſe reſſemble guere;

A la ville on dit poliment ;
Monſieur, vous pouvez diſpoſer de votre ſerviteur, il vous eſt entierement dévoué.
Aux fauxbourgs en ſe promenant,
Dame, je faiſons de bon cœur tout ce que je faiſons.
Au Palais Royal en cauſant,
Un dîné ſecret nous attend ; la Mimi eſt de la partie.
A la Douane on dit bruſquement,
Vous reviendrez demain, midi ſonne.
Turelure, &c.

Le Chantre Allemand
Mugit en chantant ;
De l'Eſpagnol la voix dolente
Sur le même ton toujours lamente ; *je languis.*
L'Italien fredonne ainſi ;
Sempré mio cuóre infiammáto d'ardóre per voi.
L'Anglois en ſifflant fait ceci ;
You are, Miſſe, the life of my ſoul.
Le goût du François, le voici :
Charmant amour, vous êtes adorable.
Celui du Suiſſe eſt celui ci,
Mamzel Fanchon, toi l'y être pien joulie fille.
Turelure, &c.

Que le Petit Cours
Offre de beaux jours !
Chacun y conduit ſa Climene,
D'un air different on s'y promene ;
C'eſt ainſi que le Robin va,
Il fait bien du vent pour ma friſure.

L'Officier comme cela, *à grands pas.*
L'Abbé marche dans ce goût là,
Le ſoleil eſt bien chaud aujourd'hui.
Le pas du Traitant, le voilà,
Ouf, je viendrai à bout de cette entrepriſe qui me vaudra au moins mille pour cent de bénéfice.
Turelure, &c.

Themis, tous les jours
Voit un grand concours
De gens de tout ſexe & tout âge,
Chacun au Barreau fait ſon ouvrage :
Le Clien dit en ſuppliant :
Monſeigneur, ma Cauſe eſt ſi juſte.
L'Huiſſier s'égoſille en criant,
Paix-là, ſilence au Barreau.
L'Avocat s'enrhume en diſant,
Meſſieurs, je plaide pour Homere.
Le Bailli fait en l'écoutant : *ha....*
Turelure, &c.

Ce lieu ſi badin
Paroît un jardin
Tout garni de fleurs printanieres :
Les Roſes ſont aux Loges premieres,
De Muguets le Théâtre eſt plein,
Les Secondes Loges de Thin,
Le Parterre de Romarin,
A la Porte on voit le Jaſmin,
Turelure, &c.

Quand un Acte eſt bon,
Tout dans ce canton
Fait voir des tranſports d'allegreſſe,
Quand il eſt mauvais, quelle triſteſſe!
L'on entend faire au Spectateur;
Que c'eſt mauvais! c'eſt déteſtable.
C'eſt ainſi qu'eſt l'Entrepreneur,
Me voilà bien avancé avec la dépenſe.
Voici le geſte de l'Auteur,
Peut-on jouer auſſi déteſtablement; ces malheureux feront tomber ma Piece.
Et voici celui de l'Acteur,
Ma foi, Monſieur l'Auteur, vous m'avez donné là un rôle qui ne vaut pas le diable: je ne puis le rendre bon, jouez-le vous-même ſi vous n'êtes pas content.
Turelure, &c.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *Le Magazin des Modernes*, Opera-Comique, & je crois que l'on peut en permettre la repréſentation & l'impreſſion. A Paris ce 14 Juillet 1758.

CRÉBILLON.

Le Privilége & l'enrégiſtrement ſe trouvent à la fin du Tome III. du Nouveau Recueil des Pieces repréſentées ſur le Théâtre de l'Opera-Comique depuis ſon rétabliſſement.

CATALOGUE DES THÉATRES,

Nouveaux ou nouvellement réimprimés. 1758.

ŒUvres de Boiſſi, *in*-8°. 9 vol. nouvelle édition, 1758. 36 l.

Œuvres de Piron, 3 vol. *in*-12 belles figures, dont les deſſeins ſont de M. Cochin. 1758. 9 l.

De Marivaux, Théâtre Franç. & Ital. *in*-12. 5 vol. 15 l.

Théâtre de M. de V***, *in*-12. 1753. 3 l.

Choix de nouvelles Pieces qui ont été repréſentées aux Théâtres François & Italien depuis quelques années, 6 vol *in*-12. 18 l.

Le Théâtre d'Apoſtolo Zeno, traduit de l'Italien, 2 vol. *in*-12. 1758. 5 l.

Le Théâtre Anglois Comique, 2 vol. *ſous preſſe.*

Théâtre édifiant ou Tragédies ſaintes de M. Duché. 2 l. 10 ſ.

Théâtre de M. Fagan, *in*-12. *ſous preſſe.*

Théâtre de Rotrou, *ſous preſſe.*

Théâtre de Pellegrin, *ſous preſſe.*

Théâtre Bourgeois, ou Recueil de Pieces repréſentées ſur des Théâtres particuliers, *in*-12. 3 l.

Nouveau Théâtre François & Italien, ou Recueil des meilleures Pieces de differens Auteurs, repréſentées depuis quelques années, 4 vol. *in*-8. 20 l.

D'Avice, *in*-8. 1 vol. 3 l. 10 ſ.

Théâtre de l'Affichard, *in*-8. 1 vol. 5 l.

De Guyot de Merville, *in*-8. 1 vol. 5 l.

De Peſſelier, *in*-8. 1 vol. 5 l.

Théâtre de la Grange, *in*-8. 3 l. 10 ſ.

De Romagneſi & Riccoboni, 1 vol. *in*-8. 5 l.

Théâtre de Campagne, ou les Débauches de l'Eſprit, 1 vol. *in*-8. 5 l.

Œuvres de Vadé, ou Recueil des Opera-Comiques & Parodies, avec les airs notés, 4 vol. *in*-8. 20 l.

Nouveau Théâtre de la Foire ou Recueil de Pieces qui ont été repréſentées ſur le Théâtre de l'Opera-Comique depuis ſon rétabliſſement, 4 vol *in*-8. avec les airs notés. 20 l.

Théâtre de Favart, 3 vol. *in*-8. avec la Muſique. 15 l.
Le Tome III. ſe vend ſéparément.

Les Spectacles de Paris, ou Calendrier Hiſtorique & Chronolog. de tous les Théâtres, 7 Parties, 1758. Chaque Partie ſe vend ſéparément. 1 l. 4 ſ.

GEORGET
ET
GEORGETTE,
OPERA-COMIQUE
EN UN ACTE;

Repréſenté pour la premiere fois, ſur le Théâtre de l'Opera-Comique de la foire S. Laurent, le 28 Juillet 1761.

Le prix eſt de 24 ſols avec les petits airs notés.

A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au-deſſous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

Avec Approbation & Privilége du Roi.
M. DCC. LXI.

65638

EPITRE

A MADEMOISELLE

LUSI.

JEUNE LUSI, d'un cœur reconnoissant
Daigne agréer un hommage sincere.
Je te dois tout : ce n'est qu'en l'avouant
Que je pourrai me satisfaire.
J'ai vû sur toi se fixer tous les yeux.
Ce sont ces traits, ces traits formés pour plaire,
Qui du Public ont arrêté les vœux.
A tes talens comme à tes charmes,
Également on rend les armes.
L'action semble naître au gré de ton desir,
La naive candeur sur ta bouche est errante,
Et de ton doux souris la grace séduisante,
Paroît la mere du plaisir.
Et même on m'a dit qu'au Parterre
Souvent on surprenoit, au rang des spectateurs,
Le Dieu qui regne dans Cythere
S'amusant à dicter cent éloges flateurs.
On a sû le connoître à la flamme immortelle
Dont ses yeux, à ta vue, ont brillé chaque jour.
L'instant où triomphe une Belle,
Devient la fête de l'Amour.

ACTEURS.

URSINUS.	M. La Ruette.
MOROSINE.	Mlle. Deſchamps.
GEORGET.	Mlle. Arnout.
GEORGETTE.	Mlle. Luzi.
LUCAS.	M. Odinot.
NICOLE.	Mlle Louiſon.
LE SEIGNEUR.	M. Clerval.
UN PAYSAN.	M. S. Aubert.

PAYSANS ET PAYSANNES.

La Scene eſt dans la Maiſon de Madame Moroſine.

Nota. Les Scenes 5 & 6 ſont imitées d'une Piece Angloiſe intitulée : *La Tempête.*

GEORGET
ET
GEORGETTE,
OPERA-COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

URSINUS, MOROSINE.

MOROSINE.

ARIETTE.

H ! oui, voiſin, je vous aſſure
Que les hommes ne valent rien.

URSINUS.

Fort bien !
Et moi, voiſine, je vous jure
Que c'eſt vous qui ne valez rien.

ENSEMBLE.

Non, { les hommes / les femmes } ne valent rien.

MOROSINE.

Qui trouble la paix du ménage?

URSINUS.

C'eſt la femme.

MOROSINE.

C'eſt le mari.

Pour un rien Monſieur fait tapage.

URSINUS.

Et Madame ne fait qu'un cri.

ENSEMBLE.

A la ville,
D'humeur civile:
Diable à la maiſon.
Jamais { femme / mari } n'entend raiſon.

MOROSINE.

Mais Monſieur Urſinus, je voudrois bien ſçavoir ce qui vous fait penſer ſi mal des femmes?

URSINUS.

Mais Madame Moroſine, je voudrois que vous me diſiez ce qui vous fait parler ſi mal des hommes?

MOROSINE.

L'expérience, voiſin.

URSINUS.

Et moi, voiſine, une longue épreuve.

MOROSINE.

Feu mon mari....

URSINUS.

Ma défunte femme....

MOROSINE.

Etoit bien le plus grand coquin....

URSINUS.

Etoit bien la plus méchante femelle....

MOROSINE.

Air : *Quand l'Auteur de la Nature.*

Chaque jour d'humeur légere,
Courtiſant toujours la moins ſévere,
Partout il cherchoit à plaire :
Sa maiſon
Reſtoit à l'abandon.
Les dons qu'il craignoit de me faire
Pour ſa Belle ne coutoient guere.
Tout pour elle ;
L'infidelle
Sans pitié
Laiſſoit-là ſa moitié.
Ce n'eſt pas qu'on s'en ſoucie ;
Mais enfin quelquefois on s'ennuie ;
D'ailleurs on n'eſt pas ravie,
Quand le bien
Ainſi devient à rien.

URSINUS.

Air : *Vaudeville d'Epicure.* N°. 1.

Profeſſeur de Philoſophie,
Dans Paris je tenois un rang :
Mais ma femme & vive & jolie,
M'y cauſoit beaucoup de tourment.
Qu'à de chagrins l'hymen expoſe,
Lorſque l'on n'a point, par malheur,
Pour prendre joliment la choſe,
La tranquillité d'un Seigneur ?

Dès que j'en fus débarraſſé, je vins me cacher dans ce village, où le Seigneur me donna une retraite ainſi qu'à vous.

MOROSINE.

Pareille raiſon m'y conduiſit ; je n'ai deſſein que d'y vivre ignorée, & pour jamais je renonce aux hommes.

URSINUS.

Je ne veux plus entendre parler des femmes.

SCENE II.

URSINUS, MOROSINE, LUCAS.

LUCAS.

BON jour, Monſieur Urſinus... Serviteur, Madame Moroſine.

URSINUS.

Bon jour, Lucas.

MOROSINE.

Tu as bien l'air d'un vaurien.

LUCAS.

Fort à votre ſervice, & ſi vous voulez, même dès aujourd'hui, je vous appartiendrons.

MOROSINE.

Que veux-tu dire ?

LUCAS.

Que votre fille eſt toute charmante ; je l'ons apperçue par-deſſus les murs de votre jardin, & il ne tiendra qu'à vous que je ſois votre gendre. Vous ferez une bonne emplette, au moins.

URSINUS.

Auriez-vous une fille, Madame Morosine ?

MOROSINE.

Je ne sais pas seulement ce que veut dire ce benêt-là.

LUCAS.

Vous voilà encore sur la négative. Cela me confirme un certain bruit.

MOROSINE.

Et quel bruit ?

LUCAS.

Air : *Tout roule aujourd'hui dans le Monde.* N°. 3.

Chacun dit com'ça, dont j'enrage,
Que vous voulais que votre enfant
Soit toujours comme une sauvage
Sans voir un homme seulement.
Jarni, cela m'impatiente,
Croyais-vous qu'on va vous souffrir
Antarrer une jeune plante
Qui ne demande qu'à venir.

MOROSINE.

Voilà de sots discours.

LUCAS.

Allons, touchez-là, ſans barguigner : quoique vous ſoyez une Bourgeoiſe, je ne ſommes pas un parti à dédaigner.

Air : *Ton humeur eſt, Catherine.*

Le Seigneur de ce village
De ma mere étoit l'ami.
Je ſuis ſon filleul ; je gage
Qu'il me f'ra queuq' bon parti.

MOROSINE.

Voyez la belle eſpérance !

URSINUS.

J'admire ſa bonne foi.

LUCAS.

Il a trop de conſcience,
Pour n'avoir pas ſoin de moi.

MOROSINE.

Vas te promener, je n'ai pas de fille ; & quand j'en aurois une, ce ne ſeroit pas pour toi.

LUCAS.

ARIETTE.

On enferme vainement
Une volage fauvette ;
La liberté lui plaît tant

Qu'à toute heure alle la guette :
La cage s'ouvre un inſtant ;
L'oiſeau s'envole en chantant.

Au revoir, Monſieur Urſinus. Sarviteur Madame Moroſine ; j'allons toujours prévenir mon Parrein.

SCENE III.

MOROSINE, URSINUS.

URSINUS.

Est-ce que vous avez une fille, Madame ?

MOROSINE.

Oui : mais comme mon mari m'a rendu très-malheureuſe, j'avois pris le parti de ne pas lui laiſſer voir d'homme. J'ai même mis auprès d'elle une petite fille que j'ai élevée, & qui eſt auſſi ignorante. Je voulois leur épargner les chagrins que j'ai éprouvés : mais je commence à m'appercevoir que je ne pourrai y réuſſir.

URSINUS.

Je ſuis dans le même cas. J'ai un fils, il n'a jamais vû de femmes, & je les lui ai

toujours peintes comme très-dangereuſes. Mais c'eſt un petit drôle qui ne ſera pas long-tems ma dupe. Si vous ſçaviez quelle éducation je lui ai donnée !

MOROSINE.

Si vous ſçaviez combien ma Georgette a d'eſprit !

URSINUS.

Voulez-vous profiter d'un bon avis ? Recueillons le fruit de nos ſoins ; épouſez mon fils, & donnez-moi votre fille.

MOROSINE.

Soit. J'imagine que nous ſerons ſatisfaits de ces enfans.

URSINUS.

C'eſt une cire molle que nous formerons comme nous voudrons.

MOROSINE.

En ce cas, faites faire le Contrat, avant que Lucas ait le tems d'informer le Seigneur. La journée eſt déjà avancée, tâchez de finir ce ſoir.

URSINUS.

Ne prevenez pas votre fille.

MOROSINE.

Ne parlez point non plus à votre fils.

URSINUS.

N'ayez pas peur. Mais je me ſouviens que je ſuis entré par notre porte de communication : je crois l'avoir laiſſée ouverte; je cours la fermer.

MOROSINE.

Je prendrai ce ſoin-là moi-même ; allez chez le Notaire.

SCENE IV.

MOROSINE.

Air : *Nous autres bons villageois.*

QUEL plaiſir, quand un amant
Ne connoit point l'Amour encore,
Et ſans art, tout bonnement,
Cherche à prouver qu'il vous adore!
Qu'il eſt flatteur de le former
Dans cet art ſi charmant d'aimer!
De la leçon par amitié
On partage au moins la moitié.

SCENE V.

MOROSINE, GEORGETTE, NICOLE.

GEORGETTE.

AH ! maman, dites-moi une choſe ? Nicole a toujours peur, quand nous nous promenons dans le jardin ; elle dit que l'homme pourroit bien monter par-deſſus les murs. Eſt-il vrai ?

MOROSINE.

Elle a raiſon, & il ne faut pas y reſter long-temps.

GEORGETTE.

Je voudrois pourtant bien voir un homme.

MOROSINE.

Ne ſouhaitez pas ſa vûe ; vous ne tarderiez pas à vous en repentir.

GEORGETTE.

Air ! *Ah ! mon mal ne vient que d'aimer.* N°. 4.

Vous nous dites, à tout moment,

Que l'homme eſt un monſtre, un méchant
Qui nous cauſe bien du ſouci ;
Je vous crois très-ſincere ;
Mais daignez donc nous dire auſſi
Quel mal il peut nous faire ?

MOROSINE.

Figurez-vous tout ce que vous pouvez imaginer de plus cruel.

GEORGETTE.

Tous ces hommes que vous nous avez montrés ſur nos tapiſſeries ont pourtant l'air ſi doux ?

MOROSINE.

C'eſt pour cela qu'ils ſont plus à craindre. A les voir ſi ſéduiſans, on ne les croiroit pas capables de la moindre perfidie.

GEORGETTE.

Tenez, je voudrois en voir un ; je ſuis ſûre que j'appaiſerois ſa rage.

MOROSINE.

Comment feriez-vous ?

Air : *M. le Prévôt des Marchands.*

Sans ceſſe je le flatterois,
Sans ceſſe avec lui je jouerois

Comme

Comme avec un chat qui badine.
Je ſçaurois me faire à ſes tours ;
Et, par amitié, j'imagine
Qu'il feroit patte de velours.

Air : *De l'Amour je ſubis les loix.*

Je ne veux point vous expoſer ;
Je connois ce que l'on doit craindre.
Quand l'homme veut intéreſſer,
Il eſt ſoumis, adroit à feindre ;
Mais dès qu'on le ſouffre aiſément,
Alors ſon audace eſt extrême.
Ce qu'on riſque, en l'apprivoiſant,
Trop ſouvent
Je l'éprouvai moi-même.

GEORGETTE.

Eſt-ce que l'homme vous auroit fait quelque méchanceté ?

MOROSINE.

Taiſez-vous, & ſongez à ne pas reſter long-temps dans cette ſalle, il pourroit fort bien y venir.

SCENE VI.

GEORGETTE, NICOLE.

NICOLE.

MADEMOISELLE, allons-nous-en.

GEORGETTE.

Un moment.

NICOLE.

Non, non, partons.

GEORGETTE.

Pourquoi ne voulez-vous pas reſter?

NICOLE.

Madame dit que l'homme pourroit venir ici.

GEORGETTE.

Tant mieux, nous le verrons.

NICOLE.

Penſez-vous à ce que vous riſquez?

GEORGETTE.

Air : *Entre l'amour & la raiſon.* nº. 5.

Je veux en courir le danger.

NICOLE.

Voulez-vous vous faire manger?

GEORGETTE.

Ah! Dieux! quelle peur eſt la vôtre!
Songez qu'il ne pourra jamais
En mordre qu'une à la fois....

NICOLE.

Mais
Il nous mordra l'une après l'autre.

GEORGETTE.

Ah ! que vous êtes poltronne ! vous n'êtes donc pas curieuſe ?

NICOLE.

Si fait.

GEORGETTE.

Air : *De tous les Capucins.*

Je prétends riſquer l'aventure.

NICOLE.

N'en faites rien ; je vous conjure.

GEORGETTE.

Pourquoi ?....

NICOLE.

Je ne puis le ſouffrir ;
Et je ſerois trop affligée,
S'il alloit vous faire périr.

GEORGETTE.

Oh ! je vous ſuis bien obligée.

NICOLE.

Laiſſez-moi plutôt m'expoſer au péril.

GEORGETTE.

Je ne ſuis pas peureuſe.

NICOLE.

Je ne le ſouffrirai point.

GEORGETTE.

Pour quelle raiſon ?

NICOLE.

Air : *Je ſuis pour les Dames, moi.*

Que voulez-vous que diſe votre mere,
Si le monſtre vous mord.

GEORGETTE.

Ne craignez rien, j'en ferai mon affaire.

NICOLE.

Ah! j'aurois toujours tort.
Rentrez.

GEORGETTE.

Non, non.

NICOLE.

Que vous êtes étrange!

GEORGETTE.

Je veux qu'il me mange, moi; je veux qu'il me mange.

MOROSINE, *dans la couliſſe.*

Nicole.

NICOLE.

Mademoiſelle, Madame vous appelle.

GEORGETTE.

Non, c'eſt vous.

NICOLE.

Vous êtes bien curieuſe! Fi! cela n'eſt pas bien.

GEORGETTE.

Vous l'êtes autant que moi.

MOROSINE, *dans la couliſſe.*

Nicole.

GEORGETTE.

Vous voyez que c'eſt vous que Maman appelle.

NICOLE.

Mademoiſelle, ſi vous le voyez, examinez-le bien, je vous prie, & vous me direz après, tout ce que vous aurez vû.

SCENE VII.

GEORGETTE.

ARIETTE.

SURement je le verrai :
On a beau dire & beau faire,
Sûrement je le verrai,
Malgré ma mere
Je le connoitrai.

Oui, oui ; cette défenſe
Accroît mon impatience.
Maman n'en a pas tant ſû,
Sans l'avoir vû.
Sûrement, &c.

De tout on me fait myſtere :
Eh ! bien,

Je ſçais ce que je ferai :
Je n'épargnerai rien,
Je chercherai ſi bien
Que je ſçaurai
Tout ce qu'on veut me taire.

Surement, &c.

SCENE VIII.

GEORGET, GEORGETTE.

GEORGETTE.

J'ENTENDS quelqu'un monter. Si c'étoit l'homme. Cachons-nous ici ; il ne pourra pas m'appercevoir.

GEORGET.

ARIETTE.

Toujours mon pere,
D'un ton ſévere,
Au logis me tient enfermé ;
Cela ne me plaît guere.
Je ſerois ſi charmé
De m'inſtruire.
Je le peux ;
Contentons nos vœux.
Il a beau dire ;
Je veux tout voir,
Et tout ſçavoir.
Il a laiſſé la porte ouverte ;
J'en ai profité.

Puiſque j'ai la liberté,
Courons à la découverte.
Seul à la maiſon,
Toujours je m'ennuie.
N'ai-je pas raiſon,
De chercher compagnie ?
Malgré lui, nous en trouverons;
Nous verrons.

GEORGETTE.

Voilà, à peu près, comme on m'a dit que l'homme étoit fait.

GEORGET.

Mon pere ne ceſſe de me répéter que je dois craindre la femme; mais il ne me dit pas pour quelle raiſon.

GEORGETTE.

Il ne me voit pas... Approchons doucement pour l'examiner.

GEORGET.

Air : *De Mlle. Arnout.* n°. 6.

Le paon ſéduit par ſon plumage,
Le roſſignol plaît par ſes chants;
Dans les canaux le poiſſon nage,
Et le mouton paît dans les champs.
Tout a ſon emploi ſur la terre;
On me l'a dit toujours ainſi.
Je voudrois bien ſavoir auſſi
Ce que la femme peut y faire.

GEORGETTE.

S'il pouvoit reſter là, je le verrois tout à mon aiſe.

GEORGET.

J'ai trouvé le moyen de ſortir aujourd'hui; je chercherai tant, que je trouverai quelque femme. On veut m'effrayer: mais je ne crains rien; il faut être réſolu.

GEORGETTE.

Il vient à moi.

GEORGET.

Quel eſt cet Objet charmant? Je n'ai rien vû d'égal à lui... rien n'approche de ſa beauté: que j'ai de plaiſir à le voir!

GEORGETTE.

Qu'il eſt joli!

GEORGET.

Air: *Nous jouiſſons dans nos hameaux.*

Rien n'eſt ſi beau que cet objet;
Il plaît, il intéreſſe.
Vers lui certain charme ſecret
Et m'attire & me preſſe.
Plus je le vois, plus de le voir
Je ſens naître l'envie.
A l'admirer matin & ſoir
Je paſſerois la vie.

GEORGETTE.

Beau Monſtre, je vous prie, ne me faites pas de mal.

GEORGET.

Air : *Nous ſommes Précepteurs d'Amour.*

Ah cela parle ... & quelle voix !
Que ce ſon enchanteur me touche!
Ah ! faites encore une fois
Parler une ſi belle bouche.

GEORGETTE.

J'ai tant de plaiſir à vous voir : auriez-vous bien le cœur de me faire du mal?

GEORGET.

Qui donc êtes-vous ?

GEORGETTE.

Je ſuis ...

GEORGET.

Ne ſeriez-vous point une femme ?

GEORGETTE.

On me l'a dit ainſi.

GEORGET.

Ah ! Ciel ! dès que je l'ai vûe, mon trouble devoit bien m'annoncer mon malheur... Qu'elle eſt jolie !... Il eſt pourtant vrai que cet inſtant me cauſera, peut-être, bien du chagrin.

GEORGETTE.

Air : *Le Confiteor.*

Qui ? moi, vous cauſer du chagrin !
Hélas ! c'eſt bien me faire injure.
Jamais je n'en aurai deſſein,
Et ſi je pouvois, je vous jure,
Travailler à votre bonheur,
Je le ferois de tout mon cœur.

GEORGET.

Qui ne la croiroit pas ! Mais n'allez point me tromper ; car je vous aſſure que je m'en vengerois vivement.

GEORGETTE.

Vivement ! Ah ! j'ai peur ... mais il ne ſemble pas ſi méchant ! ... on dit pourtant que vous ne cherchez que l'occaſion de me faire de la peine.

GEORGET.

J'aimerois mieux m'en faire à moi-même.

GEORGETTE.

Air : *Un petit moment plus tard.* n°. 7.

Vous êtes un homme pourtant ;
Du moins je le penſe

GEORGET.

De moi que craignez vous donc tant ?

GEORGETTE.

J'en tremble d'avance.
Mais il paroît ſi joli !

Hélas ! que je ſuis émue !
Dites-moi, l'êtes vous ?...

GEORGET.

Oui.

GEORGETTE.

Je ſuis perdue.

GEORGET.

Ah ! ſi je vous effraye, je voudrois dans l'inſtant devenir une autre créature.

GEORGETTE.

Non, non, ne changez point.

GEORGET.

Vous craignez ma préſence ; moi, je craignois la vôtre ; peut-être eſt-ce pour nous un malheur de nous trouver enſemble.

GEORGETTE.

Cela ſeroit bien fâcheux.

GEORGET.

ARIETTE.

Votre main eſt comme la mienne.

GEORGETTE.

Eh ! oui vraiment.

GEORGET.

Souffrez que je la tienne.

GEORGETTE.

Mais....

GEORGET.

Un inſtant.
Souvent
J'ai pris la main de mon pere.

GEORGETTE.

Souvent
J'ai pris la main de ma mere.

GEORGET.

Je ne ſçais pourquoi ;
Mais le ſentiment que j'éprouve
Eſt tout nouveau pour moi.

GEORGETTE.

La peine où je me trouve,
Je l'ignorois juſqu'à préſent.

ENSEMBLE.

Dieux ! quel moment !

GEORGETTE.

Hélas ! je commence à craindre ;
Car je ſens palpiter mon cœur.

GEORGET.

Je ne ſçais ſi je dois m'en plaindre ;
Mais tout à coup certaine ardeur....

GEORGETTE.

Auprès de vous, quel trouble ainſi m'agite !

GEORGET.

Auprès de vous, quels ſont ces mouvemens !

ENSEMBLE.

Je ſens
Que mon ame me quitte.

GEORGET.

Air : *Hélas ! Maman.*

Vous rencontrer une fois dans la vie,
Ce fut toujours ma curioſité.

GEORGETTE.

Pareil deſir m'a toujours pourſuivie :
Eſt-ce un malheur de l'avoir contenté ?

ENSEMBLE.

Faut-il hélas ! que nous perdions la vie
Pour un inſtant de curioſité ?

SCENE IX.

GEORGET, GEORGETTE, URSINUS.

URSINUS.

VOici notre affaire en bon train. Ah !
Ciel ! que vois-je !

GEORGETTE.

Encore un ; que vais-je devenir ?

URSINUS, *à Georget.*

Pourquoi êtes-vous ici ? Allez-vous-en.

GEORGET.

Mon pere, je ne craindrai rien avec vous.

URSINUS.

C'eſt, ſans doute, la fille de Madame Moroſine, qu'elle eſt aimable !

GEORGETTE.

Ah !

URSINUS.

N'ayez pas peur, ma Petite, je n'ai pas deſſein de vous déplaire.

GEORGETTE.

Je ne me fie pas à vous ; vous avez l'air plus effrayant que lui.

URSINUS.

Je ne ſuis pourtant pas ſi à craindre pour vous. La jolie enfant !... vous n'êtes pas parti.

GEORGET.

Je veux voir comment vous ferez pour vous défendre d'elle, afin de faire de même une autrefois.

SCENE X.

GEORGET, GEORGETTE, URSINUS, LUCAS.

LUCAS.

TRIO.

AH! jarnigué, que j'aurons de plaiſir!

URSINUS.

Ciel! c'eſt Lucas; tout va ſe découvrir!

LUCAS.

Eh! mais, c'eſt ma brunette.

GEORGETTE.

Encore un monſtre, où me cacher?

URSINUS.

Tu vas l'effaro ucher.
N'ayez pas peur, Georgette.

GEORGETTE.

Ah! maman, venez donc.

LUCAS.

Raſſurez-vous, ma fille;
Vous voyez un bon drille.

GEORGETTE.

Ah! Meſſieurs les monſtres, pardon.

URSINUS.

N'ayez pas peur, Georgette.

LUCAS.

Ne craignez rien, poulette.

GEORGETTE.

Ah! maman, venez donc.

SCENE XI.

GEORGET, GEORGETTE, URSINUS, LUCAS, MOROSINE.

MOROSINE.

CIEL! ma fille avec trois hommes!

URSINUS.

Madame, il paroît que vous la gardez à vûe.

MOROSINE.

Monſieur, je crois que c'eſt-là votre fils.

URSINUS.

Oui, Madame : il eſt ſorti malheureuſement, & je l'ai trouvé avec Georgette.

MOROSINE.

Rentrez, petite ſotte; je vous apprendrai à reſter ici, après vous l'avoir défendu.

GEORGETTE.

GEORGETTE.

Air : *Je ne dois plus feindre.*

J'ai voulu connoître moi-même
De l'homme la malice extrême
Et ſi tout ce qu'on dit de lui
Etoit véritable & ſincere.
Paſſez-le moi pour aujourd'hui ;
Je ne le ferai plus, ma mere.

MOROSINE.

Rentrez, vous dis-je.

GEORGETTE.

Maman, je veux voir comment vous ferez pour vous débarraſſer de tous ces Monſtres-là.

LUCAS.

Madame Moroſine, il ne s'agit plus de différer : parlons net.

Air : *Tes beaux yeux, ma Nicole.*

Ce ſeroit conſcience
De laiſſer cet enfant
Toujours dans l'ignorance :
Çà touchez là, maman.
Ah ! vous n'avez qu'à dire,
Al' ne chomera pas ;
Il lui faut, pour l'inſtruire,
Il lui faut un Lucas.

MOROSINE.

Ne t'ai-je pas déjà dit qu'elle ne ſeroit pas pour toi.

LUCAS.

Nous varrons. J'ons la parole de mon Parrein, j'allons tout lui conter : j'ons même à vous dire qu'il eſt ici, & qu'il veut vous parler. (*Il ſort.*)

MOROSINE, *à Georget qui regarde Georgette.*

Eh ! bien, petite fille, que faites-vous là ?

GEORGETTE.

Je n'ai pas ſi peur de celui-ci que des autres.

MOROSINE.

Rentrez... Hem !

GEORGETTE.

Y a-t-il plus de riſque pour moi que pour vous.

SCENE XII.

MOROSINE, URSINUS, GEORGET.

URSINUS, *à Georget.*

OU allez-vous ?

GEORGET.

Air : *Monſieur le P. évôt des Marchands.*

Monſieur, vous me dites toujours
Que la femme nous fait cent tours,

Et ne cherche qu'à nous ſurprendre.
Je la ſuis, afin d'en juger ;
Jamais on ne peut ſe défendre,
Si l'on ne connoit le danger.

URSINUS.

Non, non, reſtez.

MOROSINE.

Monſieur Urſinus, il faut empêcher Lucas d'obtenir Georgette. Le Seigneur d'ici eſt un homme d'importance de qui nous dépendons. Je ne puis agir contre ſa volonté. Allez-lui parler vous-même, il eſt raiſonnable ; plaidez votre cauſe le mieux que vous pourrez.

URSINUS.

Ne vous inquietez pas ; le prix que j'eſpere me rendra éloquent... Georgette eſt toute charmante.

SCENE XIII.

MOROSINE, GEORGET.

MOROSINE.

APPROCHEZ ici, mon fils, ... eh ! bien... Qu'avez-vous ? Vous paroiſſez de mauvaiſe humeur.

GEORGET.

Mon pere ne veut pas que j'aille parler à cette femme ; il y va bien, lui.

MOROSINE.

Celle-là eſt trop à craindre pour vous.

GEORGET.

Je n'en crois rien.

MOROSINE.

Vous n'en croyez rien ?

GEORGET.

Air :

Non, la femme n'eſt point méchante,
Son minois eſt trop joli.
Non, cet œil ſi doux qui m'enchante
N'eſt point un œil ennemi.
En moi ſa beauté parfaite
Fait naître un charmant déſir ;
Tout me dit qu'elle n'eſt faite
Que pour donner du plaiſir.

Quelle raiſon empêche mon pere de me dire pourquoi la femme...

MOROSINE.

Je vous le dirai, moi.

Air : *

Rien
Ne ſeroit bien,
Sans la femme ici bas.
Ses doux appas

* On paſſe cet air.

Chaſſent les allarmes :
C'eſt par ſes charmes
Qu'elle regne en tous lieux,
Pour toutes armes
Elle n'a beſoin que de ſes yeux.
L'homme languit
Dès qu'il la craint & la fuit ;
Toujours charmante
Sa vue enchante :
Tout lui cede
On s'en fait même une honneur ;
Mais qui la poſſede
Connoit le bonheur.

GEORGET.

Oh ! à préſent que je ſuis libre, je ſaurai bien m'inſtruire tout ſeul.

SCENE XIV.

MOROSINE, GEORGET, URSINUS, LUCAS.

URSINUS ET LUCAS.

ARIETTE.

EH ! oui, oui, { Bon homme, / Lucas, } on verra
Qui de nous deux l'emportera.

URSINUS.

J'épouſerai Georgette.

LUCAS.

J'aurons cette poulette.

URSINUS.

Elle ſera pour nous.

LUCAS.

Bon homme, y penſez-vous?

URSINUS.

J'inſtruirai ſon innocence.

LUCAS.

Ah ! vous badinez, je penſe.

URSINUS ET LUCAS.

Eh ! oui, oui, { Bon homme, / Lucas, } on verra
Qui de nous deux l'emportera.

MOROSINE.

Quel eſt donc le ſujet de votre diſpute?

URSINUS.

Je viens de voir le Seigneur. Il m'a dit qu'il vouloit abſolument qu'on s'en rapportât au choix de Georgette. Ainſi il prétend que nous lui parlions tous deux dans cette ſalle, & celui qui la lui amenera ſera ſon époux.

LUCAS.

Y conſentez-vous, Madame Moroſine.

MOROSINE.

Oui, ſi cela eſt de l'avis de Monſieur Urſinus.

URSINUS.

Il le faut bien. D'ailleurs, je ſerai bien-aiſe de montrer à ce nigaud qu'on peut l'emporter ſur lui.

MOROSINE.

Je vais vous envoyer ma fille, & faire apporter de la lumiere ; car il eſt déjà nuit.

SCENE XV.

URSINUS, LUCAS.

LUCAS.

Air : *Nous autres bons villageois.* n°. 7.

MA foi vous riſquez gros jeu ?
Epouſer fille ſi charmante.

URSINUS.

Crois tu donc riſquer ſi peu ?

LUCAS.

La petite eſt toute innocente ?

URSINUS.

Ah! tant mieux; comme je voudrai,
Sans peine je la formerai.

LUCAS.

Pour inſtruire un pareil tendron,
Il faut bien un autre luron.

URSINUS.

Lucas ſe croit un homme d'importance; mais voici Georgette, nous verrons ſi elle aura auſſi bonne opinion de toi.

LUCAS.

Je gage à coup ſûr qu'elle ne l'aura pas meilleure de vous.

SCENE XVI.

URSINUS, LUCAS, GEORGETTE.

URSINUS.

APPROCHEZ, ma belle Enfant.

LUCAS.

Venez, Poulette.

URSINUS.

Vous n'avez plus ſi peur de nous?

LUCAS.

N'eſt-il pas vrai que nous n'avons pas l'air ſi effrayant?

GEORGETTE.

Air :

Non je ne croirai plus
Ce qu'on me dira là-deſſus.
Non, non, l'homme en effet
N'eſt pas ſi méchant qu'on le fait.
Maman avoit beau dire :
Je la voyois ſourire,
Je me doutois bien
Qu'il n'en étoit rien.
Pourquoi donc de la ſorte
Crier à chaque inſtant ?
Je l'ai vû cependant,
Et je n'en ſuis point morte.

Le Seigneur m'a dit que Maman m'avoit toujours trompée.

URSINUS.

Ne vous a-t-il pas dit auſſi que vous deviez épouſer l'un de nous deux ?

GEORGETTE.

Oui.

URSINUS.

Eh ! bien, ma charmante, eſt-ce moi que vous voulez ?

LUCAS.

Eſt-ce moi, ma Reine, qui vous fais plus de plaiſir ?

SCENE XVII.

URSINUS, LUCAS, GEORGETTE, GEORGET.

GEORGET; *à part.*

AH ! la voici ; mais elle eſt avec mon pere & cet autre homme. Si ils me voient, ils me renvoyeront ; que ferai-je?... Eteignons .....

URSINUS.

Oui, mon petit Chat ... Pourquoi Lucas éteins-tu cette lumiere ?

LUCAS.

Ce n'eſt pas moi.

URSINUS.

Nous ne ſommes ici que nous deux ; & c'eſt toi ou moi.

LUCAS.

Pargué, c'eſt vous.

URSINUS.

Tu es un effronté menteur.

GEORGET.

Georgette.

GEORGETTE.

Plaît-il.

GEORGET.

C'eſt moi, ne craignez rien.

URSINUS.

J'étois ſûr que c'étoit Lucas qui avoit éteint la lumiere.

GEORGET.

Je ſais bien des choſes depuis que j'ai vû le Seigneur.

URSINUS.

[illegible]! que ſçais-tu donc tant, Lucas?

GEORGET.

Il m'a tout appris.

LUCAS.

Que peut-il vous avoir appris, bonhomme?

GEORGET, *à demi-voix.*

Air : *Reveillez vous, belle endormie.*

Ah qu'il m'a raſſuré, Georgette!...

URSINUS.

Hem, que dis-tu là tout bas?

GEORGET.

Suite de l'air.

Il dit que pour vous je ſuis fait....

LUCAS.

Parlez haut, Monſieur Urſinus, parlez haut.

GEORGETTE.

Suite de l'air.

Il dit que pour vous je ſuis faite.

GEORGET ET GEORGETTE.

Mon cœur le penſoit en ſecret.

URSINUS.

Air : *Chacun à ſon tour.* N°. 8.

Lucas, à la fin je me laſſe,

LUCAS.

Vous n'vous laſſez pas de parler,

URSINUS.

Lucas, finiras-tu, de grace ?

LUCAS.

Voulais-vous toujours babiller ?
Comptez-vous parler ſeul à Georgette ?
N'ons-je pas auſſi notre amour ?
Chacun à ſon tour
Liron, lirette
Chacun à ſon tour.

GEORGET.

Le Seigneur m'a bien dit que nous ne devions pas craindre de nous trouver enſemble.

URSINUS.

Encore...

LUCAS.

Par ué, Monſieur Urſinus, vous êtes un grand babillard.

URSINUS.

Air : *Que chacun de nous ſe livre.*

Ton impudence eſt extrême.

LUCAS,

Pour ſoi, chacun eſt ici.

URSINUS.

Parles-tu toujours de même ?

LUCAS.

Jaſez-vous toujours ainſi ?

URSINUS.

Pareille rodomontade
Ne durera pas toujours.

LUCAS.

Ah ! vous en ſerez malade,
Bon homme, au moins pour huit jours.

URSINUS.

Tu le prends ſur ce ton-là ?

LUCAS.

C'eſt comme ça que vous agiſſais ?

URSINUS.

Eh ! bien, nous verrons.

LUCAS.

Oui, nous varrons.

URSINUS, *prend une main de Georget qui tremble.*

Raſſurez-vous, mon enfant.

LUCAS, *prend l'autre main de Georget.*

Ne craignez rien, Poulette.

URSINUS.

(*Ils baiſent chacun une main de Georget qui embraſſe Georgette.*)

Lucas?

LUCAS.

Monſieur Urſinus?

URSINUS.

Qu'en penſes-tu?

LUCAS.

Qu'en penſez-vous vous-même?

URSINUS.

Ah! le nigaud!

LUCAS.

La bonne dupe que ce vieillard!

GEORGET.

Air : *Du Confiteor.*

Dans la nature, eſt il un bien
Egal à celui qui m'enchante?

URSINUS.

Quelle rage as-tu de parler bas? Voyons un peu ce que tu peux dire.

GEORGET.

Suite de l'air.

Mais cependant je voudrois bien
Sur cette bouche ſi charmante....

LUCAS.

Voyons un peu ce que vous jaſais.

GEORGET.

Suite de l'air.

Prendre encore un petit baiſer.

GEORGETTE.

Ah ! peut-on vous le refuſer ?

LUCAS.

Air : *Trémouſſez vous donc.*

Jarni, ça pas' la raillerie.

URSINUS.

Quoi ! Lucas, n'es-tu pas honteux ?
Oſer pouſſer l'effronterie !

LUCAS.

Qui vous croiroit ſi dangereux ?

GEORGET.

Venez avec moi, ma Georgette,
Le Seigneur nous attend là-bas.
(*Georget & Georgette ſortent.*)

URSINUS.

Reſpecte un peu cette poulette.

LUCAS.

Entendez-vous, ça n'ſe fait pas ;
Jarnigué, c'eſt qu'ça n'convient pas.

SCENE XVIII.

URSINUS, LUCAS.

URSINUS.

ARIETTE.

AVoir cette insolence !

LUCAS.

En ma présence !

URSINUS.

Hardiment,
Embrasser cet enfant !

LUCAS.

Qui croiroit qu'à votre âge
On ne fût pas plus sage ?

URSINUS.

Ce n'est pas moi.

LUCAS.

C'est vous.

URSINUS.

C'est toi.

ENSEMBLE.

Ce n'est pas moi.

LUCAS.

C'est vous

URSINUS.

C'est toi.

SCENE

SCENE XIX.

URSINUS, LUCAS, MOROSINE.

URSINUS.

TU es un grand maraut; mais je ne veux pas diſputer plus long-tems. Allons parler au Seigneur; Georgette ſe décidera devant lui. Venez, Petite.

LUCAS.

Eh! bien, oui. Allons, Poulette.

SCENE XX. *& derniere.*

URSINUS, LUCAS, MOROSINE, LE SEIGNEUR, GEORGET, GEORGETTE, PAYSANS, PAYSANNES, DOMESTIQUES *avec des flambeaux.*

URSINUS.

AH! Ciel!

MOROSINE.

Que vois-je!

LUCAS.

Pargué, nous n'avons pas mal pris le change.

UN PAYSAN.

Air :

Danſons tous au mariage
De Georgette & de Georget.
Tous deux à peu près du même âge,
L'un de l'autre ils ſont bien le fait.
Eſt-il un plus bel aſſemblage ?
Que leur bonheur ſoit complet.
Danſons tous au mariage
De Georgette & de Georget.

MOROSINE.

Monſieur, qu'eſt-ce que cela veut dire ?

LE SEIGNEUR.

Madame, n'ai-je pas promis que celui qui m'ameneroit Georgette ſeroit ſon époux. Monſieur Urſinus & Lucas y prétendoient ; mais Georget eſt venu avec elle ; en conſéquence je les ai unis enſemble, & je me charge de leur établiſſement.

LUCAS.

Mon Parrain, ce n'eſt pas là ce que vous m'avez promis.

LE SEIGNEUR.

J'en ſuis fâché par rapport à toi, mon

pauvre Lucas ; mais pour Monſieur Urſinus & Madame Moroſine, ils doivent s'eſtimer heureux que je borne à ce mariage la punition que mérite leur conduite envers ces enfans.

GEORGETTE.

Air : *Ma voiſine a fait un faux pas.*

Cent fois vous m'avez dit, Maman,
Que l'homme, ce monſtre méchant,
Nous cauſoit des peines cruelles.
Peut-être un jour je le ſçaurai :
Maman, quand je vous reverrai,
Je vous en dirai des nouvelles.

URSINUS.

Voilà les femmes ! ... Comme cette petite friponne m'a attrapé ! ... Mais je conſens de bon cœur qu'ils ſoient unis, & je prends la choſe en Philoſophe.

MOROSINE.

Je vois bien qu'il faut ſe décider. Soit, qu'ils ayent donc plus de bonheur que moi.

LUCAS.

Pargué, je vais faire itou de même. J'en avons pardu une, j'en retrouvarons deux ; ne ſongeons qu'à nous réjouir.

LE SEIGNEUR.

C'eſt prendre ſon parti comme il faut.

ARIETTE.

Livrez-vous à l'allegreſſe
Heureux amans,
Que la tendreſſe
Rempliſſe tous vos momens.

GEORGET ET GEORGETTE.

Pour moi le bonheur ſuprême
Sera de te voir tous les jours,
De te dire que je t'aime,
Et que je t'aimerai toujours.

TOUS.

Livrez-vous, &c.

FIN.

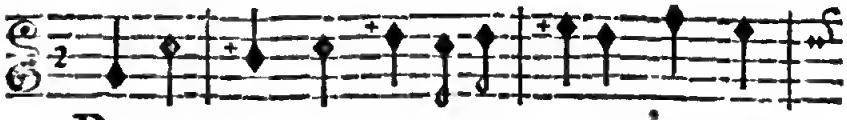
APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *Georget & Georgette*, *Opera-Comique*, & je crois que l'on peut en permettre l'impreſſion. A Paris ce 8 Août 1761.

CRÉBILLON.

Le Privilége, & l'Enrégiſtrement ſe trouvent à la fin du Tome 3e. du Nouveau Recueil des Piéces repréſentées ſur le théâtre de l'Opera-Comique depuis ſon rétabliſſement, &c.

N° 1.

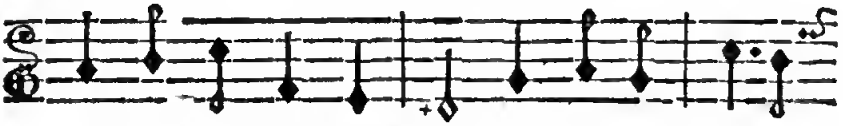


PRofeſ- ſeur de Philo-ſo- phie, Dans Pa-

ris je tenois un rang ;Mais ma femme & vive

& jo- li- e, M'y cauſoit beaucoup de tour-

ment Qu'à de chagrins l'hymen ex- poſe, Lorſque



l'on n'a point par mal- heur, Pour prendre jo-li-

ment la choſe, La tranqui- li-té d'un Seigneur ;

N° 2.

VI-ve le mouli- nage, Quand on a le bras

bon, Digue don : En faiſant ſon ou- vrage, On

oblige un tendron Digue don. Mor- gué j'ons

bon cou-rage, Et voilà mon refrain, Ah! ah!

ah! belle jeu- neſſe, Apportez à moudre ſans

ceſſe A notre mou- lin.

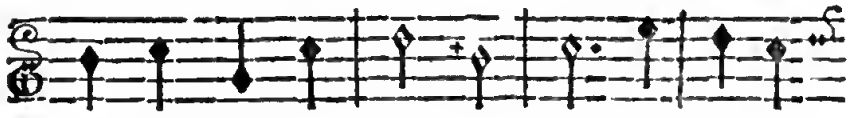
N° 3.

CHa- cun dit commça, dont j'en- rage, Que

vous voulais que votre en- fant, Soit toujours

comme u- ne ſau vage, Sans voir u-ne homme

ſeule- ment. Jar- ni ce-la m'impati- ente, Cro-



yais-vous qu'on va vous ſouf- frir, En- terrer

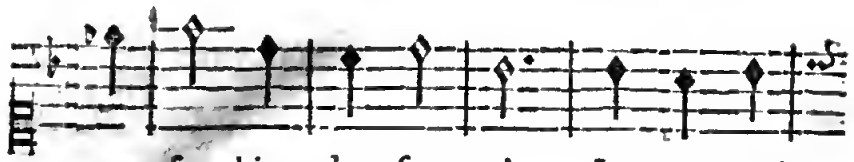
u-ne jeune plante, Qui ne deman-de

qu'à ve- nir.

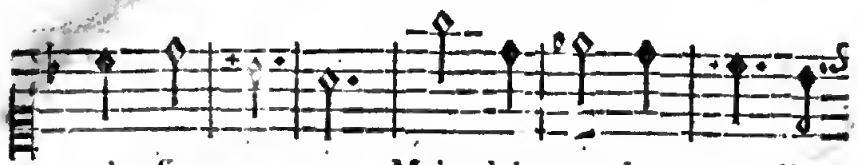
N° 4.

VOus nous di- tes à tout mo- ment, Que

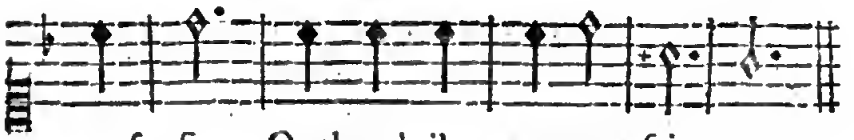
l'homme eſt un monſtre un mé- chant, Qui nous



cau- ſe bien du ſou- ci, Je vous crois



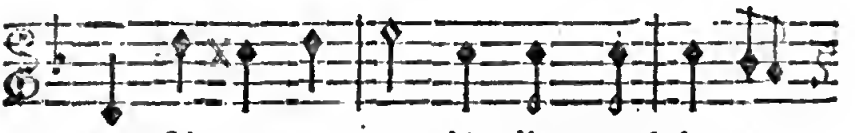
très ſin- ce- re; Mais dai-gnez donc nous dire



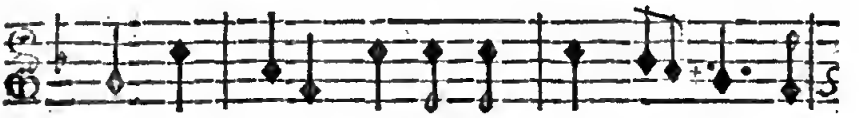
auſ- ſi, Quel mal il peut nous fai- re.

N° 5.

JE veux en courir le dan- ger, Voulez-vous



vous fai- re man- ger, Ah! dieux quel- le peur

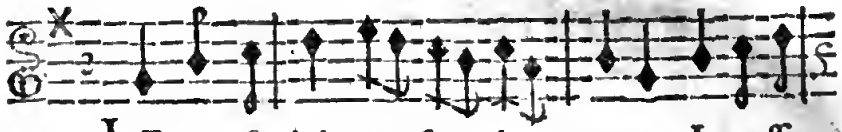


eſt la votre, Sougez qu'il ne pour- ra ja-

mais En mor- dre qu'une à la fois.... Mais

il nous mordra l'une a- près l'au- tre.

N° 6.



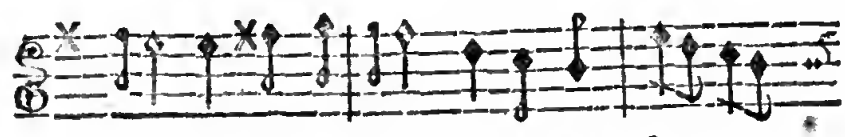
LE paon ſé-duit par ſon plu- mage, Le roſſi-

gnol plait par ſes chants, Dans les canaux le

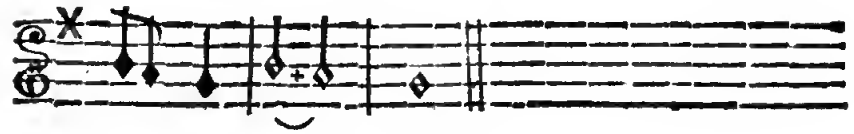
poiſſon na-ge, Et le mou- ton pait dans les

champs. Tout a ſon em-ploi ſur la ter-re,

On me l'a dit tou- jours ain- ſi; Je vou-drois



bin ſça-voir auſ- ſi, Ce que la fem- me



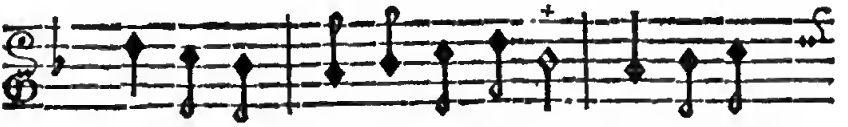
peut y fai- re.

N° 7.

VOus ê-tes un homme pour- tant, Du- moins

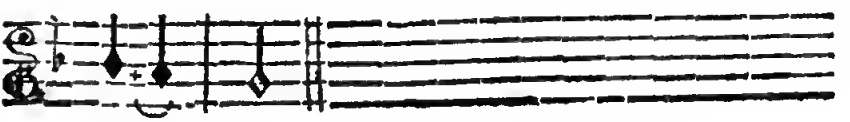
je le pen-ſe, De moi que crai-gnez vous donc

tant, Je trem-ble d'a-van-ce, Mais il pa-roît ſi jo-



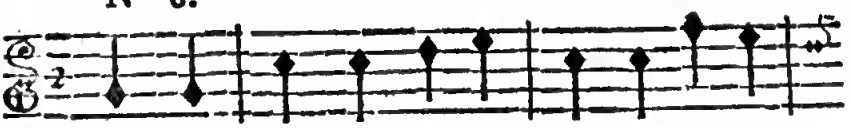
li, Hé-las que je ſuis é- mu- e, Di-tes

moi l'ê-tes-vous oui, Je ſuis, je ſuis per-

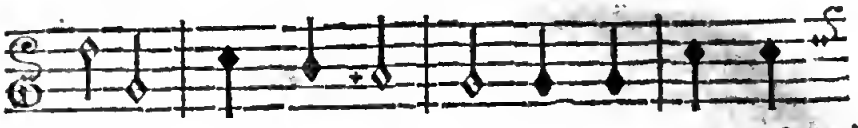


du- e.

N° 8.



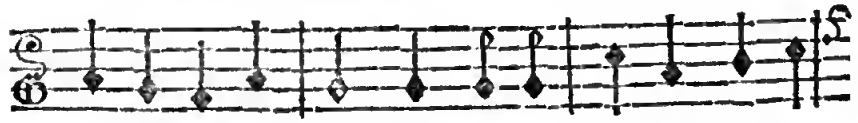
MA foi vous riſquez gros jeu, É-pouſer



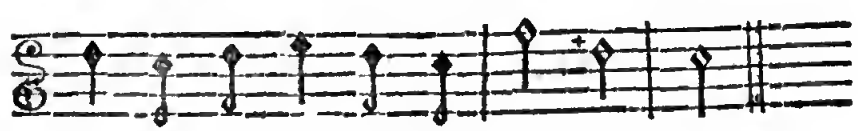
fil-le ſi charman- te ; Crois-tu donc riſ-

quer ſi peu ; La petite eſt toute in-nocen-

te, Ah ! tant mieux comme je voudrai, Sans peine

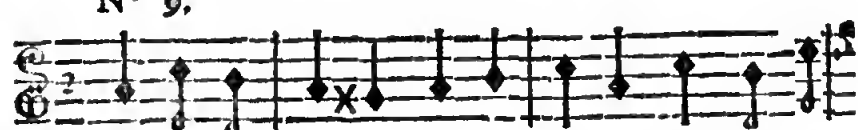


je la forme- rai : Pour inſtruire un pareil ten-

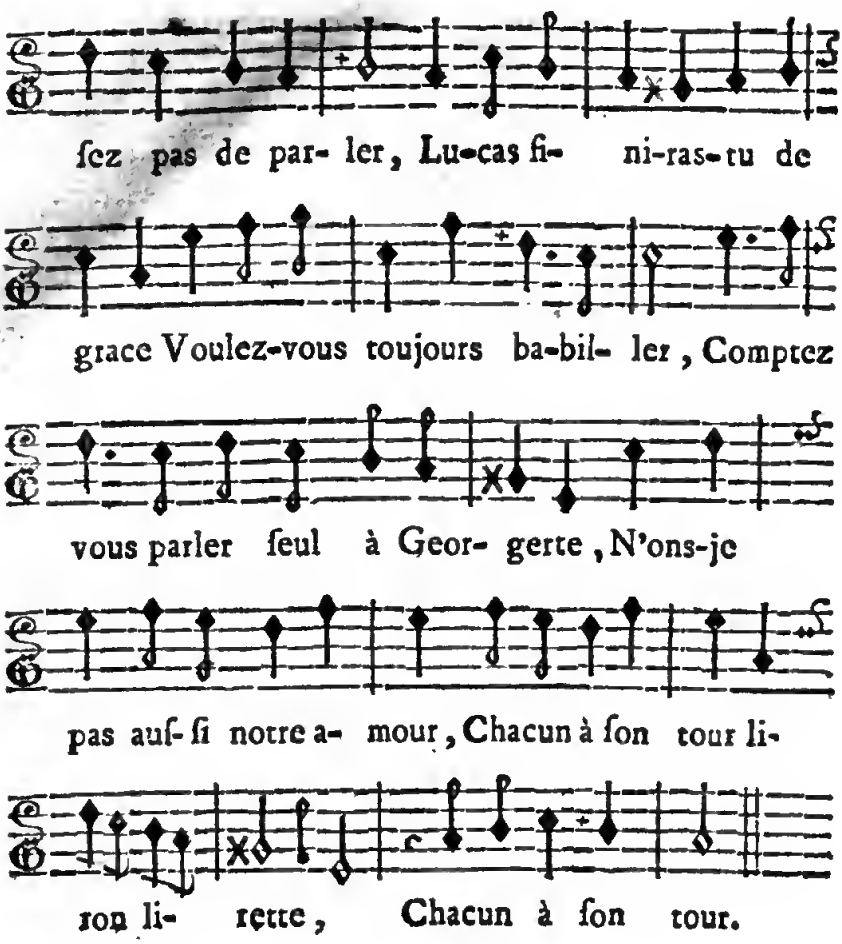


dron : Il faut bien un au- tre lu- ron.

N° 9.

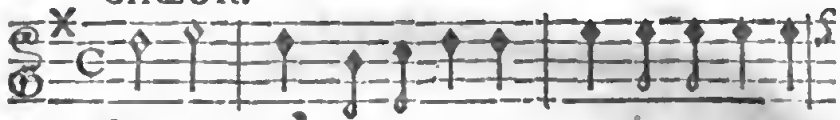


LUcas à la fin je me laſſe, Vous n'vous laſ-

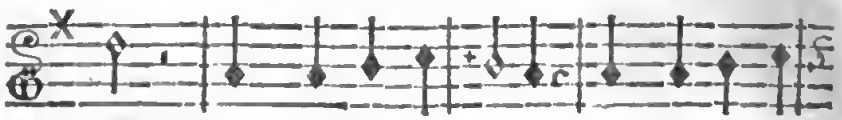

ſez pas de par- ler, Lu-cas fi- ni-ras-tu de
grace Voulez-vous toujours ba-bil- ler, Comptez
vous parler ſeul à Geor- gerte, N'ons-je
pas auſ-ſi notre a- mour, Chacun à ſon tour li-
ron li- rette, Chacun à ſon tour.

VAUDEVILLE.

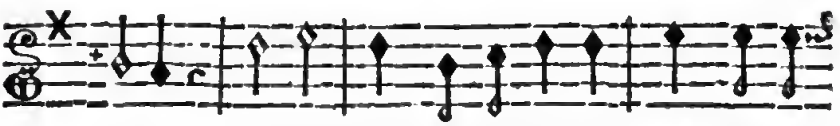
CHŒUR.



ALlons, gai, di-vertiſſons-nous, divertiſſons-



nous, Quand on ſe ma- rie, Tout rit dans la

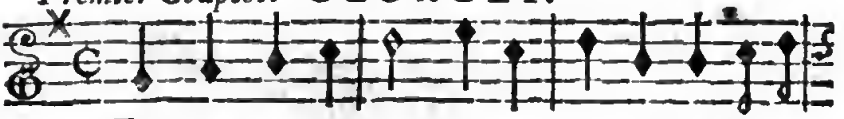


vi-e; Allons, gai, divertiſſons- nous, di-ver-

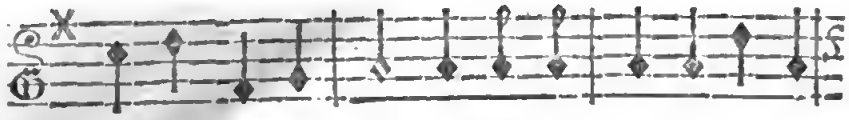
tiſſons-nous; C'eſt le beau jour des É- poux,

C'eſt le beau jour des É- poux.

Premier Couplet. GEORGET.



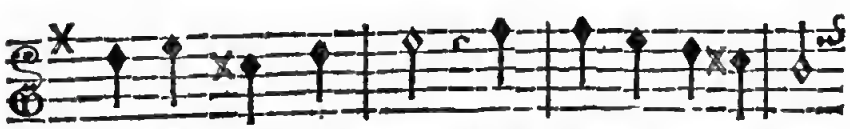
JUſqu'à cet inſtant l'igno- rance, Maitriſa



toujours mon eſ- prit, Il eſt bien des choſes je

penſe, Dont je ne ſuis pas fort inſtruit;

Que pourons nous faire en mé- nage, Georgette,



Je n'en ſçais trop rien; Mais en te regar-dant

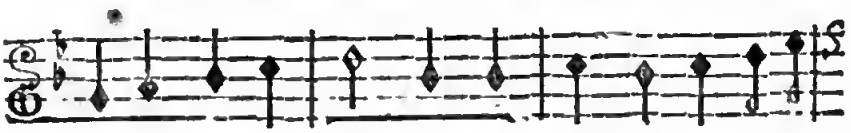
je gage, Que je le de-vi- ne-rai bien.

CHŒUR. Allons, gai, &c.

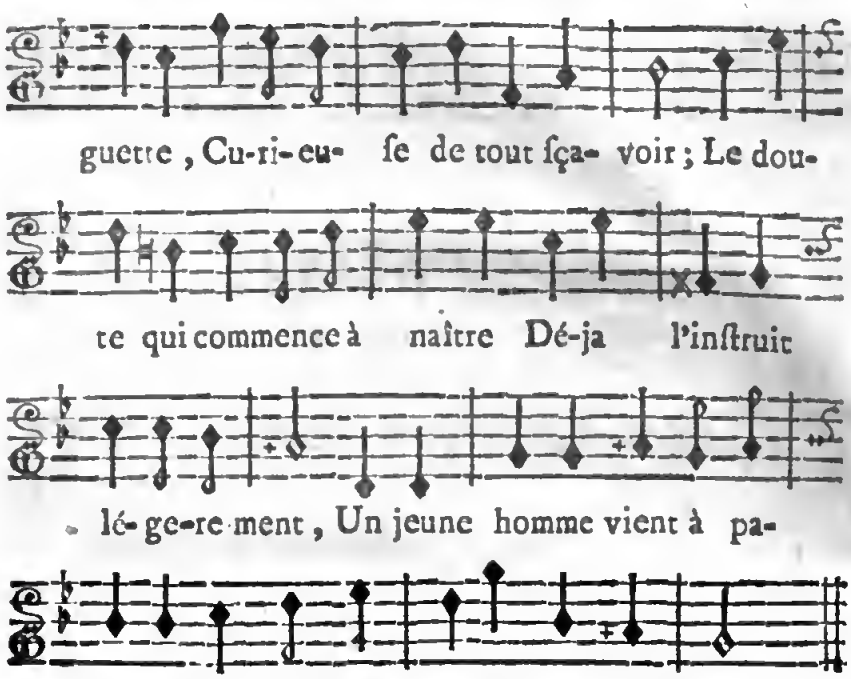
GEORGETTE.

Deuxiéme Couplet Mineur.

A Quatorze ans une fil- lette, Voudroit tout



entendre & tout voir, Dans un coin toujours elle



Le Chœur, Allons, gai, &c.

MOROSINE.

Contre les amours en colere
En vain on veut briſer leurs traits.
Philoſophes, d'humeur ſévere,
Y renoncez-vous pour jamais ?
Voit-on une fille jolie,
La tête tourne au même inſtant;
Le Sage fait une folie,
Et c'eſt l'ouvrage d'un enfant.

LE CHŒUR.

Allons, gai, &c.

URSINUS.

Une Prude à mine diſcrette,
De ſon prochain médit tout haut;

Mais tout bas la Dame en cachette
Chérit quelque léger défaut.
Quand l'Amour badine avec elle,
C'eſt en grand ſecret pour ſon bien;
Et plus d'une fois avec elle,
Il a joué qu'on n'en ſçait rien.

LE CHŒUR.

Allons, gai, &c.

LUCAS.

En ce ſiecle-ci l'innocence
Trouve à s'inſtruire heureuſement.
Fillette, ſans expérience,
Eſt choſe bien rare à préſent.
Si l'on n'admettoit en ménage
Qu'une Georgette & qu'un Georget,
Le Notaire auroit peu d'ouvrage,
Et pourroit bien fermer tout net.

LE CHŒUR.

Allons, gai, &c.

LE SEIGNEUR, *au Parterre.*

Lorſque nous chantons la puiſſance
Du Dieu charmant qui fait aimer.
Quelquefois par votre préſence,
Meſſieurs, daignez nous animer.
Que votre bonté ſoit complette,
Et nous prierons pour vous l'Amour
Qu'il engage quelque Georgette
A vous payer d'un doux retour.

LE CHŒUR.

Allons, gai, &c.

FIN.

L'HEUREUX DÉGUISEMENT, OU LA GOUVERNANTE SUPPOSÉE,

OPERA-COMIQUE

EN DEUX ACTES,

MELÉE D'ARIETTES.

Par M. DE MARCOUVILLE.

Repréſenté pour la premiere fois ſur le Théâtre de la Foire S. Laurent le 7 Août 1758.

Le prix eſt de 24 ſols avec les Airs choiſis.
La Muſique eſt de M. LA RUETTE.

A PARIS,
Chez N. B. DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques,
au-deſſous de la Fontaine S. Benoît,
au Temple du Goût.

M. DCC. LVIII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

JULIE, *jeune veuve, ſous le nom de Léonor.*

VALERE, *engagé ſecrettement avec Julie.*

GERONTE, *vieux Gentilhomme, pere de Lucile.*

LUCILE, *promiſe à Valere.*

FRONTIN, *Valet de Julie, au ſervice de Geronte.*

13322

La Scene ſe paſſe dans les jardins du Château de Geronte.

L'HEUREUX DÉGUISEMENT,

OPERA-COMIQUE

EN DEUX ACTES.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

JULIE, *en habit de voyage*, FRONTIN.

JULIE.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

EN ce lieu pourquoi m'introduire,
Malgré la frayeur qu'il m'inſpire ?

FRONTIN.

Tout dort encor dans le Château ;
Ne craignez rien, je vais vous dire

Ce qui s'eſt paſſé de nouveau.

JULIE.

Voyons : hâte-toi de m'inſtruire.

FRONTIN.

Volontiers ; mais il faut de l'ordre. Je vous diſois donc, Madame, que depuis le jour que Valere, après vous avoir donné ſa foi, ſortit un beau matin de chez vous, ſous prétexte d'aller arranger ſes affaires pour vous épouſer ; & qu'il laiſſa par mégard ſur ſa table une Lettre & un Portrait qui vous inſtruiſirent de ſa perfidie ; vous m'envoyates après lui pour tâcher de découvrir....

JULIE *vivement.*

Air : *Ici ſont venus en perſonne.*

Finis ce détail inutile,
Tu m'as écrit que de Lucile
Il alloit devenir l'Epoux :
Que le vieux Geronte ſon pere,
L'attendoit ici dans ſa Terre :
Qu'à lui tu t'étois préſenté
Pour valet ; que de mon côté
J'euſſe à partir en diligence.
Hé ! bien : J'arrive en conſéquence.
Ici pourquoi m'amenes-tu ?
Dis donc : Que ſçais-tu ? Qu'as-tu vû ?

FRONTIN.

Ce que je ſçais, Madame, ce que je ſçais ?

JULIE.

Dis donc vîte.

FRONTIN.

Je ſçais que Valere eſt arrivé d'hier ; car je l'ai vû.

JULIE.

Tu l'as vû ?

FRONTIN.

Oui, Madame.

JULIE.

Le traître !

FRONTIN.

Oui, Madame. Je ſçais auſſi que la nôce eſt pour ce ſoir ; car Geronte a donné des ordres pour cela.

JULIE.

Le perfide !

FRONTIN.

Oui, Madame. Je ſçais encore que vous m'avez tout l'air de rompre ce mariage-là.

JULIE.

Oh ! je t'en réponds.

ARIETTE.

Le parjure, le volage,
Malgré la foi qui l'engage,
Oſe former d'autres nœuds !
Qu'il tremble, qu'il frémiſſe ;
Je vais pour ſon ſupplice,
Me montrer à ſes yeux.
A ſa nouvelle amante

Démaſquons le trompeur :
Que le mépris, la froideur,
Que le dépit, la fureur
Soient le ſeul prix de ſa flâme inconſtante.
Que celle qui l'enchante,
Sans ceſſe le tourmente,
Et lui perce le cœur.

FRONTIN.

Hé ! bien ; voilà ce qui s'appelle avoir du courage & de la fermeté !

JULIE.

Le fourbe ! C'eſt donc pour ce ſoir ?

FRONTIN.

Oui, vraiment. Geronte enchanté de ſon gendre futur, & plus encore de ſes grands biens, veut nous ſouffler tout cela dans une nuit. Comment donc ? Il fait préparer dans ce jardin une fête magnifique ; il donne à ſa fille un train conſidérable, une ſuite nombreuſe.

Air : *Quand le péril.*

Et pour la rendre plus brillante,
Le bon homme en perd la raiſon.
Il veut avoir pour ſa maiſon
Une Surintendante.

JULIE.

Ah ! ah ! ce que tu me dis là me fait naître une idée. Oui : je pourrai bien mieux les tromper. Dis à Geronte que tu connois une femme de condition dans le

malheur, qui cherche à ſe placer auprès de quelque jeune Dame.

FRONTIN.

J'entends.

JULIE.

Tu me préſenteras.

FRONTIN.

Fort bien !

JULIE.

Laiſſe-moi faire. Mon rôle ne m'embarraſſera pas vis-à-vis du vieillard.

FRONTIN.

Je le crois, il eſt ſi facile !

JULIE.

Air : *Je ne ſçais comment.*

Les yeux baiſſés par modeſtie,
Doucement je l'aborderai :
D'un ton naïf, d'une voix affoiblie,
Lentement je lui parlerai ;
Dans le recit de mes diſgraces,
Je pleurerai,
Je gémirai,
Des *Honeſta* je connois les grimaces :
Je l'attendrirai.

FRONTIN.

La bonne piece !

JULIE.

Va, je prépare à mon traître un tour auquel il ne s'attend pas. Mais il faut m'introduire dans la maiſon, pour agir de concert.

FRONTIN.

A merveille ! Mais, Madame, en verité, l'honneur .... & l'avantage de ſervir avec une camarade .... enfin une Maitreſſe qui veut bien ſe mettre au niveau de ſon ſerviteur pour....

JULIE.

Laiſſe-là tes complimens, & ſonge à m'appeller déſormais Léonor.

FRONTIN.

Léonor ! & pourquoi quitter le nom de Julie ? Il étoit ſi joli !

JULIE.

Que tu es ſimple ! avec ce nom-là Valere malgré le déguiſement que je vais prendre....

FRONTIN.

Ah ! je comprends. C'eſt penſer à tout. (*à part.*) Quelle ruſée !

JULIE.

Je vais me préparer. Toi, ne néglige rien pour engager Geronte à m'accepter.

FRONTIN.

Air : *Trois enfans gueux.*

Soyez tranquille, allez, je réuſſis,
Quand j'entreprends de conduire une affaire.
Je vous retiens d'avance en ce logis.
Accordons-nous.

JULIE.

Sur quoi ?

FRONTIN.

Sur l'honoraire.

JULIE.

Finis tes plaiſanteries. Je t'attendrai chez moi, & tu me trouveras prête. Quelle joie, Frontin, de pouvoir punir un perfide!

Elle ſort.

SCENE II.

FRONTIN *ſeul.*

JE conçois cela. Tromper & ſe venger; cela eſt aſſez ſatisfaiſant. Au ſurplus voilà l'uſage, & ma Maitreſſe eſt dans l'ordre.

Air, Noté N°. 1.

Tant qu'à ſa Belle
Un amant eſt fidele,
Le plus tendre retour
Doit payer ſon amour;
Mais auſſitôt qu'il change,
Soudain elle s'arrange
Pour le faire ſouffrir:
Car dût-elle en périr,
La femme qui ſe venge
A toujours du plaiſir.

Mais j'apperçois notre vieux Seigneur. Il a l'air bien occupé.

SCENE III.

GERONTE, FRONTIN.

GÉRONTE.

Air : *L'occaſion fait le larron.*

VALERE enfin ce ſoir ſera mon gendre ;
Tout eſt d'accord, le contrat eſt dreſſé:
Eraſte ici n'a plus rien à prétendre,
Et m'en voilà débarraſſé.

FRONTIN *à part.*

Cela n'eſt pas encor ſûr.

GERONTE.

Je l'ai prié de ſupprimer ſes viſites, il n'oſera reparoître. Il n'a que ſa nobleſſe pour tout bien. Lucile à qui il avoit ſçu plaire, paroît triſte depuis l'arrivée de Valere.

FRONTIN *à part.*

Ce n'eſt pas ſans raiſon.

GERONTE.

Mais tout eſt conclu. Je me moque de cela.

FRONTIN *à part.*

Oh ! nous verrons.

GERONTE.

Je viens de lui parler ferme.

FRONTIN *à part.*

Paroles perdues !

GERONTE.

Et je lui ai fort bien dit que la jeuneſſe eſt ſujette à bien des défauts.

FRONTIN.

Que malheureuſement la vieilleſſe n'a plus.

GERONTE.

Et que le bien ſeul doit déterminer.

FRONTIN.

Fi donc?

GERONTE *l'appercevant.*

Hem ! Ah ! c'eſt toi, Frontin ?

FRONTIN.

Oui, Monſieur. Mais vous me paroiſſez agité.

GERONTE.

Oh ! ce n'eſt rien. Je viens de gronder Lucile.

FRONTIN.

La pauvre enfant ! n'eſt-ce pas au ſujet d'Eraſte ?

GERONTE.

Juſtement.

FRONTIN.

Ah ! Monſieur, cet Eraſte-là lui tient bien au cœur.

GERONTE.

Qu'il lui tienne à tout ce qu'il voudra.

ARIETTE.

Je veux qu'elle ait Valere,
J'en ai donné ma foi;
Cet amant doit lui plaire,
Il me convient à moi. (*fin.*)

FRONTIN.

Si la Belle au contraire
A fait un autre choix.

GERONTE.

Ne ſuis-je pas ſon pere?

FRONTIN.

Oh! vraiment, je le crois;
Mais vous aurez beau faire,
L'Amour ſçaura....

GERONTE.

Tais-toi:
Ce ſera mon affaire,
Je lui ferai la loi.
Je veux &c.

FRONTIN.

Vous avez raiſon; il vous convient; tout eſt dit.

GERONTE.

Oh! oh! je ſçais mes droits. Je veux en conſéquence lui donner quelque perſonne prudente pour la conduire, car elle eſt étourdie....

FRONTIN *d'un ton affectueux.*

Ah! Monſieur, une jeune veuve que j'ai ſervie, & que je ſervirois encore, ſi ſes malheurs ne l'avoient obligée de me

réformer, ſeroit bien votre affaire. Elle cherche actuellement quelque place honorable.

GERONTE.

Et quelle eſt-elle ?

FRONTIN.

Vraiment, Monſieur, c'eſt une femme de condition ; mais d'une régularité, d'une vertu, d'un ſcrupule....

GERONTE.

Mais elle eſt jeune, me dis-tu ?

FRONTIN.

Voilà ce qu'il y a d'admirable ! C'eſt, vous dis-je, tout ce qu'il vous faut.

GERONTE.

Air : *Sur le Pont d'Avignon.*

Mais pourrai-je la voir ?

FRONTIN.

Je connois ſa demeure :
Elle ſera chez vous au plûtard dans une heure.

GERONTE.

Tu me feras plaiſir. Valere en ſera charmé, & cela le raſſurera.

FRONTIN *à part.*

Ah ! oui, très charmé.

GERONTE.

Car il eſt un peu jaloux.

FRONTIN.

Léonor le guérira.

GERONTE.

Léonor ?

FRONTIN.

Oui : c'eſt le nom de la perſonne en queſtion. Elle a fait des cures ſurprenantes.

Air : *Des Trembleurs.*

Elle fixe le volage,
Ramene un mari peu ſage,
Humaniſe la ſauvage,
Tranquilliſe le jaloux :
Par ſon art dans le ménage,
On ne voit jamais d'orage ;
Et le fruit de ſon ouvrage
Eſt le bonheur des Epoux.

En un mot, brouilleries, pardons, ruptures, raccommodements, tout eſt de ſon reſſort.

GERONTE.

C'eſt un prodige ! il faut en profiter.

ARIETTE.

Par ſes ſoins, ma fille,
Au bien s'adonnera,
Se formera :
Elle élevera,
Sa petite famille ;
Et chacun s'écriera
Les jolis enfans que voilà !
Je brule, je pétille
Quel plaiſir ce ſera
De voir cela.

Va la chercher, Frontin, je ſuis d'une impatience !... Je vais en prévenir ma fille.

(*Il ſort en chantant.*)

Quel plaiſir ce ſera &c.

SCENE IV.

FRONTIN *ſeul.*

CELA ne va pas mal. Ah ! M. Valere, vous n'avez qu'à vous bien tenir. Nous allons travailler pour vous. Mais le voici, je crois, avec Lucile. Saiſiſſons ce moment pour rejoindre Julie, & lui annoncer ces bonnes nouvelles.

(*Il ſort.*)

SCENE V.

VALERE, LUCILE.

VALERE.

Air, Noté N°. 2.

PRET à devenir votre epoux,
Une trop juſte crainte allarme ma tendreſſe.
Un pere pour combler mon eſpoir le plus doux
M'accorde votre main ; mais ma délicateſſe
Ne veut l'obtenir que de vous.

Oui, belle Lucile, je vous aime, & le don ſeul de votre cœur peut faire ma félicité.

LUCILE.

Vous me connoiſſez depuis quelques inſtans, & vous m'aimez, Monſieur ? Je le veux croire ; mais il faut auſſi que je vous aime, & vous l'exigez ! En vérité....

VALERE.

Peut-on déſirer avec trop d'ardeur un bien ſi précieux ?

LUCILE.

Air, Noté N°. 3.

Par les ſoins & par la conſtance
On mérite un pareil retour.
Puis-je compter ſur un amour
Qui demande dès ſa naiſſance ?
Contentez-vous de l'eſperance ;
J'aimerai peut-être à mon tour.

VALERE.

Que je ſuis malheureux !

LUCILE.

Effectivement, vous êtes bien à plaindre. (*à part.*) Qu'il m'ennuye !

VALERE

Sans doute, puiſque vous ne m'épouſerez que par obéiſſance.

LUCILE.

N'eſt-ce pas beaucoup que d'obéir ?

VALERE.

En eſt-ce aſſez pour un cœur qui vous adore ?

LUCILE.

LUCILE.

(*à part.*) Qui vous adore ! (*haut.*) Songez que j'aurois pû refuſer....

VALERE *vivement.*

O ! ciel ! j'aurois expiré de douleur à vos yeux..

LUCILE.

(*à part.*) Expiré ! Qu'il eſt fade !

SCENE VI.

GERONTE, LUCILE, VALERE.

GERONTE.

JE te cherchois, ma fille. Ah ! vous voilà, Valere : hé ! bien, j'aime cela ; les pauvres enfans ! ... Allons, continuez, il faut s'accoutumer à être enſemble, cela eſt néceſſaire. Tenez, j'ai connu jadis les délices du tête à tête : j'en ai profité quelquefois, & je m'en reſſouviens encore avec plaiſir.

ARIETTE.

Dans un réduit,
La nuit,
Sans bruit,
Lorſqu'un amant
Sçait bien inſtruire

De ſon martyre
Un objet charmant ;
La Belle ſoupire,
Et plaint ſon tourment.
L'amant careſſant
Devient plus preſſant :
On lui réſiſte
Foiblement ;
Mais il inſiſte
Vivement ;
Et d'une cachette
L'Amour qui les guette
Saiſit le moment. (*bis.*)

Voilà comme je faiſois, & comme il faut s'y prendre.

VALERE.

Oui ; mais il faut être aimé pour cela.

GERONTE.

Sans doute. Eſt-ce que vous en êtes encore à compter votre martyre ? Conſolez-vous. Ce ſoir l'Amour ſaiſira le moment.

LUCILE.

Eh ! mon pere !

GERONTE.

Tu rougis ? C'eſt bien fait. O çà, ma fille, je viens te faire part d'une découverte admirable.

LUCILE.

Quelle découverte ?

GERONTE.

Air : *Fanfare de S. Cloud.*

C'eſt une femme charmante
Que Frontin doit m'amener.
Que tu vas être contente
Si je puis te la donner !
On la dit prudente & ſage,
Je crois qu'elle conviendra :
Du détail de ton ménage
Ton mari la chargera.

LUCILE.

C'eſt-à-dire que vous m'allez donner une Gouvernante ?

GERONTE.

Eh ! non ; mais tu es encore trop jeune pour conduire une maiſon.

LUCILE *vivement.*

Il ne faut donc pas me marier.

GERONTE.

Si fait, ſi fait.

LUCILE.

Mais ſi je ne ſuis pas capable....

GERONTE.

Il y a des choſes que tu peux faire.

LUCILE.

Eh ! non, mon pere, je ne ſçais rien.

GERONTE.

Veux-tu que je te diſe ? Je crains que tu n'en ſçaches trop.

LUCILE.

Air : *Menuet de Grandval.*

Mais vous ne dites rien, Valere ;
Approuveriez-vous ce projet ?

VALERE.

Quelqu'un choiſi par votre pere
Doit être un excellent ſujet.

LUCILE.

Fort bien, cela étoit arrangé, & je vois que la méfiance....

VALERE.

Point du tout, Mademoiſelle.

LUCILE *à part.*

Il ſera jaloux ! que je ſuis malheureuſe !

VALERE.

Mais à votre âge, on eſt quelquefois obſédée.

GERONTE.

Oui, les Galants viennent roder, il faut écarter cela ; n'eſt-ce pas, Valere ?

VALERE.

Sans doute.

Air, Noté N°. 4.

Jeune Epouſe ignore l'adreſſe
Dont uſent ces ſéducteurs.
Pour ſurprendre ſa foibleſſe,
Petits ſoins, ſermens impoſteurs
Sont de leur fauſſe tendreſſe
Les garants trompeurs ;
Mais l'Argus veille ſans ceſſe,
Pour montrer à ſa jeuneſſe
Le piége caché ſous les fleurs.

GERONTE.

Vous avez raiſon, le piége ! oui, le piége eſt fort bon.

LUCILE.

Et moi, je vous dirai malgré mon peu d'expérience, que toutes ces précautions ne ſont qu'une ſotte maladreſſe ; & qu'il eſt ſouvent dangereux de trop gêner une jeune femme.

GERONTE.

Oh ! oh ! où peut-elle avoir appris cela ?

LUCILE.

Air, Noté N°. 5.

Toujours ſoupçonner, toujours craindre,
C'eſt le tourment d'un cœur jaloux.
Hélas ! qu'un époux eſt à plaindre,
Quand il a beſoin de verroux !
Dormez ſur la foi d'une Belle,
Maris, qui voulez être heureux.
La liberté vous ſert bien mieux
Que la garde la plus fidelle.

GERONTE.

Oh ! la liberté ! une femme en a toujours aſſez. (*à Valere.*) Qu'en dites-vous ?

VALERE.

Diſpenſez-moi de répondre. J'aurois peur de déplaire....

LUCILE *piquée.*

Air : *Un mouvement de curioſité.*

Eh ! non, Monſieur, vous n'avez rien à craindre,
Expliquez-vous avec ſincerité :
Un jour de plus que vous ſerviroit de feindre
Pour me tromper avec plus de ſureté ?
Vous parlerez demain ſans vous contraindre ;
Et vous aurez pour vous l'autorité.

VALERE.

Moi ! Vous tromper ! Ciel ! Vous me croyez capable....

LUCILE.

Allez, Monſieur, vous ferez tout comme les autres, & je ſçais à quoi je dois m'attendre.

VALERE.

De grace, belle Lucile ; quoi ! Vous ſortez !

LUCILE.

Oui, Monſieur.

GERONTE.

Qu'eſt-ce à dire ?

LUCILE *d'un ton piqué.*

Mon pere, permettez-moi d'aller réfléchir ſur les nouveaux devoirs que l'on vient de m'impoſer.

(*Elle ſort.*)

SCENE VII.

GERONTE, VALERE.

GERONTE.

ELLE eſt un peu piquée.

VALERE.

J'en ſuis au déſeſpoir.

GERONTE.

Vous avez bien fait de tenir bon ; cela étoit de conſéquence. D'ailleurs ce ſont mes intentions.

VALERE.

Elle m'en croira complice, & vous ſçavez que je les ignorois.

GERONTE.

Eh ! non, vous dis-je. Allez la rejoindre, dites-lui quelques douceurs ; les nuages ſe diſſiperont. C'eſt un petit caprice qui ſe paſſera.

VALERE.

J'y cours ; mais je crains de l'irriter encore.

SCENE VIII.

GERONTE *ſeul.*

LE pauvre garçon ! Il en eſt déſolé. Que les hommes ſont à plaindre d'avoir à eſſuyer les petites fantaiſies de toutes ces femelles, & qu'ils ſeroient heureux s'ils pouvoient s'en paſſer !

ARIETTE.

On prend femme ; c'eſt l'uſage ;
Mais tout homme, s'il eſt ſage,
Avant d'entrer en ménage,
Y réfléchit bien du temps.
Dans les nœuds du mariage
Combien d'epoux mécontens !
On ſe dégoûte, on enrage,
On ſe brouille, on fait tapage ;
Et l'on fait rire les gens.
Le caprice,
L'injuſtice,
L'artifice,
La malice
De la femme ſont le lot.
Si l'Epoux eſt pacifique,
C'eſt un nigaud, c'eſt un ſot ;
S'il ſe plaint, s'il dit un mot,
C'eſt un maître tyrannique ;
S'il la ſuit, c'eſt un jaloux.

S'il s'arrête, s'il badine
Un inſtant chez ſa voiſine,
Sa moitié dans ſon courroux,
Impertinente, revêche,
Inſolente, pigriêche,
Le fait mettre à ſes genoux.
Pauvre Epoux
Que faire ? (*bis.*)
Enrager tout bas, ſe taire,
Et filer doux.
C'eſt encore le meilleur parti.

SCENE IX.

GERONTE, LÉONOR *deguiſée*, FRONTIN.

FRONTIN.

IL eſt ſeul, avançons. Voilà, Monſieur, l'aimable Léonor dont je vous ai parlé.

GERONTE *en ſoulevant ſon voile.*

Approchez, vertueuſe perſonne.... Qu'elle eſt belle, Frontin !

FRONTIN.

Trouvez-vous cela ?

GERONTE.

Quel air de douceur !

FRONTIN.

C'eſt un mouton.

LE'ONOR.

Puis-je me flatter de n'être pas tout-à-fait déſagréable au Seigneur Geronte ?

Air : *Sûr de ta foi.*

En parlant de moi, Frontin vous aura fait,
Par excès de zèle, un trop brillant portrait.

GERONTE.

Ah ! Mignone, il ne l'a point fait aſſez beau. (*à part.*) Quelle grace !

FRONTIN *à part.*

La friponne joue à ravir.

LE'ONOR.

Ah ! Monſieur, les malheurs m'ont bien changée.

FRONTIN.

Oh ! oui ; la douleur d'un veuvage.... la perte d'une fortune .... les veilles .... les auſtérités....

GERONTE *la regarde à chaque mot & ſe retourne du côté de Frontin.*

A ſon âge ! Quel dommage !

LE'ONOR.

Air : *Que je regrette.*

Je ne regrette plus le bien,
Si chez vous il m'en reſte à faire :
Daignez m'en fournir le moyen.

GERONTE.

Vous me ſerez très néceſſaire.
(*à part.*) Je ſuis tout troublé.

LE'ONOR.

Quoi ! Monſieur,

Puis-je eſperer un tel bonheur ?

GERONTE.

Ah ! reſpectable Léonor, c'eſt vous qui ferez celui de ma maiſon ; mais rien ne vous manquera.

LE'ONOR.

Si vous daignez m'y recevoir, il me faut ſi peu de choſe ! le plus ſimple vêtement, la plus légere nourriture....

GERONTE.

Non pas. Je prétends que la meilleure chere & les plus beaux habits....

FRONTIN.

Ne parlez pas de cela. Vous allez la fâcher. Elle eſt d'une ſimplicité & d'une frugalité....

GERONTE.

Oui ?

FRONTIN.

Elle m'y avoit accoutumé, je ne mangeois plus.

GERONTE.

Cela eſt admirable !

LE'ONOR *triſtement.*

J'ai fait jadis regner l'ordre & la décence dans la maiſon de feu mon epoux.

FRONTIN.

Ah ! ſi vous aviez vû cela !

LE'ONOR *pleurant.*

Je l'ai perdu.

FRONTIN *pleurant.*

Ah ! ah !

LE'ONOR.

Je n'ai point d'autres talens. L'honneur, la vertu ; c'eſt tout ce qui m'eſt reſté dans mon triſte état.

GERONTE.

Air :

Diſſipez cette triſteſſe,
Elle pénetre mon cœur.
Mignone, à votre malheur
Je ſens que je m'intereſſe.
Il ne doit lancer ſes traits
Que ſur une ame commune :
Tant d'eſprit & tant d'attraits
Ne ſont pas faits
Pour l'infortune.

LE'ONOR *feint de ſe retirer.*

Eh ! Monſieur, que dites-vous ?

GERONTE *à Frontin.*

Hé bien ! où va-t-elle donc ?

FRONTIN.

Vraiment, vos éloges la font rougir. Vous riſquez de la perdre.

GERONTE *la ramene.*

Eh ! venez donc.

LE'ONOR.

Air :

Je crains trop le charme
D'un diſcours flatteur :
La vertu s'allarme

De la moindre douceur.
Un mot, un ſeul geſte
Amollit le cœur :
Bientôt, ſi je reſte,
Adieu la pudeur. (*bis.*)

Permettez-moi de me retirer.

GERONTE.

Non, non, reſtez. Je ne dirai plus rien. Frontin, quelle modeſtie !

FRONTIN.

Cela eſt inconcevable ! (*à part.*) La fine mouche !

GERONTE.

Je ne veux plus agir que par vos conſeils. Que ma fille ſera heureuſe d'être entre vos mains !

LE'ONOR *ironiquement.*

Elle s'en trouvera bien, je vous aſſure.

FRONTIN *à Geronte.*

C'eſt une Gouvernante comme on n'en voit point.

GERONTE.

Mais qui peut à votre âge vous avoir donné tant d'expérience ?

LE'ONOR *d'un ton fort grave.*

L'étude & la réflexion.

FRONTIN *à Geronte du même ton.*

Et la réflexion.

LE'ONOR.

ARIETTE.

J'ai la confiance
Des maris inquiets :
J'ôte l'eſpérance
Aux galants muguets.
J'obſerve, je guette
Du matin au ſoir ;
Et ſous ma baguette
L'Epouſe coquette
Rentre en ſon devoir.

Voilà tout mon ſecret.

FRONTIN.

C'eſt un dragon de vertu.

GERONTE.

Allons, allons ; il me tarde de vous préſenter à ma fille. Frontin, tu m'as fait un beau préſent.

FRONTIN.

Je le ſçais bien.

GERONTE.

TRIO.

Qu'elle eſt habile !

FRONTIN.

Vous ne voyez rien encor.

GERONTE.

C'eſt pour Lucile
Un vrai tréſor.

FRONTIN.

Oui, pour Lucile,
C'eſt un tréſor.

GERONTE *à Léonor.*

Viens-çà, ma chere.

LE'ONOR *à part.*

J'ai ſçu lui plaire.

GERONTE.

Tu donneras le ton
Dans ma maiſon :
Sois la maitreſſe.

LE'ONOR & FRONTIN.

Quelle allegreſſe !

GERONTE.

Et que chacun prenne de tes leçons.

LE'ONOR & FRONTIN.

Oh ! pour le coup, [Frontin, / Ma foi,] nous le tenons.

GERONTE.

Sois la maitreſſe.

LE'ONOR.

Je ſuis maitreſſe !

FRONTIN.

Quelle allegreſſe !

GERONTE.

Et que chacun prenne de tes leçons.

LEONOR & FRONTIN.

Oh ! pour le coup, [Frontin, / Ma foi,] nous le tenons.

(Ils ſortent.)

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FRONTIN *ſeul en éclatant de rire.*

ARIETTE.

AH ! ah ! ah ! le tour eſt charmant !
En un moment,
Par ſon déguiſement,
Notre prude nouvelle
A troublé la cervelle
Du bonhomme enchanté :
Il n'écoute plus qu'elle.
Je crois, en vérité
Qu'il eſt tenté
De ſa beauté.
Sur la réſerve,
Léonor les obſerve ;
Et par la gravité
Son propos eſt dicté.
Lucile endêve,
Et ne dit mot :

Valere rêve,
Et fait le ſot :
Geronte admire
D'un air fournois ;
Et moi de rire
En tapinois.
Ah ! ah ! ah ! j'en mourrai, je crois.

J'ai laiſſé notre grave Léonor avec Lucile qu'elle a priſe en particulier ; elle va ſans doute diſpoſer ſes batteries ; mais les voici.

SCENE III.

LÉONOR, LUCILE, FRONTIN.

LE'ONOR *d'un air gai.*

AH ! c'eſt toi, Frontin ?

FRONTIN *d'un ton affecté.*

Oui, Dame Léonor, tout prêt à exécuter vos ordres.

LÉONOR *à Lucile.*

Vous avez là un aſſez bon ſujet.

FRONTIN *avec humilité.*

Ah ! fi donc ; vous me faites rougir. Je ſuis plein d'imperfections ; mais avec vos bons exemples....

LÉONOR *éclatant de rire.*

Ah ! ah ! ah ! ah !

FRONTIN *déconcerté.*

Que diantre !

LÉONOR.

Ah ! ah ! ah ! ah !

FRONTIN.

Se moque-t-on de moi ?

LÉONOR.

Air : *Allez-vous tomber en foibleſſe.*

Laiſſe là, Frontin, la grimace,
Tu peux lever les yeux.

FRONTIN.

Comment donc !

LÉONOR.

Oui ; je t'en fais grace :
Reprend ton air joyeux :
Lucile à qui j'ai ſçu plaire,
Te permet de te défaire
De ce ton doucereux.

FRONTIN.

Ah ! tant mieux ! ma foi je reſpire,
L'air grave m'étouffoit.
Je craignois d'éclater de rire,
Cela me ſuffoquoit.

LÉONOR.

Hé ! bien, charmante Lucile, je vous ai fait peur, n'eſt-ce pas ?

LUCILE.

Je l'avouerai, j'étois prévenue contre vous.

FRONTIN *à Léonor.*

Je crois qu'elle vous donnoit au diable de bon cœur.

LUCILE.

ARIETTE.

Je vous croyois, ma chere,
Impérieuſe, auſtere;
Scrupuleuſe, ſévere;
Mais en vous je ne voi
Qu'une humeur ſociable,
Qu'un caractere affable
Qui bannit mon effroi.
Vous êtes trop aimable
Pour un pareil emploi.

LÉONOR.

Auſſi ne l'ai-je pris que pour vous être utile.

ARIETTE.

Vous aimer, vous ſervir, vous plaire,
Voilà l'objet de mes deſirs:
Votre bonheur ſera ma ſeule affaire,
Je prendrai ſoin de vos plaiſirs.
Un tendre amant gémit, ſoupire
Des nœuds qui l'éloignent de vous;
Mais dès ce ſoir il ſera votre Epoux,
Si par mes ſoins vous vous laiſſez conduire.

FRONTIN *à Lucile.*

Vous conviendrez qu'elle eſt aſſez commode!

LÉONOR.

Vous aimez Eraſte, lui ſeul peut rendre

votre petit cœur content ; & j'ai bien des choſes à vous dire là-deſſus ; mais il faut me donner toute votre confiance.

LUCILE.

Elle vous eſt bien due. Oui, ma chere Léonor.

FRONTIN.

Ma chere, cela m'attendrit.

LÉONOR.

Air : *Dieu des amans.*

Tais-toi, badin,
Vois dans ce jardin
Si quelqu'un eſt venu nous ſurprendre.

FRONTIN.

Vous me chaſſez ! ah ! quelle noirceur !
J'aime les récits à la fureur.

LÉONOR.

Ne veux-tu pas comprendre
Qu'il faut du ſecret ?

FRONTIN.

Hé ! bien : je ſuis diſcret.

LÉONOR.

Lucile doit apprendre
Des faits importans
Que tu ſçais dès long-temps.

FRONTIN.

Ah ! vous avez raiſon.

LÉONOR.

Va donc ; (*à l'oreille.*) & lorſque Geronte

ſera bien en colere, reviens me prendre chez moi, pour m'aider à frapper les derniers coups.

FRONTIN.

Cela ſuffit. (*Il ſort.*)

SCENE III.

LÉONOR, LUCILE.

LUCILE *vivement.*

QU'avez-vous donc à m'apprendre, & comment pourrai-je me flatter d'avoir Eraſte ? Je brule de le ſçavoir.

LÉONOR.

J'aime cette impatience; mais le voici. Valere qui vous paroît ſi tendre & ſi amoureux....

LUCILE.

Oh ! je le déteſte.

LÉONOR.

à part. *haut.*

Tant mieux. Valere enfin que vous devez épouſer ce ſoir, n'eſt qu'un perfide qui vous trompe. Il eſt engagé ſecrettement avec une Dame que l'on nomme Julie & qui le pourſuit actuellement.

LUCILE *vivement.*

Le ſcélerat ! je vais tout découvrir à mon pere.

LÉONOR.

Doucement ; il ne faut pas faire une pareille démarche ſans avoir de preuve ; & voici qui vous en ſervira.

(*Elle lui donne un Portrait que Valere avoit oublié à ſon départ.*)

LUCILE.

Que vois-je ?

LÉONOR.

Votre Portrait qu'il a ſacrifié à cette Dame. Elle me l'a confié pour vous le rendre.

LUCILE.

Le traître !

LÉONOR.

Vous ſentez combien ce procédé eſt inſultant !

LUCILE.

ARIETTE.

Quelle perfidie !
Dieux ! quelle noirceur !
Jugez de mon malheur,
Si lorſqu'il m'a trahie
Il avoit eu mon cœur :
La honte & la douleur
M'auroient ôté la vie.
Quelle perfidie !
Dieux ! quelle noirceur !

LE'ONOR.

Allez trouver Geronte. Vous pouvez me citer ; & lorſqu'il en ſera temps , je fournirai d'autres preuves ; (*à part.*) du moins , je l'eſpere.

LUCILE.

Que je vous ai d'obligations ? Cher Eraſte , peut-être que cet incident nous ſera favorable.

LE'ONOR.

N'en doutez pas.

Air : *L'occaſion fait le larron.*

Je vous promets d'engager votre Pere
A vous donner à l'objet de vos vœux ;
Mais avant tout , il faudra de Valere
Dévoiler le crime à ſes yeux.

Allez ; mais agiſſez encore ſecrettement ; & ſi vous rencontrez Valere , ne lui laiſſez rien appercevoir. Il doit me parler ici & j'ai beſoin de gagner ſa confiance pour vous ſervir.

LUCILE.

Que je vous embraſſe ! Je vous devrai le bonheur de ma vie.

(*Elle ſort.*)

SCENE IV.

LÉONOR *ſeule.*

PUiſſe-t-elle faire auſſi le mien !

ARIETTE.

Vole, Amour, vole à ma voix ;
Venge-toi d'un parjure,
Son crime eſt une injure,
Pour tes droits.
Il m'a juré cent fois
Une ardeur éternelle :
Sa flâme nouvelle
Bleſſe ton choix.
Vole à ma voix ;
Ramene l'infidele
Sous mes loix.

Le voici. J'ai peine à retenir ma colere. Il faut feindre cependant pour le mieux tromper.

(Elle baiſſe ſon voile.)

SCENE V.

LÉONOR, VALERE.

LE'ONOR *gravement.*

JE vous attendois, Monſieur.

VALERE.

Ah ! diſcrete Léonor ; j'ai recours à vous. Vous voyez l'homme du monde le plus malheureux.

LE'ONOR.

Vous ne méritez pas un pareil ſort. (*ironiquement*) Vous êtes ſi honnête homme ! (*à part.*) Le fourbe !

VALERE *toujours diſtrait, & n'oſant jetter les yeux ſur Léonor.*

J'aime, que dis-je ? J'adore Lucile, je vais l'épouſer ; & cependant je ſoupire.

LE'ONOR.

J'entends, vous ne la croyez pas auſſi amoureuſe que vous.

Air : *Comment faire.*

Mais une fille ne doit point
Paroître ſenſible à ce point :
La pudeur l'engage à ſe taire.

VALERE.

Un autre ſans doute a ſon cœur,
Jamais je n'en ſerai vainqueur.

LE'ONOR *à part.*

Je l'eſpere.

Allez, Monſieur, le temps & ſa vertu la rendront ſans doute plus ſenſible à votre mérite.

VALERE.

Ne me flattez pas d'un bonheur que vous ſeule pouvez me faire obtenir.

ARIETTE.

En ma faveur faites valoir vos droits.
Vous excellez dans l'art de ſéduire une Belle;
Et le cœur de la plus rebelle
Devient docile à votre voix.
Lucile vous chérit, elle aime à vous entendre,
Engagez ſon cœur à ſe rendre:
De ſon devoir tracez-lui le portrait.
On goûte une leçon, on s'empreſſe à l'apprendre,
Quand c'eſt l'amitié qui la fait.

Vous pouvez tout exiger de ma reconnoiſſance, ſi par votre moyen....

LE'ONOR.

Je puis quelque choſe, il eſt vrai: mais enfin .... vous parlez de reconnoiſſance, & qui m'aſſurera de ſes effets? (*en le fixant.*) Je connois des gens qui m'avoient tout promis pour devenir heureux, & qui ont tout oublié après leur bonheur.

VALERE.

Ce ſont des ingrats que l'on devroit punir.

LE'ONOR.

Sans doute. (*à part.*) Et tu peux t'y at-

tendre. (*haut.*) Mais vous-même, Monſieur;

Air : *Nous ſommes précepteurs d'amour.*

N'avez-vous jamais oublié
Les bienfaits ? ....

VALERE *vivement.*

Ce foupçon m'offenſe.
Par eux l'honnête homme lié,
S'acquitte par la récompenſe.

LE'ONOR.

(*à part.*) Le monſtre ! (*haut.*) C'eſt penſer noblement. Mais cependant .... vous avouerai-je mes craintes ? Je voudrois un écrit, lui ſeul me raſſureroit.

VALERE.

Hé ! bien, jugez de ce que je veux faire pour vous. J'avois prévû votre inquiétude, & vous mettrez vous-même le prix à vos bienfaits.

LE'ONOR.

Expliquez-vous.

VALERE *tire un papier.*

Oui, ſage Léonor, vous avez toute ma confiance. Je vous crois incapable d'en abuſer. Prenez ce papier. Il eſt ſigné de ma main.

LE'ONOR.

(*à part.*) A merveille ! (*haut.*) Après ?

VALERE.

Vous pourrez le remplir. Servez-moi ;

& fixez votre récompenſe. Je vous avouerai de tout.

LE'ONOR *avec tranſport, après avoir pris le blanc ſeing.*

Ah ! Monſieur, ce procédé me charme. Soyez sûr que j'en ferai un bon uſage.... Vous m'avez gagnée. (*ironiquement.*) Vous êtes ſi franc & ſi ſincere ! Ne craignez plus l'indifference de celle que vous devez épouſer.

ARIETTE.

Je connois plus d'un tour,
Pour moi tout eſt poſſible.
Vous la verrez ſenſible
Avant la fin du jour.
Dès ce ſoir mon adreſſe
Rendra votre maitreſſe
A vos vœux empreſſés.
Comptez ſur ma promeſſe ;
Pour vous je m'intéreſſe
Plus que vous ne penſez.

VALERE.

Quoi ? Vous me promettez....

LE'ONOR.

Je ſuis sûre de mon fait. (*à part.*) Perfide, tu ne m'échapperas plus. (*haut.*) Mais, laiſſez moi ſeule, les momens nous ſont chers.

VALERE.

Je ſors pénétré de vos bontés, & je vais en attendre les effets.

SCENE VI.

LÉONOR *ſeule.*

ARIETTE.

VA, tu n'attendras pas.
Oui: je tiens ton ſupplice:
Tremble, le précipice
Eſt ouvert ſous tes pas.

Récitatif obligé.

Mais, mon cœur gémiſſant
Souffrira de ſa peine.
Suis-je sûre en le puniſſant
Qu'il reprendra ſa chaîne?
De ce lien tout mon bonheur dépend.
Tâchons de l'attendrir: ſi ſon cœur ſe repent;
Ma victoire eſt certaine.

J'entends du bruit; il eſt temps d'achever mon ouvrage.

(Elle ſort.)

SCENE VII.

GERONTE, LUCILE, FRONTIN.

GERONTE.

ARIETTE.

LA fureur me tranſporte.
Me traiter de la ſorte !
Comment ! un tel affront
Fera rougir mon front !
J'étouffe....
Ouffe !
Le traitre le payera. (*fin.*)

FRONTIN, *rit à part.*
Ah, ah, ah, ah, ah, ah !

GERONTE.
Comment, Coquin ! tu ris !

FRONTIN.
Non, le Diable m'emporte ;
J'éclate, je gémis ;
Ma douleur eſt ſi forte !

GERONTE.
La fureur, &c.
Frontin, ſers ma colere.

FRONTIN.
Monſieur, que faut-il faire ?

GERONTE.

Vole chez le Notaire
Déchirer le Contrat.

FRONTIN.

(*pleure.*) (*rit.*)
Ah, ah! Ah, ah, ah, ah!

GERONTE.

Contremande la fête
Dont j'avois pris le ſoin.

FRONTIN.

Je ne ſuis pas ſi bête,
Nous en aurons beſoin.

GERONTE.

Et toi, ma chere fille,
Soutien de ma famille,
Va, je te marierai,
Si-tôt que je pourrai:
Que l'honneur te décide,
Laiſſe là ce Perfide,
Je ſçais un autre Epoux.

FRONTIN, *à part.*

Elle a choiſi ſans vous.

GERONTE.

Hem!

FRONTIN.

Je dis comme vous.
Il faut un autre Epoux.

GERONTE.

La fureur, &c.

FRONTIN.

Allons, Monſieur, peſtez, jurez, criez, & vous aurez raiſon. Quelle horreur! Quel brigandage!

GERONTE.

GERONTE.

AIR : *Que chacun de nous ſe livre.*

Ah ! Si j'étois de ſon âge,
Il éprouveroit mon bras.

FRONTIN.

On verroit un beau tapage.
Crac ! d'un coup ſa tête à bas.

GERONTE.

Oh ! je t'en réponds.

FRONTIN.

La peſte !
On connoît votre vigueur.
Il auroit bientôt ſon reſte :
Ce que c'eſt qu'avoir du cœur !

LUCILE.

Eh ! mon Pere ! tranquilliſez-vous !

GERONTE, *furieux.*

Que je me tranquilliſe ? On m'inſulte ; on m'outrage, on me deshonore !... la colere... la rage... je ne me poſſede pas.

FRONTIN.

C'eſt bien fait.

GERONTE, *le prenant par le bras.*

Et toi ? Que tardes-tu ? Cours où je t'ai dit.

FRONTIN.

Oui, Monſieur.

GERONTE.

Déchire, briſe, caſſe, renverſe.

FRONTIN.

Oui, Monſieur. (*à part.*) Allons, voilà qui eſt admirable ! Il eſt temps d'aller rejoindre Léonor. (*Il ſort.*)

SCENE VIII.

LUCILE, GERONTE.

GERONTE, *attendri.*

MA chere fille!

LUCILE.

Calmez-vous, vous m'allarmez.

GERONTE.

Quel affront!

LUCILE.

Voulez-vous tomber malade?

GERONTE, *furieux.*

Je veux... je veux... Le Coquin!

LUCILE.

De grace...

GERONTE.

Le Scélérat!

LUCILE.

Appaiſez-vous.

GERONTE.

Qu'il vienne, & je lui ferai voir...

LUCILE.

Contraignez-vous, le voici.

SCENE IX.

LUCILE, VALERE, GERONTE.

VALERE, *vivement.*

CE que je viens d'apprendre eſt-il bien vrai, Monſieur? On m'accuſe d'avoir voulu vous tromper. On me dit marié ſe-

crettement, & vous avez la facilité de croire une telle calomnie. Et vous, Lucile, me condamnez-vous auſſi, ſans m'entendre ?

LUCILE, *avec dédain.*

Eh ! laiſſez-moi, Monſieur.

VALERE.

O Ciel ! (*à Geronte.*) Ah ! de grace nommez-moi l'impoſteur : que je le confonde.

GERONTE.

Quoi ! Vous auriez l'audace ?....

VALERE, *fierement.*

Oui, j'oſe défier l'univers.

GERONTE.

AIR. *Raiſonnez ma muſette.*

Comment ! En ma préſence !
Mais voyez l'impudence !
Après ſa trahiſon,
Il veut avoir raiſon.

VALERE.

Mais encore une fois, qui peut vous avoir dit ?....

GERONTE.

Des gens dignes de foi.

VALERE.

Mais encore ?

GERONTE.

He ! bien, c'eſt Léonor.

VALERE, *ſurpris.*

Léonor !

GERONTE.

Oui, Léonor elle-même, te voilà confondu.

VALERE, *dédaigneuſement.*

Et voilà le témoignage reſpectable que vous m'oppoſez ?

GERONTE, *outré.*

He ! bien ? Ne va-t-il pas recuſer une femme dont le nom ſeul fait l'éloge ?

VALERE, *ironiquement.*

En effet, le perſonnage eſt conſidérable! un Domeſtique...

GERONTE.

Comment Domeſtique ! une femme de condition....

VALERE.

Une fourbe, une intrigante.

GERONTE, *excedé, à Lucile.*

Injurier Léonor ? Un ſujet impayable ! un tréſor !

VALERE.

Eh ! déſabuſez-vous.

AIR.

Le monde eſt plein de ces ſoubrettes,
Qui par des intrigues ſecrettes
Troublent tout dans une maiſon :
Léonor a ce privilége :
Pour Eraſte qu'elle protège,
Elle a fait tout ce carillon.

GERONTE.

Quoi ! pour Eraſte ? Que voulez-vous dire ?

VALERE.

Oui : pour Eraſte, je viens de découvrir qu'elle me ſacrifie à cet heureux Rival.

GERONTE.

AIR : *Non, vous ne m'aimez pas.*

Elle en eſt incapable,
Le trait ſeroit trop noir.

VALERE.

C'eſt un fait veritable,
Vous ne voulez rien voir :
En intrigante habile,
Elle a ſçu vous duper.

GERONTE, *à Lucile.*

Se pourroit-il ; ma fille ?
Léonor nous tromper !

LUCILE.

Eh ! non, mon Pere.

GERONTE.

Quoi ! cette vertueuſe perſonne ſe prêteroit ?.... Mais cela ne ſe peut pas.

VALERE.

Examinez, Monſieur, le fait eſt aſſez important.

GERONTE, *à Lucile.*

Attendez donc. Peut-être que cet Eraſte piqué de ton mariage.....

LUCILE.

Léonor eſt au-deſſus des ſoupçons.

VALERE.

Quelle prévention ! Je vous dis que cela n'eſt que trop vrai.

GERONTE, *inquiet.*

Allons, qu'on la faſſe venir, il faut approfondir tout cela. Effectivement je ne l'ai point vûe depuis une heure. Je ne ſçais que penſer. Léonor ! Léonor !

SCENE X. & *derniere.*

JULIE, GERONTE, VALERE, LUCILE, FRONTIN.

JULIE, *vêtue ſuperbement.*

LA voici.

GERONTE.

Qu'eſt-ce que cela veut dire?

VALERE.

Ciel! que vois-je!

JULIE.

Tu ne m'attendois pas, traître; reconnois Julie.

GERONTE.

Comment, c'eſt Léonor, je crois.

FRONTIN *à Valere.*

On vous y attrape donc?

ARIETTE *à cinq.*

GERONTE *à Frontin.*

Il ne dit mot.

FRONTIN *à Geronte.*

Voyez comme il eſt ſot!

LUCILE *à Julie.*

Quoi! c'étoit vous, ma chere?

GERONTE.

Voilà donc le myſtere?

FRONTIN & LUCILE.

Ah! le mauvais ſujet!

JULIE, *tendrement à Valere.*

Perfide pour te plaire
Songe à ce que j'ai fait.

GERONTE & LUCILE.

Ah! le mauvais ſujet!

JULIE *lui montrant le papier rempli d'une promeſſe de mariage.*
Connois cette promeſſe.
VALERE *l'appercevant.*
O Ciel ! par quelle adreſſe
Vient-elle m'accabler !
LUCILE.
Quelle ſcélérateſſe !
GERONTE.
Moi, je veux l'étrangler.
JULIE.
Ma fureur vengereſſe
Te pourſuivra ſans ceſſe.
FRONTIN *bas à Julie.*
Courage, ma maitreſſe,
Il commence à trembler.
VALERE *à Julie.*
Suivez votre courroux,
Il eſt trop légitime.
[*Il ſe jette à genoux.*]
Je reconnois mon crime.
GERONTE, LUCILE, FRONTIN.
Il eſt à ſes genoux !
VALERE.
Je reconnois mon crime.
JULIE *attendrie.*
Ton repentir l'efface.
Va, mon cœur te fait grace ;
Mais deviens mon Epoux.
VALERE.
Je ſerai votre Epoux.
TOUS CINQ.
Que ce retour eſt doux !
VALERE.
Ma chere Julie ! Quoi ? Vous me pardonnez ?

JULIE.

Oui, ton cœur me ſuffit, & j'ai tout oublié. (*à Geronte.*) J'ai des excuſes à vous faire, Monſieur, d'un déguiſement néceſſaire.

GERONTE.

Vous avez fort bien fait.

FRONTIN.

A trompeur, trompeur & demi.

VALERE *à Geronte.*

Comment pourrai-je réparer ?....

GERONTE.

Ne parlons plus de cela.

FRONTIN.

Vivat, ma Maitreſſe ; car je rentre auſſi dans mes droits.

GERONTE.

Quoi ! Frontin ? ....

FRONTIN.

Oui, Monſieur, je me donne mon congé.

JULIE *à Geronte.*

J'enleve un Epoux à l'aimable Lucile ; permettez-moi de le remplacer.

GERONTE.

Vous n'avez qu'à nommer.

JULIE.

C'eſt le fidele Eraſte que je vous prie de rappeller.

GERONTE.

Eraſte ? Soit. Puis-je vous rien refuſer ? Mais c'eſt à condition que vos nôces ſe

feront ici ce ſoir avec les ſiennes, & que vous paſſerez quelque temps avec nous.

JULIE.

Vous prévenez nos deſirs.

CHŒUR *à cinq.*

GER. LUC. FR. Celebrez
JULIE, VALERE. Celebrons } les plaiſirs

Que l'Amour [vous / nous] apprête ;
Qu'une brillante fête
Succede à nos ſoupirs.

GERONTE, JULIE, VALERE.

Après mille allarmes,
Des jours pleins de charmes
Vont naître pour [vous / nous].

JULIE, VALERE.

Un bien qui nous coûte des larmes
En devient plus cher & plus doux.

TOUS.

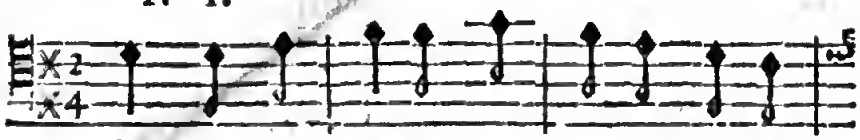
Célebrons les plaiſirs &c.

DIVERTISSEMENT.

13322

AIRS
de L'HEUREUX DÉGUISEMENT,

N° 1.

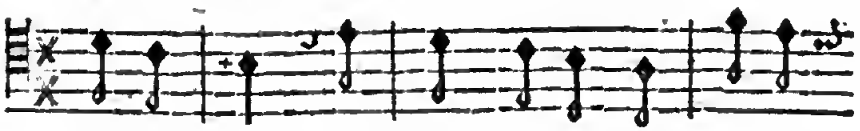


TAnt qu'à ſa Belle Un amant eſt fi-

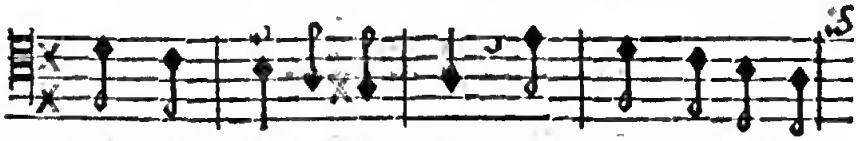
dele, Le plus tendre re- tour Doit payer

ſon a- mour : Mais auſſi- tôt qu'il chan-

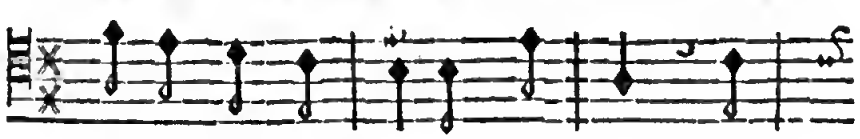
ge, Sou- dain elle s'ar- range Pour le fai-



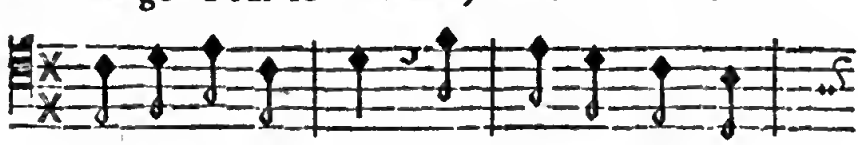
re ſouf- frir, Sou- dain elle s'ar- range,



Pour le faire ſouf- frir, Sou- dain elle s'ar-

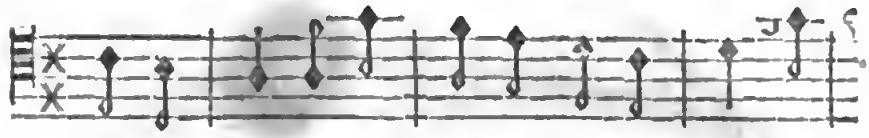


range Pour le faire, ſouf- frir. Car



dût-elle en pé- rir, La femme qui ſe

venge A toujours du plai- ſir, La femme



qui ſe- vange A toujours du plai- ſir, A

toujours du plai- ſir.

N° 2.

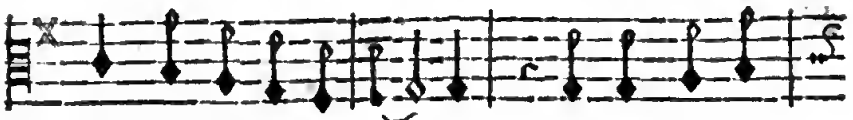
PRêt à deve- nir votre E- poux, U-

ne trop ju- ſte crainte allar- me ma ten-

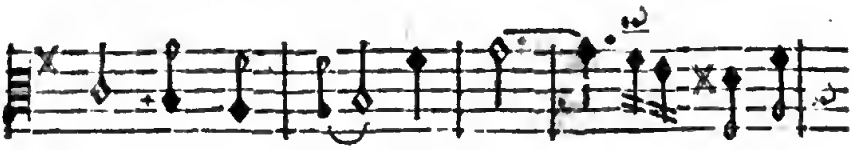
dreſ- ſe, al- lar- me ma ten- dreſ- ſe.

Un Pere pour com- bler mon eſ- poir

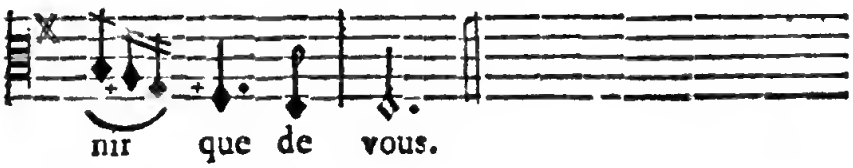
le plus doux M'accorde vo- tre main;



mais ma dé- li- ca- teſſe Ne veut l'obte-

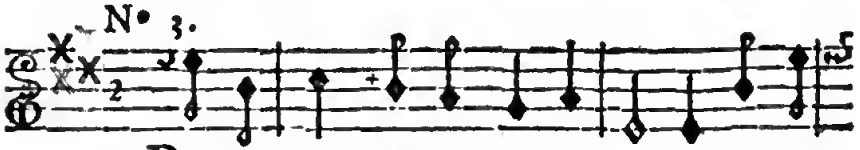


nir que de vous, Ne veut l'obte-

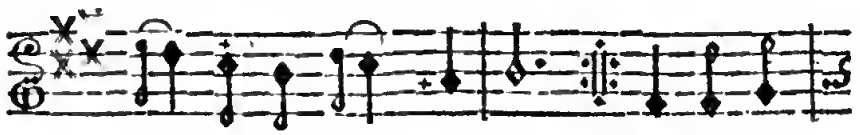


nir que de vous.

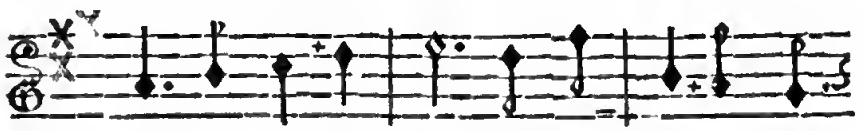
N° 3.



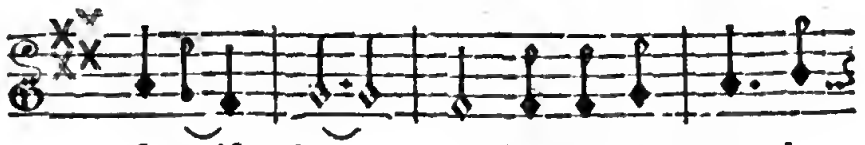
PAr les ſoins & par la conſtance, On mé-



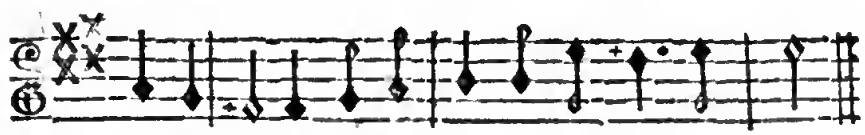
rite un pa- reil rerour ; Puis-je comp-



ter ſur un a- mour Qui de- mande dès



ſa naiſ- ſan- ce ? Contentez- vous de

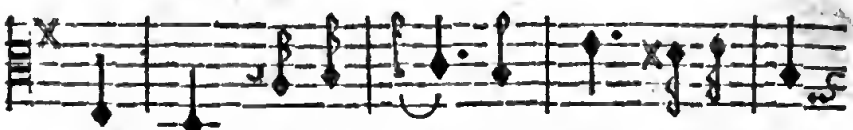


l'eſpe- rance ; J'aime-rai peut-être à mon tour.

N° 4.

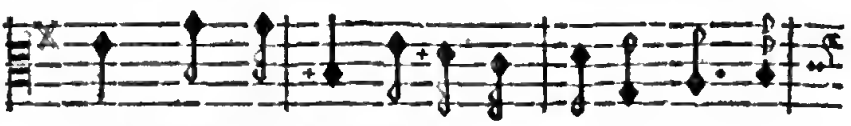
JEune Epouſe ignore l'adreſ-ſe Dont u-

ſent ces ſedu- ćteurs, Pour ſur-prendre ſa foi-



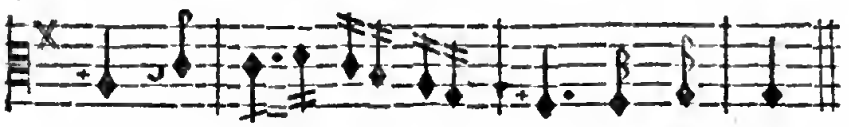
bleſ- ſe. Petits ſoins, ſer- mens impoſteurs

Sont de leur fauſſe rendreſſe Les garans trom-



peurs; Mais l'Argus veille ſans ceſſe Pour mon-

trer à ſa jeu- neſſe Le piége caché ſous les

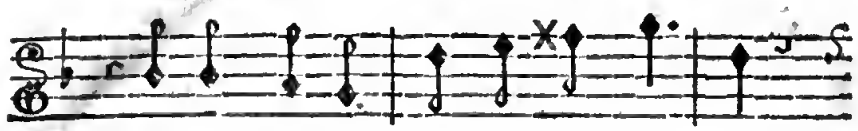


fleurs, Le Pié- ge ca- ché ſous les fleurs.

N° 5.

TOujours ſoupçon-ner, toujours craindre,

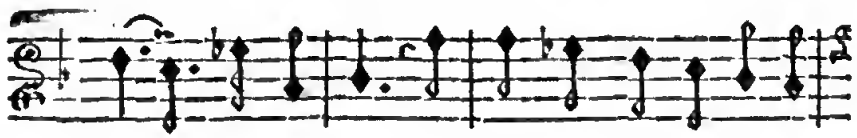
C'eſt le tour- ment d'un cœur ja- loux,



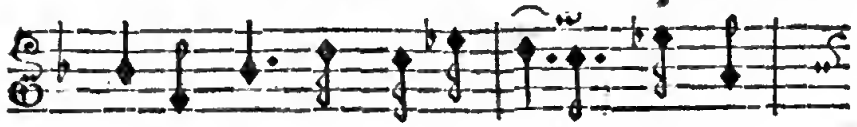
Toujours ſoupçon- ner, toujours craindre,

C'eſt le tour- ment d'un cœur ja- loux. He-

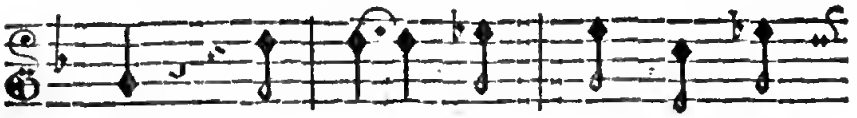
las! qu'un époux eſt à plaindre, Quand il a be-



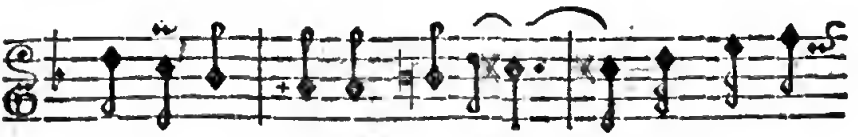
ſoin de verroux! He- las! qu'un époux eſt à



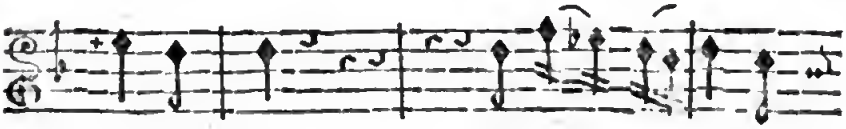
plaindre, Quand il a be- ſoin de ver-



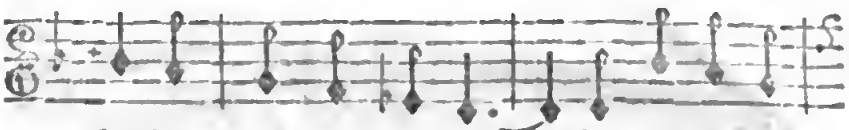
roux! Dor- mez, dor- mez ſur la



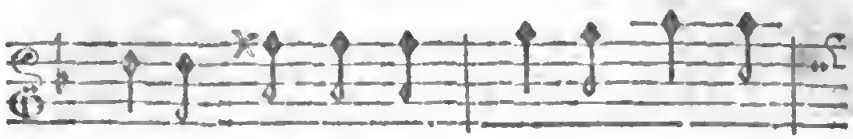
foi d'une Belle, Ma-ris qui voulez



être heureux. La li- ber- té vous

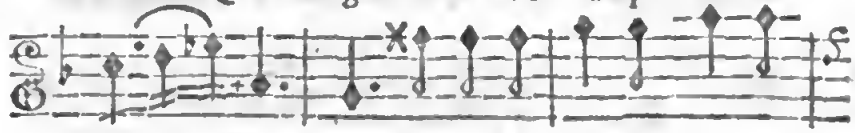


ſert bien mieux Que la gar- de la plus fi-



delle, La li- ber- té vous ſert bien

mieux Que la gar- de la plus fi-

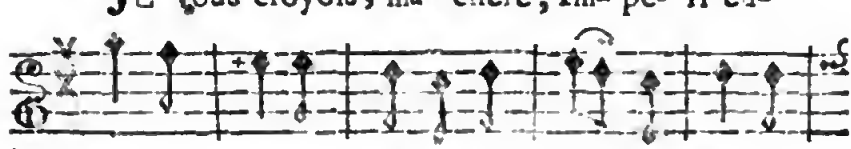


del- le, La li-ber- té vous ſert bien

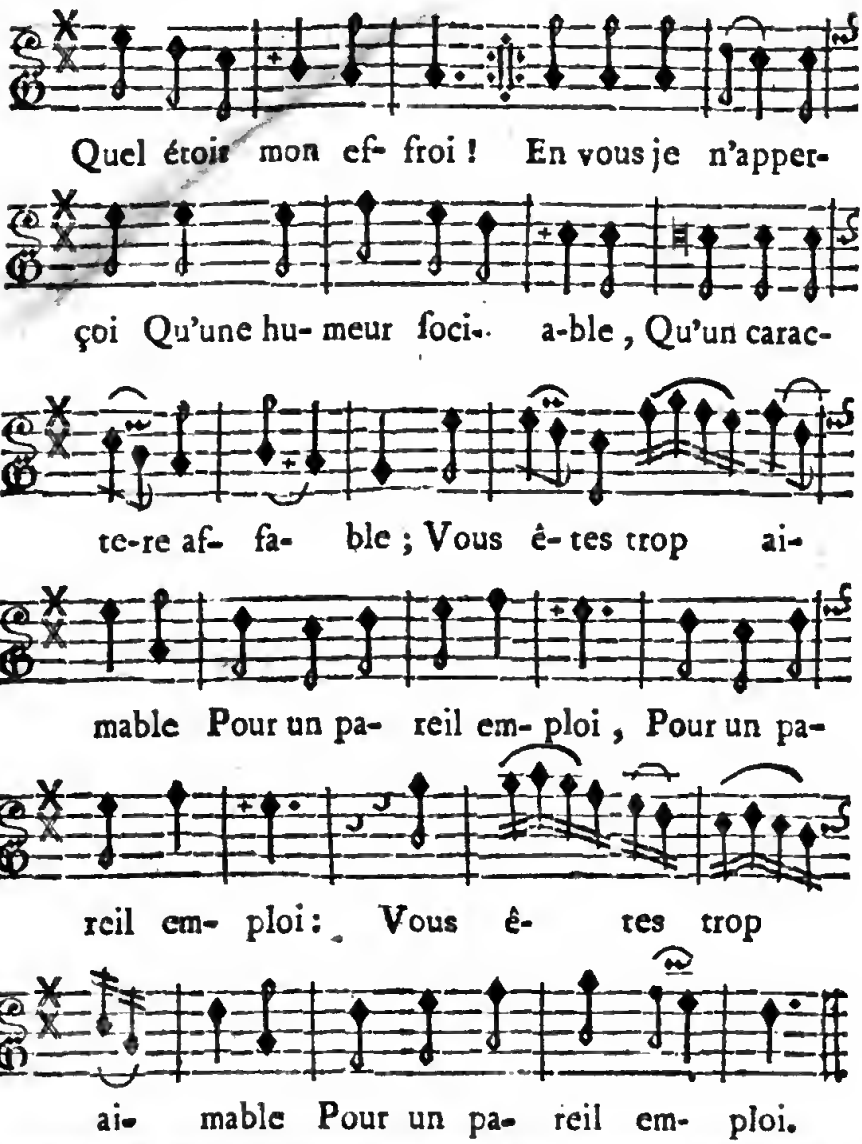
mieux Que la gar- de la plus fi-del- le.

N° 6.

JE vous croyois, ma chere, Im- pe- ri-eu-



ſe, au- ſtere, Scrupuleu- ſe, ſé- vere:



APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *L'heureux Déguiſement*, Opera-Comique, & je crois que l'on peut en permettre la repréſentation & l'impreſſion. A Paris ce 14 Août 1758.

CRÉBILLON.

Le Privilége & l'enrégiſtrement ſe trouvent à la fin du Tome III. du Nouveau Recueil des Pieces repréſentées ſur le Théâtre de l'Opera-Comique depuis ſon rétabliſſement.